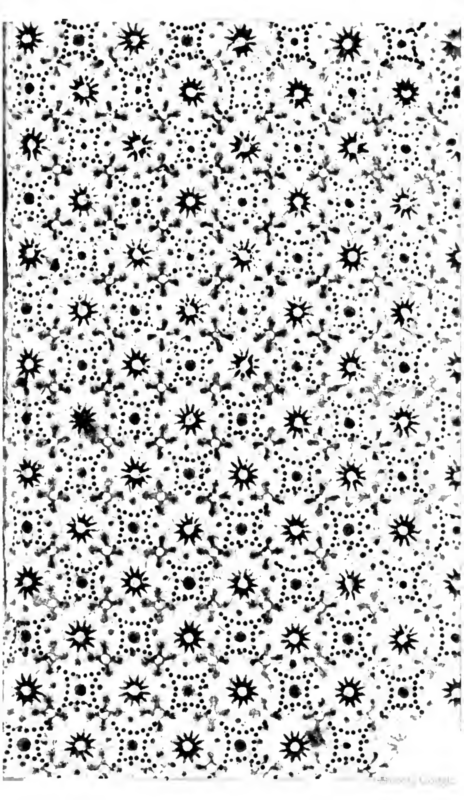






PAMÉLA,

OU

LA VERTU RÉCOMPENSÉE.

TOME SECOND.

PAMÉLA

OU

LA VERTU RÉCOMPENSÉE.

TRADUIT DE L'ANGLOIS.

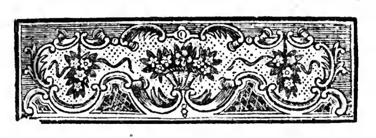
TOME SECOND.



A AMSTERDAM,

AUX DÉPENS DE LA COMPAGNIE.

M. DCC. LXV.



PAMÉLA,

OU

LA VERTU

RÉCOMPENSÉE.

Continuation du JOURNAL.

Me voici au LUNDI, *le cinquieme jour de mon esclavage & de ma misere.*



E m'étois flattée de voir Jean, & de lui parler en particulier avant qu'il partit; mais je n'en ai pas pu trouver l'occasion. L'affliction de ce pauvre garçon a été cause que Madame Jewkes s'est imaginée qu'il est amoureux de moi. Elle m'est venue dire ce matin de sa part qu'il alloit partir. Je l'ai priée de le faire monter dans mon cabinet (comme j'ai coutume de l'appeller) & elle y est montée avec lui. Cet honnête homme m'a paru aussi affligé en prenant

congé de moi, qu'il l'avoit été avant. Je lui ai donné mes deux Lettres; celle qui étoit pour Madame Jervis, étoit enveloppée dans celle que j'écrivois à mon Maître, mais Madame Jewkes voulut me les voir cacheter, de peur qu'il n'y en eût quelqu'autre. J'ai été surprise de voir ce valet, en s'en allant, laisser tomber un morceau de papier au haut de l'escalier.. Je l'ai ramassé sans que Madame Jewkes s'en soit apperçue; mais j'ai été mille fois plus surprise encore, lorsqu'après être rentrée dans mon cabinet, j'y ai trouvé ce qui suit

„ *Ma bonne Demoiselle* PAME'LA.

„ C'est avec beaucoup de douleur que je „ dois vous apprendre, que vous avez été „ trompée & trahie, & cela par un maheu-„ reux & un chien comme moi. Je ne pen-„ sois guéres que les choses en viendroient „ au point où elles sont. Mais il faut avouer „ que si jamais il y eut un scélérat au monde, „ c'est moi. J'ai montré constamment tou-„ tes vos Lettres à mon Maître, & c'est dans „ cette vûë qu'il m'employoit. Il les a vûës „ toutes avant que je les portasse à votre Pe-„ re; il les recachetoit après, puis il m'or-„ donnoit de les porter. Il est vrai que j'a-„ vois quelquefois occasion d'aller dans ces „ quartiers-là mais non pas à beaucoup près „ aussi souvent que je le prétendois. Dès que „ j'eus appris le tour qu'on vous a joué, je „ fus sur le point de me pendre de désespoir.

„ Ne soyez pas surprise de ce que je ne pou-
„ vois pas soutenir votre vûë. Oh ! le misé-
„ rable, le scélérat que je suis, de vous
„ avoir réduite à cet état ! Si vous êtes per-
„ due, c'est moi qui en suis la cause. Tout
„ ce que je puis faire maintenant pour vous,
„ c'est de vous avertir que vous êtes en d'a-
„ bominables mains ; & je crains que vous
„ ne soyez ruinée, malgré tous vos charmes
„ & toute votre vertu. J'en mourrai certai-
„ nement de douleur, dès que je viendrai à
„ le savoir. Si vous pouvez me pardonner, il
„ faut que votre bonté soit excessive ; mais
„ je suis sûr que je ne me le pardonnerai ja-
„ mais moi-même. Cependant je vous prie
„ de garder le secret sur ce que je vous dis,
„ il ne peut vous revenir aucun avantage de
„ le déclarer, & peut-être que je vivrai en-
„ core assez pour vous rendre quelque servi-
„ ce ; vous pouvez compter que je le ferai
„ s'il est en mon pouvoir, je sçai qu'il est de
„ mon devoir de le faire. Mon Maître a gar-
„ dé vos deux ou trois dernieres Lettres, &
„ ne les a point envoyées. Je suis le plus
„ grand de tous les scélérats,

„ J. ARNOLCS.

„ Vous voyez qu'il y a long-temps qu'on a
„ machiné votre perte ; prenez garde,
„ je vous prie, à votre chere & aimable
„ personne. Madame Jewkes est un dé-
„ mon. Mais dans l'autre maison de
„ mon Maître il n'y a pas un seul cœur

„ qui ne vous ſoit fidéle, excepté moi.
„ Oh ! le lâche coquin que je ſuis !

Je ne doute point, mes chers Pere & Mere que ceci ne vous faſſe dreſſer les cheveux, quand vous viendrez à lire. Pour moi, j'en ſuis toute pénétrée d'horreur. Oh ! la perfidie du cœur de l'homme ! Ce Jean, que je croyois le plus honnête homme du monde; de qui vous aviez la même opinion, qui me diſoit toujours mille biens de vous, qui vous en diſoit de moi, ce Jean étoit cependant un indigne hypocrite, un perfide & un traître qui travailloit à me perdre.

Mais il dit aſſez de mal de lui-même, & je ne ſaurois m'empêcher de faire cette triſte réfléxion : c'eſt que les gens riches & puiſſants ne manquent jamais d'inſtruments pour venir à bout de leurs criminels deſſeins, & que rien n'eſt ſi difficile à connoître que le cœur de l'homme. Je ne puis qu'avoir compaſſion de ce malheureux, puiſqu'il paroît ſe repentir de ſon crime ; & je crois que le meilleur parti que je puiſſe prendre, c'eſt de garder le ſecret ſur ſa méchanceté, & ſi j'en trouve l'occaſion, de le confirmer dans les ſentiments de repentance qu'il témoigne : peut-être que cela me fournira le moyen de faire quelque utile découverte.

Je ne dois pas oublier de dire qu'il a apporté avec lui dans une valiſe toutes les hardes que ma Maîtreſſe & mon Maître m'avoient données, & outre cela deux coëffes & une écharpe de velours, que ma Maîtreſſe

avoit coutume de porter. Mais je ne prends plaisir, ni en cela, ni en rien au monde.

Madame Jewkes a fait apporter la valise dans mon cabinet, & m'a montré ce qu'il y avoit. Ensuite elle a fermé le tout à la clef, & m'a dit qu'elle me donneroit telles hardes que je voudrois, mais que si je les avois en mon pouvoir, cela me donneroit peut-être envie de sortir; puis l'insolente créature a mis la clef dans sa poche.

Je m'abandonnai à des tristes réfléxions sur cette étrange & surprenante découverte de la trahison de Jean. Je pleurai beaucoup à cause de lui, & à cause de moi-même. Car je vois bien que ce qu'il dit est vrai, & qu'il y a long-temps qu'on médite ma perte, de sorte que je ne comprends que trop à quoi aboutiront les desseins honorables de mon Maître. Que d'injures ce pauvre garçon se dit à lui-même! Et que ne meritent donc pas ceux qui l'employent! Oh! quel compte ce méchant Maître n'aura-t'il pas à rendre à Dieu, puisqu'il est si vicieux lui-même, & qu'il en corrompt d'autres, qui sans lui auroient conservé leur innocence; & tout cela afin de poursuivre & d'exécuter le dessein le plus criminel, & de ruiner une pauvre créature qui ne lui a jamais fait ni souhaité aucun mal, & qui peut même encore prier Dieu pour sa repentance & pour son bonheur.

Je ne comprends pas ce que ces Gentilshommes (comme on les appelle) peuvent penser d'eux mêmes, après avoir commis des actions si noires. Jean avoit quelques

motifs pour faire ce qu'il a fait ; il vouloit plaire à son Maître, qui le récompensoit & lui faisoit du bien. On peut dire la même chose de cette odieuse Madame Jevvkes, toute méchante qu'elle est. Mais quel motif mon Maître peut-il avoir pour prendre tant de peine à faire l'ouvrage du Démon ? S'il m'aime (mais sa passion ne mérite pas le nom d'amour) faut-il qu'à cause de cela il me tende des piéges pour me ruiner, & pour me rendre aussi criminelle que lui ? je ne conçois pas quel avantage il peut trouver dans la perte d'une pauvre créature comme moi. Je suis sans doute bien peu considérable. On dit que j'ai quelque beauté. Mais quand cela seroit, un Gentilhomme ne dévroit-il pas préférer une servante vertueuse, à une infâme prostituée ? Faut-il qu'il s'applique avec plus de soin à me séduire, par cela même que ce que je redoute sur toutes choses, c'est d'être séduite, & que j'aimerois mieux perdre ma vie que ma vertu ?

Ce sont-là des choses qui me passent, je ne saurois en rendre raison : personne ne peut dire que ces beaux Messieurs ayent d'autre tentateur, que leur propre inclination corrompue & vicieuse. Ce méchant Maître s'enfuit de moi, lorsqu'il crut qu'il n'y auroit que ses propres domestiques qui seroient témoins de son abominable entreprise. Mais n'est-il pas étrange qu'il ne craigne point d'être vu de celui qui est present par-tout, & à qui la noirceur & les pensées les plus secrettes de son cœur corrompu ne sauroient être cachées ?

Mais à quoi me servent toutes ces tristes réfléxions ? Il est & sera toujours méchant : & je crains bien que je ne devienne la victime de ses criminelles entreprises, à moins que ce Dieu en qui je me confie, & que je prie à toute heure, ne me protége.

MARDI & MERCREDI.

Je joins ces deux jours ensemble ; car cette méchante femme m'a observée de si près, qu'il m'a été impossible de rien écrire Mardi. J'ai fait un tour avec elle en carosse pour prendre l'air ; je me suis aussi promenée plusieurs fois au jardin, mais je l'ai toujours eue à mes trousses.

M. Williams nous est venu voir, & s'est promené une fois avec nous au jardin. Un moment que ma surveillante avoit le dos tourné, je profitai de l'occasion, étant encouragée par le mot que M. Williams m'avoit dit à l'oreille Dimanche passé pour lui dire : J'apperçois, Monsieur, deux tuiles sur ce lit de persil ? ne pourroit-on pas mettre un Billet entre deux, si on en trouvoit l'occasion, & les couvrir ensuite de terre ? Cela est bien pensé, répondit-il, & que ce tournesol, qui est proche de la porte du jardin, en soit l'enseigne ; j'ai la clef de cette porte, car c'est mon plus court chemin pour aller au village.

C'est ainsi que je fus obligée de commencer la premiere notre correspondance. Oh ! de quelles inventions la nécessité n'est-elle pas la

mere ! Je me félicitai de cette penſée. Madame Jeuwkes nous rejoignit bientôt, & M. Williams faiſant ſemblant de continuer la converſation : Non, dit-il, pas fort agréable. Qu'y a-t'il, qu'y a-t'il ? dit Madame Jevvkes. Rien, répondit-il, je diſois ſeulement que le village voiſin n'eſt pas fort agréable. Non en vérité, reprit elle, c'eſt un pauvre village à mon avis. Y demeure-t'il quelques perſonnes de diſtinction ? dis-je ; & nous continuames ainſi à cauſer ſur ce village, pour dépayſer ma gouvernante. Mais je n'avois deſſein de nuire à perſonne par cet innocent artifice. Nous parlâmes enſuite du jardin, de ſa beauté, de ſon étendue, & d'autres choſes ſemblables. Nous nous aſſimes ſur la pente du gazon qui regne autour du vivier, pour joüir du plaiſir de voir les poiſſons ſe jouer ſur la ſurface de l'eau. Madame Jevvkes me dit que je pourrois y pêcher quand je voudrois.

Je vous prie donc, lui dis-je, d'avoir la bonté de m'aller chercher une ligne. Ah ! ma jolie petite Maîtreſſe, répondit-elle, je vous aſſure que je ſai mon devoir mieux que vous ne penſez. En vérité, repris-je, je ne ſonge pas à mal. Permettez-moi de vous dire, répondit-elle, que je ne connois perſonne qui ait tant de preſence d'eſprit, & qui penſe ſi bien à tout que vous. Il faut être bien ſur ſes gardes où vous êtes. Mais nous pêcherons un peu demain. M. Williams, qui la craint extrêmement, détourna la converſation. Pour moi je me retirai, en les laiſ-

sant causer ensemble ; il ne resta pas long-temps, & elle me suivit bientôt.

J'étois entrée dans mon cabinet pour écrire ; & l'entendant venir, je cachai dans mon sein le papier que je tenois ; & comme elle entra, Madame Jevvkes, lui dis-je, j'ai besoin d'un peu de papier, car vous savez que j'ai écrit deux Lettres, que j'ai envoyées par Jean. (Oh, que le nom de ce pauvre malheureux me cause de chagrin !) Eh bien, me dit-elle, vous devez en avoir de reste ; car une feuille a suffi pour deux Lettres. Oui, lui répondis-je, mais j'ai employé aussi la moitié d'une feuille pour faire l'enveloppe, & voyez comment l'autre moitié est barbouillée. Là-dessus je lui montrai quelques vers que je m'étois rappellez, & que j'avois écrits dans le dessein de les lui montrer, pour qu'elle crut que je m'occupois toujours à de semblables bagatelles. Oui, dit-elle, je vois que vous avez employé tout votre papier ; je vous en donnerai encore deux feuilles, mais vous me montrerez l'usage que vous en ferez. Fort bien pensai-je en moi-même, je me flâte encore, *Argus*, de pouvoir t'en imposer. Or Argus, suivant les Poëtes, avoit cent yeux, & il veilloit avec tous, comme elle.

Elle m'apporta du papier, & me dit, allons Madame, accordez-moi le plaisir de vous voir écrire quelque chose. De tout mon cœur, répondis-je, & prenant la plume, j'écrivis ce qui suit. „ Je voudrois que Madame Jevvkes „ eut autant de bonté pour moi, que j'en au-„ rois pour elle, s'il étoit en mon pouvoir. „

Voilà qui est joli, dit-elle, mais je me flatte que je ne manque pas de bonté pour vous: & que voudriez vous que je fisse? J'écrivis encore ces mots. „ Que Madame Jevvkes me fît „ la grace de me dire quel crime j'ai commis „ pour être ainsi détenue prisonniere, & ce „ qu'elle croit que je deviendrai enfin. „ Fort bien, dit-elle, continuez. „ Je souhaiterois „ donc, poursuivis-je, qu'elle voulut bien „ me montrer ses instructions, pour savoir „ jusqu'où je dois la blâmer ou la justifier. „

Je ne mettois tout cela sur le papier, qu'afin de lui faire voir combien j'aime à écrire, car je n'attendois rien de bon de sa part. J'espérois seulement lui persuader par-là, que je n'employois jamais mon temps à écrire rien de plus sérieux; car elle s'imagine toujours que je trame quelque complot, tant je suis taciturne, & tant j'aime à être seule. Elle voulut m'engager à écrire encore quelque chose. Non, lui dis-je, car vous n'avez pas daigné me répondre. Que pouvez-vous appréhender, me dit-elle, puisque mon Maître vous assure sur son honneur de la pureté de ses intentions? Oui, Madame Jevvkes, repris-je; mais mettez la main sur la conscience, & dites-moi sincérement si vous ajoutez foi à ses protestations. Sans doute, répondit-elle. Mais, dis-je, qu'appellez-vous honneur? Que pensez-vous vous-même qu'il appelle ainsi? reprit-elle. La ruine, la honte, l'infâmie, dis-je. Fi, fi, dit-elle. Si vous doutez le moins du monde de la pureté de ses intentions, personne ne peut mieux expliquer sa

pensée que lui, &, si vous voulez, je lui écrirai de venir vous l'expliquer. Horrible créature, lui dis-je, ne peux-tu pas me poignarder tout-d'un-coup ? J'aimerois mieux que tu le fisses, que de me parler ainsi. Mais je me flatte qu'il ne songe pas à venir.

Elle eut la méchanceté de dire : non, non, il n'a pas dessein de venir que je sache, mais si j'étois à sa place, je ne serois pas long-temps absent. Que veut dire cette femme ! m'écriai-je. Ce que je veux dire ? reprit-elle, en voulant donner à ses paroles un autre sens que celui où je les avois prises ; je veux dire, que si j'étois à sa place je viendrois mettre fin à toutes vos craintes.... en vous rendant aussi heureuse que vous pouvez le souhaiter. Il n'est pas en son pouvoir, dis-je de me rendre heureuse, grand & riche comme il est ; si ce n'est en me laissant conserver mon innocence, & en me donnant la liberté de m'en retourner chez mes chers Pere & Mere.

Elle se retira quelque temps après, & j'achevai la Lettre que j'avois commencé d'écrire à M. Williams, dans l'espérance de trouver quelque occasion de la mettre dans l'endroit d'où nous étions convenus. Je fus ensuite trouver Madame Jewkes, & lui dis : Je me flatte que comme il ne fait pas encore nuit, vous me permettrez bien de faire un tour de jardin. Il est trop tard, dit-elle : cependant si vous avez envie de vous promener, ne restez pas long-temps : Nanon, ajouta-t'elle, suivez Mademoiselle, & ne la perdez pas de vûë.

Je fus donc me promener du côté du vivier, & la fille me suivoit. Je laissai tomber à dessein mon pelotton, & quand je fus venue proche de l'endroit où étoient les tuiles, je dis, Nanon, j'ai laissé tomber mon pelotton, ayez la bonté de l'aller chercher, je l'avois à la main lorsque nous étions près du vivier. Elle fut le chercher, & pendant ce temps-là je glissai ma Lettre entre deux tuiles, & les couvris vîte de terre, sans être apperçuë. La fille ayant trouvé mon pelotton me l'apporta, & je m'en retournai doucement : je rencontrai Madame Jevvkes, que son inquiétude avoit obligée à venir voir ce que j'étois devenue. Voici ce que j'avois écrit à Monsieur Williams.

„ *Monsieur*,

„ Comme je n'ai pas pu trouver l'occasion „ de vous parler en particulier, je me flatte „ que vous voudrez pardonner la liberté que „ prend une pauvre créature, qui a été con„ duite ici en trahison, & comme elle n'a „ que trop de raison de le croire, dans le plus „ abominable dessein qui se puisse concevoir. „ Sans doute que vous savez quelque chose „ de mon histoire, ma pauvreté dont je ne „ rougirai jamais, les bontés de feuë ma Maî„ tresse, & les vuës de mon Maître. Il est „ vrai qu'il m'assure que ses desseins sont ho„ norables; mais ce que les méchans appel„ lent honorable, n'est que honte & infâmie „ pour les gens vertueux. Il peut tenir sa

„ promesse, selon les idées qu'il se forme de
„ ce qui est honorable, & ne laisser pas que
„ de me ruiner selon mes idées, & celles de
„ tout ce qu'il y a d'honnêtes gens.

„ Je suis si malheureuse, & si maltraitée
„ par cette Madame Jevvkes, & elle a de si
, mauvais principes, que j'aurai sans doute
, bientôt besoin qu'il se presente quelque oc-
, casion pour me tirer d'ici, comme j'ai lieu
, de l'espérer de cet heureux expédient qui
, nous est venu dans l'esprit pour entretenir
, un commerce de Lettres ensemble. Je me
, livre donc sans réserve à votre bonté: car
, mon état ne sauroit empirer, quand même
, le projet que j'ai formé viendroit à manquer, & je suis sûre qu'il réussira, s'il est en votre pouvoir de le faire réussir. L'air d'honnête homme, que vous avez Monsieur, votre caractére, & votre inclination bienfaisante me font espérer que vous m'accorderez votre secours dans les tristes circonstances où je me trouve; car en me tirant de ma détresse, vous vous acquiterez par cette seule action de tous les devoirs du Christianisme. Vous ferez un acte de la plus grande charité, vous sauverez le corps & l'ame d'une créature infortunée, qui jusqu'à présent ne s'est pas écartée le moins du monde de ce que sa vertu exige d'elle.

„ N'est-il pas possible de trouver quelque moyen pour me délivrer, sans que vous vous exposiez à aucun danger? N'y a-t-il pas dans le voisinage quelque Gentilhom-

„ me de probité, ou quelque Dame vertueu„ se, chez qui je puisse me réfugier, en at„ tendant que je puisse trouver moyen de me „ rendre chez mes pauvres parents? Ne pour„ roit-on pas faire tenir une Lettre à Mila„ di Davers, pour lui apprendre mon triste „ sort? Mes parents sont si pauvres, & ont si „ peu de crédit dans le monde, que tout ce „ qu'ils peuvent faire pour moi c'est de mou„ rir de chagrin; & je crains bien que ce ne „ soit leur sort à la fin.

„ Mon maître me promet que si je veux „ me tranquilliser dans ma situation présen„ te, il ne viendra pas ici sans mon consen„ tement. Hélas! Monsieur, comment puis„ je compter là-dessus? Car quel fonds peut„ on faire sur la promesse d'un homme qui se „ croit en droit d'en agir avec moi comme „ il a fait? S'il vient, je suis perdue; & il „ viendra sans doute, dès qu'il croira avoir „ appaisé les clameurs de mes parents, & „ m'avoir endormie dans une funeste sécuri„ té; ce qu'il espere certainement de faire „ avec le temps.

„ C'est pourquoi, Monsieur, voici le seul „ temps que j'aie pour travailler à sauver ma „ vertu. Si je demeure ici jusqu'à ce qu'il „ vienne, je serai perdue sans ressource. Vous „ avez la clef de la porte du jardin, ce qui „ me donne de grandes espérances. Inven„ tez, mon cher Monsieur, quelque moyen „ pour me tirer d'ici. Je garderai inviolable„ ment le secret. Je serois pourtant bien fâ„ chée que ce que vous ferez pour moi vous „ causât le moindre préjudice.

„ Je n'en dirai pas davantage à présent ;
„ mais je vais confier cette Lettre aux bienheureuses tuilles, & dans le sein de cette
„ terre, où j'espere que ma délivrance prendra racine, & produira un fruit, qui me
„ procurera une joie inexprimable, & à vous
„ une récompense glorieuse en ce monde &
„ durant toute l'Eternité. Ce sera constamment la priere de

„ *Votre très-humble & opprimée Servante.*

JEUDI.

Voici une fatale semaine passée depuis que je suis partie dans l'espérance de vous voir, mes chers Pere & Mere. Oh ! que mes espérances étoient bien différentes alors, de ce qu'elles sont maintenant ! Cependant qui sait ce que les bienheureuses tuilles produiront.

Il faut que je vous dise que Madame Jewkes m'a battue, voici à quelle occasion.

J'étois fort impatiente d'aller me promener au jardin, pour voir s'il étoit arrivé quelque chose qui répondit à mon attente, mais cette méchante femme ne voulut pas m'y laisser aller sans elle, & dit qu'elle n'étoit pas alors de loisir. Nous disputâmes beaucoup là-dessus, car je lui représentai qu'il me paroissoit bien cruel qu'on se défiât de moi jusqu'à ne me pas permettre de me pro-

mener ſeule au jardin pour prendre un peu l'air, & que je fuſſe toujours ſuivie & veillée de près comme une voleuſe.

Elle allégua ſes inſtructions, & dit qu'il ne lui étoit pas permis de me perdre de vue. Vous feriez mieux, me dit-elle, de vous tranquilliſer, & d'être contente de votre ſort; car j'ai des ordres plus ſévéres encore que ceux que vous avez éprouvé juſqu'ici. Je me ſouviens, ajouta-t-elle, que vous avez demandé à M. Williams s'il y avoit quelques perſonnes de diſtinction dans le voiſinage; & cela me fait ſoupçonner que vous avez envie de les aller trouver, pour leur raconter votre triſte hiſtoire, comme vous l'appellez.

Ces paroles penſerent me faire tomber en foibleſſe; car elles me donnoient lieu de craindre que la créature n'eût trouvé la Lettre que j'avois cachée entre les tuilles. Oh! que j'étois ſur les épines! Elle me dit à la fin! Eh bien, puiſque vous le ſouhaitez ſi fort, vous pouvez faire un tour de jardin, je ſerai à vous dans un moment.

J'entrai donc dans le jardin, & dès que je crus qu'elle ne pouvoit plus me voir de la fenêtre, je courus vers le bienheureux endroit; mais je fus bientôt obligée de ralentir ma courſe, parce que j'entendis ſon odieuſe voix. Holà, holà, s'écria-t-elle, vous voilà bien agile, où courez-vous donc ſi vîte. Eſt-ce une gageure? Je m'arrêtai juſqu'à ce que ſa groſſe bedaine fut venue à moi en canottant.

Elle me prit ſous le bras, car elle étoit preſque hors d'haleine, & je fus forcée, en me promenant avec elle, de paſſer proche du cher endroit en queſtion, ſans oſer ſeulement y regarder.

Le Jardinier étoit à l'ouvrage un peu plus loin; nous le regardâmes travailler, & je commençai à lui parler de jardinage, mais elle me dit à l'oreille, mes inſtructions portent que je ne dois pas vous permettre de vous familiariſer avec les domeſtiques. Quoi! dis-je, craignez-vous que je faſſe un complot avec eux pour voler mon Maître. Peut-être, répondit cette odieuſe créature; car *ſi vous lui voliez votre propre perſonne*, ce ſeroit, ſelon lui, le plus grand tort que vous pourriez lui faire.

Dites-moi, je vous prie, lui dis-je, par quel moyen je ſuis devenue un bien qui lui appartient? A t-il quelque autre droit ſur moi, que celui qu'un voleur peut avoir ſur ce qu'il a dérobé? Ah! dit-elle, je n'ai jamais entendu rien de ſemblable. C'eſt ici je vous jure, une rébellion dans toutes les formes. Eh bien! eh bien, mon petit Agneau, (car c'eſt ainſi que l'impertinente m'appelle ſouvent) ſi j'étois à ſa place, le droit qu'il a ſur vous ne ſeroit pas long-temps douteux. Eh? que feriez-vous, repris-je? Je ne marchanderois pas comme lui, mais je vous mettrois bientôt l'un & l'autre hors de peine. Comment, *Jézabel*, lui dis-je, voudriez-vous employer la violence pour me perdre? Là-deſſus elle me donna un terrible coup ſur

l'épaule. Prenez cela, dit-elle; qui osez-vous appeller *Jézabel*.

Comme vous ne m'avez jamais battue de votre vie, mes très-chers Pere & Mere, je fus frappée de ce coup comme d'un coup de foudre. Je regardai autour de moi, pour chercher quelqu'un qui voulut venir à mon secours. Mais hélas! il n'y avoit personne pour me défendre. A la fin je lui dis en me frottant l'épaule, cela est-il aussi dans vos instructions? Hélas! faut-il qu'outre tous les autres sujets d'affliction que j'ai, je sois encore battue! Là-dessus je me jettai sur le gazon. Elle me dit d'un air extrêmement piquée, je ne veux point souffrir de pareilles injures. Vraiment je vois que vous avez le cœur bien fier, mais je le soumettrai, je vous en assure; je saurai bien réduire une petite insolente comme vous. Allons, rentrez, je vous enfermerai sous la clef, vous n'aurez ni souliers, ni rien de tout ce que vous pouvez souhaiter, puisque vous me traitez ainsi.

Je ne savois que faire. Mon sort me paroissoit bien cruel; je me blâmai moi-même d'avoir parlé si librement; car cela lui donnoit un prétexte de me maltraiter encore plus. Ah! dis-je en moi-même, voilà que par mon impertinence j'ai renversé le seul projet qui me restoit!

Le Jardinier fut témoin de cette scène. Mais elle lui cria, eh bien Jacob, que vous amusez-vous à regarder! mêlez-vous de votre ouvrage. Il s'en fut là-dessus dans un au-

tre endroit du Jardin hors de notre vue.

Je vois bien, dis-je en moi-même, qu'il faut que j'apprenne à dissimuler un peu. Elle me prit rudement par la main : allons rentrez, dit-elle, je vous apprendrai à m'appeller *Jézabel*. Ma chere Madame Jevvkes, lui dis-je..... Ne m'appellez point *votre chere*, dit-elle, en m'interrompant, je ne veux point de vos caresses : pourquoi ne dites-vous pas encore *Jézabel*. Je vis qu'elle étoit dans une terrible colere, & je ne savois à quel saint me vouer. J'ai souvent oui blâmer la langue des femmes, j'aurois souhaité que la mienne n'eût pas été si longue. Je ne saurois entrer, dis-je. Vous ne sauriez ! reprit-elle. Je puis prendre une petite & mince créature comme vous sous mon bras, & vous porter dans la maison, si vous ne voulez pas y aller de bon gré. Vous ne connoissez pas toute ma force. Ah ! je ne la connois que trop, dis-je. Mais ne me traiterez-vous pas plus mal encore, si je rentre ? Je me levai donc & je la suivis, & comme nous marchions, elle murmuroit entre ses dents : *Moi une Jézabel, après vous avoir témoigné tant de bonté*, & d'autres choses semblables.

Lorsque nous fûmes proche de la maison je m'assis sur un banc, & lui dis, je n'entrerai point, Madame Jevvkes, que vous ne m'ayez pardonné. Si vous voulez me pardonner de vous avoir donné ce nom, je vous pardonnerai aussi de m'avoir battue. Elle s'assit près de moi, & parut de fort

mauvaiſe humeur. A la fin elle me dit : Eh bien, je vous le pardonne pour cette fois; & me baiſa en ſigne de réconcilation. Dites-moi, je vous prie, lui dis-je, où voulez-vous que je me promene; accordez-moi toute la liberté que vous pouvez; & quand je ſaurai juſqu'où vous pouvez me favoriſer, je tâcherai d'être auſſi contente qu'il me ſera poſſible, & je ne vous demanderai pas une plus longue liberté.

Je ſuis bien aiſe, dit-elle, de voir que vous vous mettez à la raiſon : je voudrois pouvoir vous accorder toute la liberté que vous ſouhaitez; car vous jugez bien que ce n'eſt pas un grand plaiſir pour moi de vous avoir, pour ainſi dire, toujours attachée à ma ceinture, & de ne pas ſouffrir que vous faſſiez un pas ſans moi. Mais ceux qui veulent faire leur devoir, ſont obligés de ſouffrir quelque choſe; & ce que je fais, n'eſt que pour rendre ſervice au meilleur de tous les Maîtres. Oui, dis-je, il eſt bon envers tout le monde, excepté moi. Il ne vous aime que trop, reprit-elle, vous n'en ſauriez douter, & voilà pourquoi il vous traite comme il fait, ainſi vous devez le ſouffrir. Il m'aime, dites-vous, repliquai-je : ha! quelle eſpece d'amour eſt-ce là! Allons, dit-elle, que cette fille ne voye pas que vous avez pleuré, & n'allez pas lui faire un rapport de ce qui s'eſt paſſé; car je ſuis ſûre que vous ne le rapporteriez pas fidelement. Je vous enverrai Nanon, & vous pourrez faire un tour de jardin avec elle, ſi vous en avez envie; cela

vous donnera peut-être de l'apétit pour dîner, car le peu que vous mangez, ne suffit pas pour vous empêcher de mourir de faim. Il faut que votre beauté soit bien à toute épreuve, ajouta cette étrange créature, sans quoi vous ne pourriez pas la conserver comme vous faites, vû que vous ne mangez ni ne dormez presque point, & que vous êtes toujours à pleurer & à vous affliger pour rien. Dis ce que tu voudras, pensai-je en moi-même, pourvû que je puisse me délivrer de ta mauvaise langue & de ton odieuse compagnie. Je me flatai de trouver quelque moyen d'arriver à mon tournesol; mais en rentrant dans le jardin, je pris le chemin opposé, pour ne point donner de soupçon, & dans le dessein de passer à mon retour proche de cette fleur.

Je fis un effort pour m'entretenir avec cette fille qui m'accompagnoit; mais je ne lui parlai que de choses générales, car je sai qu'on l'oblige à rapporter tout ce que je dis & fais. Dès que nous fûmes proche de l'endroit que je languissois de voir, je dis à Nanon, allez, je vous prie, dire au jardinier de me cueillir une salade. Elle lui cria *Jacob*; Il ne sauroit vous entendre de loin, lui dis-je, allez le trouver, & dites-lui de me cueillir aussi un concombre, s'il y en a. Dès qu'elle se fut un peu éloignée, j'examinai mes tuilles, & je trouvai une lettre sans aucune adresse, que je cachai aussi-tôt dans mon sein en tremblant de joie. La fille fut de retour presque avant que j'eusse caché ma lettre, j'étois

si transportée que je craignois de me trahir moi-même. Vous paroissez effrayée, dit la fille. Il me vint heureusement dans l'esprit une défaite. (Hélas! votre pauvre Pamela apprendra bientôt à dissimuler; j'espere pourtant que ce sera toujours innocemment.) Je dis donc que comme je m'étois baissée pour sentir le tournesol, il étoit sorti de la terre un gros ver qui m'avoit effrayée. Les tournesols n'ont point d'odeur, me dit Nanon. C'est ce que je viens d'éprouver, repliquai-je. Là-dessus nous retournames à la maison; & Madame Jewkes me dit, puisque vous êtes rentrée si-tôt, je vous permettrai une autre fois de vous aller promener.

Je montai dans mon cabinet, & je m'y enfermai pour lire ma lettre, qui étoit conçue en ces termes.

„ Je suis infiniment touché de votre mal-„ heur; je voudrois de tout mon cœur qu'il „ fut en mon pouvoir de vous rendre servi-„ ce, & de délivrer une personne qui a tant „ de vertu, tant de beauté, & un mérite si „ distingué. Tout ce que je puis espérer au „ monde dépend de Mr B..... & j'espere „ d'en obtenir bientôt un Bénéfice. Cepen-„ dant j'aimerois mieux renoncer à toutes „ mes espérances, & m'abandonner entiére-„ ment à la Providence, que de ne pas faire „ tous mes efforts pour vous délivrer. J'a-„ voue que je n'avois jamais eu de Mr B..... „ l'idée que sa conduite à votre égard m'en

„ donne. Il est sûr qu'il n'est point un dé-
„ bauché de profession. Je crois pourtant que
„ vous devez tâcher de vous tirer d'entre ses
„ mains le plutôt que vous pourrez, princi-
„ palement puisque vous êtes sous la condui-
„ te d'une créature comme Madame Jevv-
„ kes.

„ Nous avons ici Miladi Jones, qui est
„ une riche veuve, & qui a de la piété, à
„ ce que je crois. Il y a aussi M. le Cheva-
„ lier Simon Darnford & son épouse, qui
„ est une Dame de mérite; ils ont deux
„ filles très-vertueuses. Tous les autres ne
„ sont que des gens du commun, & des ou-
„ vriers tout au plus. Si vous le jugez à pro-
„ pos, je parlerai à Miladi Jones ou à Mi-
„ ladi Darnford, pour voir si l'une ou l'au-
„ tre voudra vous permettre de vous réfu-
„ gier chez elle. Je ne vois aucun moyen
„ d'empêcher qu'on ne vienne à savoir que
„ je me mêle de cette affaire; mais, comme
„ je vous l'ai déja dit, je risquerai tout pour
„ vous rendre service. Car jamais je n'ai vu
„ tant de beauté, tant de douceur, & tant
„ de vertu que j'en ai remarqué en vous; &
„ votre malheureux sort m'a attaché entié-
„ rement à votre personne. Car je sai qu'en
„ vous servant dans ce cas ici, je m'acquit-
„ terai à la fois, comme vous le dites fort
„ heureusement, de tous les devoirs de la
„ Religion.

„ Pour ce qui est de Miladi Davers, je lui
„ ferai tenir un lettre, si vous le souhaitez;
„ mais je vous avertis qu'il ne faut pas l'en-

„ voyer ici à la Poste, car le Maître de Poste „ doit tout ce qu'il a au monde à la faveur „ de Mr B.... & si je puis en juger par un „ mot qui lui est échappé, il a aussi ses ins- „ tructions. Vous ne sauriez vous imaginer „ toutes les précautions qu'on a prises con- „ tre vous; ce qui me confirme ce que vous „ dites dans votre lettre, que l'on n'a que „ de mauvais desseins contre vous, quelque „ protestation que l'on fasse du contraire; & „ je suis bien aise que vous n'ayez pas besoin „ d'avertissement sur ce sujet.

„ Permettez-moi de vous dire que j'avois „ oui louer beaucoup votre beauté & votre „ bon-sens : mais ce que j'en avois entendu, „ est infiniment au-dessous de ce que vous „ méritez. Mes yeux m'ont convaincu de „ votre beauté, & votre Lettre, de votre „ bon sens. Je me suis un peu étendu dans „ cette Lettre, de peur de perdre cette heu- „ reuse occasion de vous expliquer ma pen- „ sée: je n'en dirai pas davantage pour le „ présent, si ce n'est que je ferai tout ce qui „ dépendra de moi pour vous rendre servi- „ ce, étant parfaitement

„ *Votre très-fidele Ami & Serviteur.*

„ ARTHUR WILLIAMS. “

Je répondis sur le champ à cette agréable Lettre, voici ma réponse.

„ *Mon-*

„ *Monsieur*,

„ O que votre obligeante Lettre est di-
„ gne du caractere que vous portez ! Dieu
„ veuille vous bénir. Je crois maintenant
„ que je commence à devenir heureuse. Je
„ serois bien fâchée que vous souffrissiez
„ quelque préjudice pour l'amour de moi ;
„ mais si cela arrive, j'espere que ce Dieu
„ que vous servez si fidelement, vous en ré-
„ compensera au centuple. Je serois trop heu-
„ reuse, s'il étoit jamais en mon pouvoir d'y
„ contribuer en quelque chose. Mais hélas !
„ il faut me rendre service uniquement pour
„ l'amour de Dieu. Car je suis pauvre & de
„ basse naissance : j'ai pourtant le cœur trop
„ haut pour faire une action lâche ou indi-
„ gne, fut-ce pour gagner un Empire. Mais
„ je perds du temps par ce préambule.

„ Je consentirai à tout ce que vous juge-
„ rez à propos de faire ; car je ne connois
„ point les personnes dont vous me parlez,
„ ni ne sai de quelle maniere il faut s'adres-
„ ser à elles. Je suis bien aise de l'avis que
„ vous avez la bonté de me donner au sujet
„ du Maître de Poste ; car j'avois formé le
„ dessein de chercher quelque voie pour en-
„ voyer une Lettre à mes Parents ; mais je
„ vois de plus en plus que je suis environ-
„ née de dangers de tous côtés, & que je ne
saurois faire aucun fonds sur l'honneur de
mon Maître.

„ Il me semble, Monsieur, que si ces
Dames vouloient me le permettre, je
pourrois trouver moyen de me rendre

„ chez elles, à la faveur de la clef de la
„ porte que vous avez : mais comme je suis
„ observée très-étroitement, il est impossi-
„ ble de savoir quand je pourrai trouver l'oc-
„ casion de sortir par la porte du jardin. Je
„ voudrois donc, Monsieur, que vous fissiez
„ faire une fausse clef, & que vous la missiez
„ sous le tournesol à la premiere occasion.
„ Il n'y a point de temps à perdre ; car je m'é-
„ tonne que ma geoliere n'ait pas encore son-
„ gé à cette clef, puisqu'elle n'oublie pas la
„ moindre bagatelle. Mais, Monsieur, si j'a-
„ vois la fausse clef que je vous propose de
„ faire faire, je pourrois au cas que ces Da-
„ mes ne voulussent pas me permettre de me
„ réfugier chez elle, m'enfuir quelqu'autre
„ part. Et quand une fois je serai hors d ici,
„ on n'aura plus aucun prétexte pour me for-
„ cer ; car je n'ai commis aucun mal, & je
„ compte que mon histoire touchera le cœur
„ de tous ceux qui ont quelque compassion.
„ De sorte que si je m'enfuis par la porte du
„ jardin, personne ne saura que vous m'en
„ aurez fourni le moyen, les plus grands
„ tourments ne m'obligeroient pas à le dé-
„ clarer, je vous prie d'en être assuré.

„ Je n'ai plus qu'une chose à vous deman-
„ der, Monsieur. N'entretenez-vous aucu-
„ ne correspondance avec quelqu'un des do-
„ mestiques de mon Maître ? Si vous le fai-
„ siez, je pourrois par ce moyen apprendre
„ s'il a dessein de venir ici, & quand il vien-
„ dra. J'enveloppe dans cette Lettre celle
„ d'un traitre, car je puis vous confier tout :

„ c'est la Lettre du pauvre Jean Arnold. Ce „ qu'elle contient vous apprendra pourquoi „ je vous l'envoye. Peut-être qu'on pourra „ découvrir quelque chose par son moyen, „ car il semble vouloir réparer sa trahison, „ en offrant ses services pour l'avenir. Vous „ ferez de cet avis l'usage que vous trouverez „ à propos. Je suis, Monsieur,

„ *Votre très obligée, & très-reconnoissante*
„ *Servante.*

„ Je me flatte, Monsieur, que par votre „ moyen, je pourrai faire tenir de temps „ en temps un petit paquet à mes pauvres „ Pere & Mere. J'ai un peu d'argent, „ environ six guinées; je vous en don- „ nerai la moitié pour payer l'homme que „ vous employerez, & tous les autres „ fraix auxquels vous pourrez être exposé „ à mon occasion. „

J'eus à peine le temps de transcrire ceci, qu'on m'appella pour dîner. Je mis dans mon sein la Lettre que j'avois écrite à M. Williams, en attendant l'occasion de la mettre proche du tournesol. Certainement de toutes les fleurs du jardin il n'y en a point de si charmante que le tournesol. C'est une fleur qui m'est favorable. Ah que mon complot réussit admirablement bien! Mais je commence à craindre qu'on ne vienne à découvrir mes écrits, car ils deviennent nombreux. Je les ai cousus jusqu'ici dans mon jupon.

Mais si la brutale venoit à me fouiller ! Il faut que je tâche de lui plaire, pour l'en détourner.

Je viens de faire un tour au jardin, & j'ai déposé ma Lettre par un artifice assez simple. Je m'étois pourvue de quelques féves, & Madame Jevvkes & moi fumes nous promener au jardin, & nous mîmes à pêcher, comme elle me l'avoit promis. Madame Jevvkes amorça l'hameçon, & je tins la ligne. Je pris bientôt une belle carpe : là-dessus il me vint une triste pensée dans l'esprit, & je rejettai la carpe dans le vivier. Oh ! quel plaisir elle parut prendre en se voyant en liberté !

Que faites-vous ? s'écria Madame Jevvkes. Oh ! lui dis-je, il me sembloit que cette pauvre carpe étoit l'infortunée Paméla. Je vous comparois vous & moi à mon méchant Maître ; nous avons attrapé cette pauvre carpe, à peu près comme j'ai été trahie par ses amorces. Je ne pouvois pas me résoudre à faire un jeu de la destruction d'un innocent poisson que j'avois trahi, ainsi je l'ai rejetté dans l'eau, & vous avez vu avec quel plaisir cette heureuse carpe s'y est plongée en s'éloignant de nous. Oh ! puisse-t'il y avoir quelque personne charitable qui me procure de même ma liberté ! Car sans doute, le danger où je suis est extrême.

Ciel ! dit-elle, quelle étrange pensée aviez-vous-là ! Je ne saurois pêcher plus long-temps, repris-je. Eh bien, dit-elle, je prendrai la ligne, pour voir si je serai bien chanceuse. Tandis que vous pêcherez, lui dis-je,

je vais planter quelques féves le long de cette bordure, pour voir en combien de temps elles poufferont; & j'appellerai cette bordure mon jardin.

Vous voyez donc, mes chers Pere & Mere; (je me flatte au moins que vous verrez bientôt ceci; car fuppofé que je ne puffe pas m'en aller fi-tôt, j'efpére de vous envoyer mes écrits d'une maniere ou d'autre) vous voyez, dis-je que ceci me fournit une bonne excufe pour aller examiner mon jardin une autre fois; & quand même la terre paroîtroit fraichement remuée, cela ne fera naître aucun foupçon. Madame Jevvkes ne fe défia de rien. Je fus donc planter mes féves le long de la bordure, l'efpace de dixhuit ou vingt pieds de chaque côté du tournefol; & en faifant cela il me fut aifé de dépofer ma Lettre. Je ne fuis pas peu fiére d'avoir trouvé cet expédient: Sans doute que quelque chofe réuffira enfin.

VENDREDI & SAMEDI.

Je vous ai raconté un de mes expédiens; je vais maintenant vous dire un tour de cette méchante femme. Elle monta dans ma chambre, & me dit j'ai un Billet de Banque que je ne faurois changer que demain, & il y a là bas un ouvrier qui a grand befoin de fon argent: d'ailleurs je n'aime pas à renvoyer ces pauvres gens, qui travaillent pour gagner leur vie, avez-vous quelque argent? Combien vous faudroit-il, lui demandai-je? En-

viron huit livres sterlin, répondit-elle. Je n'en ai que quatre, cinq & six, lui dis-je. Prêtez-les-moi jusqu'à demain, reprit-elle. Je le fis volontiers, & elle descendit. Quelques moments après elle remonta, en riant de tout son cœur. Eh bien, dit-elle, je viens de payer l'ouvrier. J'espére, lui dis-je, que vous me rendrez mon argent demain. Là-dessus cette effrontée fit un éclat de rire, & dit, qu'avez-vous besoin d'argent? Pour vous dire la vérité, mon petit Agneau, je n'avois pas besoin d'argent; je craignois seulement que vous ne fissiez un mauvais usage du votre. Maintenant je puis vous confier un peu plus souvent avec Nanon, puisque j'ai aussi la clef de votre valise; de sorte que vous ne pouvez plus la corrompre, ni en lui offrant de l'argent, ni en lui donnant de belles hardes. Jamais on n'a eu l'air si sot que je l'eus alors. Oh, que je me voulois de mal, de m'être laissée ainsi attraper! Ce qui me chagrinoit le plus, c'est que j'avois promis à M. Williams de lui mettre quelque argent entre les mains, pour payer les fraix de l'homme qu'il enverra chez vous. Je suis prête à pleurer de dépit. Je n'ai pas maintenant cinq schelins de reste pour m'entretenir, si je puis sortir d'ici. Y eut-il jamais bêtise semblable à la mienne! & je me glorifierai encore de mes expédiens! Cela étoit-il aussi dans vos instructions, petite *Louve*, lui dis-je; car elle m'avoit appellée *petit agneau*. Vous voulez dire *Jézabel*, mon Enfant, répondit-elle, mais je vous le pardonne volontiers, allons, donnez-moi un baiser.

& soyons amies. Retirez-vous, lui dis-je, je ne saurois vous souffrir : mais je n'osai lui dire rien d'injurieux, car je crains terriblement sa pésante main. Plus je pense au tour qu'elle m'a joué, & plus je m'en chagrine & me blâme moi-même.

On a apporté ce soir une Lettre à Madame Jevvkes, qui en renfermoit une pour moi, qu'elle m'est venue rendre. Vous voyez, me dit-elle, que mon bon Maître ne vous oublie pas ; il vous envoye une Lettre, voyez ce qu'il m'écrit. Elle lut donc, qu'il se flattoit que la Belle qu'elle avoit en garde se portoit bien, & qu'elle étoit heureuse & contente. Oui, sans doute, dis-je ; car je ne puis pas faire autrement. Elle poursuivit, qu'il ne doutoit point qu'elle n'eût beaucoup de bonté pour moi, & qu'elle ne prît tout le soin possible pour me plaire : que je lui étois extrêmement chere, & qu'elle ne pouvoit pas me traiter trop bien, & d'autres choses semblables. Voilà ce qui s'appelle un Maître ! s'écria-t'elle ; sans doute que vous l'aimerez, & que vous prierez Dieu pour lui. Je la priai de me lire le reste de la Lettre. Je n'en ferai rien, dit-elle. Contient-elle quelques ordres de m'ôter mes souliers, & de me battre ? repris-je. Non, dit-elle, ni rien sur Jézabel non plus. Tréve, lui criai-je, car je n'ai pas envie d'être battue une seconde fois. Je croyois, dit-elle, que nous nous étions pardonné tout réciproquement.

Voici la Lettre qu'on m'écrivoit.

„ *Ma très-chére* PAMÉLA,

„ Je commence déja à me repentir de m'ê-
„ tre engagé par une promesse solemnelle à
„ ne vous point voir, que vous ne m'en don-
„ niez la permission; car le temps me paroît
„ bien long & bien ennuyeux. Pouvez-vous
„ avoir assez de confiance en moi pour me
„ prier de venir? Soyez assurée que votre gé-
„ nérosité ne sera pas sans récompense. Je
„ voudrois d'autant plus vous engager à cela,
„ que l'inquiétude où vous êtes me rend moi-
„ même fort inquiet: car Madame Jevvkes
„ m'écrit, que vous prenez fort à cœur d'être
„ renfermée, que vous ne mangez, ne bu-
„ vez, ni ne dormez. Je m'intéresse trop à
„ votre santé, pour ne pas souhaiter d'abre-
„ ger le temps de votre épreuve, qui arrive-
„ ra certainement; si vous me permettez
„ de venir. Jean m'a aussi appris votre inquié-
„ tude, avec une douleur qui lui permettoit
„ à peine de parler, une douleur qui a un
„ peu allarmé la tendresse que j'ai pour vous.
„ Non que je craigne quelque chose, si ce
„ n'est que l'aversion que vous avez pour
„ moi, ce que la fierté de mon cœur me per-
„ met à peine d'avouer, ne vous porte à
„ prendre quelque résolution téméraire, qui
„ puisse donner des espérances à quelqu'hom-
„ me entreprenant. Mais que je m'abaisse in-
„ dignement, en témoignant de l'inquiétude
„ au sujet d'un vil domestique comme lui!
„ Je dirai seulement ceci: c'est que si vous
„ voulez me permettre de vous aller trouver

„ (considerez bien qui est celui qui vous de-
„ mande ceci comme une grace) je vous pro-
„ mets solemnellement, que vous aurez lieu
„ de vous féliciter de m'avoir donné cette
„ marque de votre confiance, & de votre
„ considération pour moi; & si je trouve que
„ Madame Jevvkes n'en ait pas agi envers
„ vous avec tout le respect qui est dû à une
„ personne que j'aime si tendrement, je vous
„ donnerai plein pouvoir de la chasser de la
„ maison, si vous le jugez à propos; & Ma-
„ dame Jervis, ou toute autre que vous vou-
„ drez choisir, vous servira à sa place. Je dis
„ ceci à l'occasion de ce que Jean m'a insi-
„ nué, que vous aviez quelque sujet de plain-
„ te contre Madame Jevvkes. Ma très-chere
„ Paméla, accordez cela à l'ardente priére
„ d'un homme qui ne sauroit vivre sans
„ vous, & sur l'honneur de qui vous pouvez
„ absolument compter; & qui vous témoi-
„ gnera encore plus d'amitié, à proportion
„ de la confiance que vous aurez en lui. Je
„ suis, & serai assurément toujours,

„ *Votre très-fidéle & affectionné*, &c.

„ Je sai que vous serez bien aise d'ap-
„ prendre que votre Pere & votre
„ Mere se portent bien, & que votre
„ Lettre les a tranquillisés. Cela m'a
„ causé un plaisir, dont je vous pro-
„ mets que vous ne vous repentirez
„ pas. Madame Jevvkes me fera te-
„ nir votre Réponse.

Je lûs cette Lettre sans beaucoup d'attention, dans l'espérance où j'étois d'en trouver une de M. williams. Le soir je fis un tour de promenade au jardin avec Madame Jevvkes; & lorsque nous fumes arrivées proche du tournesol, croyez-vous, lui dis-je, que les féves ayent poussé depuis hier au soir? Elle se mocqua de moi. Vous êtes une pauvre jardiniére, dit-elle; mais je vois que vous aimez à vous divertir. Elle passa outre; & moi, en faisant semblant d'examiner mes féves, je trouvai que mon Ami avoit pensé à moi, & je cachai sa Lettre dans mon sein, car elle avoit le dos tourné. Voici, lui dis-je, une féve, mais elle n'a point encore poussé. Non sans doute, répondit-elle; & elle ajouta à ce sujet une mauvaise plaisanterie, qui n'auroit pas du sortir de la bouche d'une femme. Quand nous fumes rentrées, je montai dans mon cabinet, & j'y lûs cette Lettre.

„ je suis fâché d'avoir à vous dire, que j'ai „ eu un refus de la part de Miladi Jones: „ elle est mortifiée de votre malheur, mais „ elle ne veut pas se faire d'ennemis. Je me „ suis adressé aussi à Miladi Darnford, & je „ lui ai conté votre triste histoire de la ma„niere la plus pathétique & la plus touchan„te qu'il m'a été possible. Je l'ai trouvée „ assez bien disposée à vous rendre service; „ mais elle vouloit consulter avant son mari, „ qui, pour le dire en passant, ne passe pas „ pour l'homme le plus vertueux de ce mon„de. Il dit à sa femme en ma présence: Eh

„ bien, ma chere, notre voisin aime la fem-
„ me de chambre de sa Mere : quel grand
„ mal y a-t'il à cela ? Et pourvu qu'il ait soin
„ qu'elle ne manque de rien, je ne vois pas
„ le grand tort qu'il lui fait. Il n'offense par-
„ là d'autre famille que celle de cette fille...
(Il semble donc, mes chers Pere & Mere,
que la vertu & la réputation des pauvres ne
doivent être comptées pour rien.) „ Et
„ vous, M. Williams, vous devriez moins
„ que qui que ce soit vous mêler de cette
„ affaire, contre votre ami & votre patron.
„ Il dit cela d'un ton si déterminé, que sa
„ femme ne jugea pas à propos de rien faire
„ pour vous. De sorte que je les priai seule-
„ ment l'un & l'autre, de ne pas dire que je
„ leur en eusse parlé.

„ J'ai conté votre histoire à M. Péters, Mi-
„ nistre de cette Paroisse, & c'est avec cha-
„ grin que je dois vous dire, qu'il m'a attri-
„ bué des vues interressées, comme si je ne
„ me proposois que de gagner votre affection
„ par mon zèle pour votre service. Et quand
„ je lui ai représenté les devoirs de notre
„ charge, & que j'ai voulu le prendre du
„ côté de la conscience, en lui protestant que
„ je n'avois aucun intérêt personnel dans cet-
„ te affaire, il m'a répondu froidement que
„ j'étois bien bon ; mais que j'étois encore
„ jeune, & ne connoissois guéres le monde.
„ Qu'à la vérité votre sort étoit déplorable,
„ mais que si lui & moi voulions entrepren-
„ dre de réformer le genre humain à cet
„ égard, nous aurions bien de l'ouvrage :

„ car, dit-il, le vice dont il s'agit est trop „ commun & trop à la mode, pour pouvoir „ être déraciné par les rémontrances de deux „ ou trois simples Ecclésiastiques. Là-dessus „ il se mit à faire quelques réfléxions sur la „ conduite que tiennent nos Prélats par rap- „ port aux plus grands personnages de l'Etat, „ comme voulant justifier par-là la froideur „ qu'il témoignoit à vous rendre service.

„ Je lui representai qu'il y avoit beau- „ coup de différence entre votre conduite & „ celle des femmes qui se laissent séduire; „ que si celles-ci vivent mal, c'est de leur „ bon gré; au lieu qu'en vous rendant ser- „ vice, on sauveroit une vertu qui avoit peu „ d'exemples; je lui montrai ensuite votre „ Lettre.

„ Il dit qu'elle étoit bien écrite, qu'il avoit „ pitié de votre sort, & qu'il falloit vous „ entretenir dans vos bonnes résolutions. „ Mais ajouta-t'il, que voulez-vous que je „ fasse, M. Williams? Je voudrois, dis-je, „ que vous eussiez la bonté de lui permettre „ de se retirer chez vous, & de demeurer „ avec votre femme & votre niéce, jusqu'à „ ce quelle puisse se rendre chez ses parens. „ Quoi! dit-il, que j'aille me brouiller avec „ un homme aussi riche & aussi puissant que „ M. B.... ! Je n'en ferai rien, je vous assu- „ re; & vous devriez réfléchir sur ce que „ vous entreprenez. D'ailleurs elle avoue „ elle-même, qu'il promet d'en agir hono- „ rablement avec elle; & sa retenue lui pro- „ curera des conditions avantageuses; car il

„ n'eſt avare, ni méchant, excepté dans „ cette ſeule affaire; & tout autre jeune Gen- „ tilhomme en feroit autant.

„ Je vous aſſure que cette réponſe de M. „ Péters m'a fait beaucoup de peine, même „ pour l'amour de lui : je ne ſuis pourtant „ pas découragé par ce mauvais ſuccès, & je „ tâcherai de vous ſervir, quoiqu'il en puiſſe „ arriver.

„ Je n'entends pas dire encore que M. B.... „ vienne. Je ſuis bien aiſe de ce que vous „ m'avez appris au ſujet de ce malheureux „ Jean Arnold; cela produira peut-être quel- „ que choſe qui vous ſera utile. Pour ce qui „ eſt de vos paquets, vous pouvez les cache- „ ter, & les mettre dans l'endroit marqué, „ ſi vous croyez qu'on ne ſoupçonne encore „ rien, & à la premiere occaſion je les en- „ verrai chez votre Pere. Mais s'ils ſont un „ peu gros, vous ferez bien d'être ſur vos „ gardes. Je comprends que cette méchante „ femme ſe défie beaucoup de moi.

„ Je viens d'apprendre que le Miniſtre, „ dont M. B.... m'a promit la Cure, ſe „ meurt. Je me fais preſque un ſcrupule de „ l'accepter, puiſque je travaille à renverſer „ ſes deſſeins; mais je me flatte qu'il m'en „ remerciera un jour. Pour de l'argent, n'y „ penſez pas pour le preſent. Soyez perſua- „ dée que vous pouvez me commander tout „ ce qu'il vous plaira, & que je ferai ce „ qui ſera en mon pouvoir.

„ Je crois que lorſque nous entendrons „ dire qu'il vient, il faudra faire uſage de la

„ clef que je vous ferai tenir bientôt. Je
„ pourrai louer un cheval pour vous, qui
„ vous attendra à un demi mille de la porte
„ du jardin de l'autre côté de la prairie, & je
„ vous conduirai ou vous ferai conduire à un
„ village à quelques milles d'ici ; c'est pour-
„ quoi ne perdez pas espérance, je vous en
„ conjure. Je suis, admirable PAMELA,

„ *Votre très-fidéle Ami.* &c. „

Je fis mille réfléxions sur le commencement de la Lettre de cet honnête homme ; & sans les espérances qu'il me donne à la fin, je me serois crue ruinée sans ressource. Je lui écrivis pour lui témoigner ma reconnoissance de toutes les peines qu'il avoit eu la bonté de prendre, je déplorai la dureté des gens de distinction, qui paroissoient si peu touchés de mon triste sort, la méchanceté des hommes, qui premiérement font naître des modes criminelles, & qui alléguent ensuite ces modes mêmes pour se dispenser d'y remédier ; & le peu de part que l'on prend aux malheurs d'autrui. Je le priai de ne point écrire à Miladi Davers, craignant que cela ne servit qu'à faire connoître à son frere qu'elle étoit instruite de ses mauvais desseins ; ce qui ne feroit que l'endurcir de plus en plus, l'obligeroit à venir ici plûtôt, & le détermineroit à me perdre sans ressource. D'ailleurs cela feroit soupçonner M. Williams, & découvriroit que c'étoit par son moyen que la Lettre auroit été envoyée. J'appréhendois aussi,

que quand même la bonne Dame voudroit s'intéresser pour moi, ce dont il y avoit lieu de douter, parcé qu'elle craint son frere quoiqu'elle l'aime beaucoup, cela ne produisit aucun effet sur lui. C'est pourquoi j'étois résolue à attendre ce que je pouvois espérer du secours de M. Williams, par le moyen de la clef, & du cheval qu'il me promettoit. Je lui parlai aussi de la Lettre de mon Maître, dans laquelle il me prie de lui permettre de venir : je dis que je craignois qu'il ne vint à l'improviste, & qu'à cause de cela il n'y avoit point de temps à perdre, de peur de laisser échapper l'occasion ; je lui contai le tour que la méchante créature m'avoit joué au sujet de l'argent, &c.

Je n'eus pas le temps de prendre copie de cette Lettre, tant j'étois observée étroitement. Mais après l'avoir mise dans mon sein, je fus tranquille. Je fus trouver Madame Jewkes, & je lui dis que je voulois la consulter sur la Lettre que j'avois reçue de mon Maître. Cette marque de la confiance que j'avois en elle, lui fit beaucoup de plaisir. Voilà qui va bien, me dit-elle, faisons un tour au jardin, ou ailleurs si vous l'aimez mieux. Je fis semblant d'être fort indifférente là-dessus, ainsi nous entrâmes dans le jardin. Je commençai à lui parler de la Lettre, mais je n'eus garde de lui dire tout ce qu'elle contenoit. Je dis seulement qu'il me prioit de lui permettre de venir, & qu'il se flattoit qu'elle me traitoit avec bonté. Je vous

prie, Madame Jevvkes, ajoutai-je, donnez moi conseil là dessus. Je vous dirai naturellement ma pensée, répondit-elle ; je vous conseille de lui écrire de venir. Cela l'obligera infiniment ; & j'ose assurer que vous vous en trouverez mieux. Comment, *mieux ?* dis-je. Je sai que vous êtes persuadée qu'il n'a d'autre dessein que de me perdre. Je hais cette ridicule expression, dit-elle, *vous perdre.* Il n'y a point de Dame dans tout le païs qui puisse vivre plus heureuse, ni être traitée plus honorablement que vous, si vous le voulez.

Je ne veux pas, repris-je, disputer maintenant avec vous sur ces termes de *ruine & d'honorable*, je vois que nous en avons des idées toutes différentes. Mais croyez-vous qu'il ait dessein de me faire des propositions comme à une maîtresse, ou plûtôt une esclave, qu'on veut entretenir ? Je crains, dit-elle, que ce ne soit-là son dessein. Mais quand cela seroit, car je vous assure que je n'en sai rien du tout, vous obtiendrez toutes les conditions que vous demanderez. Car je vois bien que vous pouvez le mener comme il vous plaît.

Je ne pus souffrir de l'entendre parler ainsi, quoiqu'elle n'eût rien dit que je n'eusse déjà craint il y a long-temps ; & je me récriai extrêmement contre un pareil dessein. Peut-être qu'il vous épousera, dit-elle. Non, non, repris-je, cela ne sçauroit-être, je ne le souhaite point, ni ne m'y attends. Sa naissance ne sçauroit lui permettre d'avoir cette pen-

ée, & toute sa conduite me persuade du :ontraire. Et vous voudriez après cela que e lui écrivisse de venir ici ? Ne seroit-ce as lui demander ma propre ruine ?

C'est ce que je ferois, dit-elle, si j'étois à 'otre place : & quand même les choses deroient tourner comme vous vous l'imagiez, j'aimerois mieux me tirer de peine tout-'un-coup, que de vivre comme vous faites ans des craintes & dans des frayeurs perpéuelles. Non, repris-je, une heure de vie ans l'innocence, vaut mieux qu'un siécle ntier passé dans le crime : & quand je derois me rendre infiniment plus malheureuse ncore, je ne me le pardonnerois jamais, si : ne prolongeois pas le temps de mon inocence, autant qu'il m'est possible. Qui it ce que la Providence veut faire en ma veur ?

Peut-être, dit-elle, que comme il vous aie si fort, vous pourrez par vos prieres & ir vos larmes l'engager à vous mettre en berté, & par cette raison il me semble que ous feriez mieux de lui permettre de venir. : lui écrirai, dis-je, parce qu'il attend une ponse ; & que s'il n'en recevoit point, cela i fourniroit peut-être un prétexte de ver. Mais comment lui ferai-je tenir ma rénse ? J'en aurai soin, dit-elle, cela est dans es instructions. Je m'en doutois bien, disen moi-même, parce que M. Williams 'a écrit au sujet du Maître de Poste.

Le Jardinier venant à passer près de nous, lui dis, M. Jacob, j'ai planté quelques

féves, & j'appelle cet endroit-là mon Jardin: il est tout proche de la porte là-bas, je vais vous le montrer, & je vous prie de ne le point bêcher. Je fus donc avec lui, & quand nous fumes entrés dans une autre allée, de maniere que Madame Jevvkes ne nous pouvoit plus voir, & proche du tournesol, je vous prie, lui dis-je, d'aller demander à Madame Jevvkes si elle a encore quelques féves à me donner pour planter. Il sourit & je m'imagine que ce fut à cause de ma simplicité; & dès qu'il eut le dos tourné, je glissai ma Lettre sous la terre entre les tuiles, puis je me retournai comme pour attendre qu'il revint. Comme Madame Jevvkes n'étoit pas loin, il revint bientôt, & elle le suivit. Que ferai-je de féves, me dit-elle? & elle m'effraya beaucoup, car elle me dit à l'oreille, je crains quelque ruse, car vous n'avez pas coutume d'envoyer faire de si ridicules messages. Quelle ruse? repris-je. En vérité il est bien dur que je ne puisse pas dire un mot, ni faire un pas sans être soupçonnée. Mon Maître m'écrit, dit-elle, qu'il faut que je prenne garde à vous avec tout le soin possible; car quoique vous soyez innocente comme une colombe, vous êtes rusée comme un renard. Mais si vous me trompés, je vous le pardonnerai.

Je songeai alors au tour qu'elle m'avoit joué pour attraper mon argent, & j'aurois pu la maltraiter, si j'avois osé. Mais je lui dis seulement, puisque vous dites que vous me le pardonnerez si je vous trompe, cela me fait souvenir de mon argent: je vous

rie d'avoir la bonté de me le rendre ; car
quoique je n'en n'aie pas besoin à présent, je
ai que vous avez voulu seulement badiner,
z que vous avez dessein de me le rendre.
Vous l'aurez en temps & lieu, dit-elle ; mais
: vous assure que j'ai voulu le tirer d'entre
os mains, de peur que vous n'en fissiez un
nauvais usage. Nous nous disputâmes là-
essus jusqu'à ce que nous fussions rentrées.
nsuite je fus écrire ma lettre à mon Maître,
: comme j'avois dessein de la montrer à
Madame Jevvkes, je n'y voulus rien mettre
ui pût l'offenser ; car je ne compte guéres
ır l'offre que me fait mon Maître de m'en-
oyer Madame Jervis, au lieu de cette mé-
nante femme. J'avoue pourtant que tout
: qui pourroit m'arriver de plus agréable,
xcepté ma sortie de ce lieu-ci, seroit d'a-
oir Madame Jervis avec moi. Je ne fis pas
rand cas non plus de tout le reste de la
ttre de mon Maître ; car s'il avoit eu des-
in de me traiter honorablement, il ne
'auroit pas faite enlever, ni enfermer,
omme il a fait. Voici ce que je lui écrivis.

„ *Monsieur*,

„ Quand je considére combien il vous est
aisé de me rendre heureuse, puisque tout
ce que je desire c'est d'avoir la permission
de retourner chez mes pauvres Pere & Me-
re ; quand je réfléchis sur la proposition
que vous m'aviez faite au sujet d'une cer-
taine personne, & dont vous ne dites pas

„ un mot à présent; quand je pense à la maniere étrange dont vous m'avez fait enlever, & dont vous me tenez encore prisonniere ici, croyez-vous, Monsieur, (pardonnez la liberté que prend votre pauvre servante, mes apréhensions m'inspirent de la hardiesse) croyez-vous, dis-je, que les assurances générales que vous me donnez de la pureté de vos intentions, & de vos desseins honorables, puissent faire sur moi la même impression, que vos moindres paroles feroient, si vous ne vous étiez pas conduit comme vous avez fait. Oh! mon cher Monsieur, je ne crains que trop que les idées que vous vous formez de l'honneur, ne soient bien différentes des miennes. Je n'ai d'espérance que dans votre absence. Si vous avez des propositions à me faire qui s'accordent avec l'honneur, selon l'idée que je me forme de ce mot, un petit nombre de lignes suffira pour me les faire connoître, & j'y répondrai de la maniere qui me conviendra. Mais hélas! quelles propositions un homme de votre naissance peut-il faire à une pauvre fille comme moi! Je connois trop bien ce qui convient à votre rang pour m'imaginer que je puisse rien attendre de vous, que de terribles tentations, & une entiere ruine, si vous venez ici. Et vous ne savez pas, Monsieur, ce que la malheureuse *Paméla peut oser*, si on la pousse au désespoir.

„ De quelque imprudence que vous puis-

, ſiez m'accuſer, je ne prétends pas m'en dé-
, fendre, je ſouhaite ſeulement qu'on ne
, me force pas à faire, ce qui autrement ne
, me ſeroit jamais venu dans l'eſprit. Par-
, donnez, Monſieur, la liberté avec la-
, quelle je vous déclare ce que je penſe : je
, ſerois bien fâchée de me conduire envers
, mon Maître d'une maniere qui ne fût pas
, bienſéante : mais il faut que je vous diſe
, que ma vertu m'eſt ſi chere, que je traite,
, & comme je l'eſpere, je traiterai toujours
toute autre conſidération comme une pure
minutie, qui doit céder à la vertu, lorſ-
qu'elle ſe trouve en oppoſition avec elle.
Si vos intentions ſont honnêtes, pourquoi,
Monſieur ne me le faites-vous pas connoî-
tre nettement? Pourquoi faut-il m'empri-
ſonner pour m'en convaincre? Pourquoi
me garde-t-on, & m'obſerve-t-on ſi étroi-
tement? Pourquoi m'empêche-t-on de
parler à qui que ce ſoit? Pourquoi ne
veut-on pas me permettre de ſortir, pas
même d'aller à l'Egliſe prier Dieu pour
vous, qui excepté depuis quelque temps
aviez toujours été un bienfaiteur ſi géné-
reux envers moi? Pourquoi tout cela,
Monſieur, je le demande humblement,
pourquoi tout cela, ſi vos intentions ſont
honnêtes & pures? Il ne m'appartient de
vous faire des reproches à vous, Mon-
ſieur, qui êtes ſi fort au-deſſus de moi,
que ſur un ſujet qui me touche de ſi près.
Pardonnez-moi, Monſieur, je me flatte
que vous me pardonnerez : je deſire ſi peu

„ de vous voir, que la ſeule penſée de vo„ tre venue me remplit de frayeur. Quel„ que propoſition que vous ayez à me faire, „ & quelques deſſeins que vous ayez par „ rapport à moi, que mon acquieſcement „ ſoit celui d'une perſonne libre, quelque „ pauvre & de baſſe naiſſance que je ſois; „ non pas d'une vile eſclave, que les me„ naces & la crainte forcent à faire ce qu'elle „ abhorre. La ſervitude où l'on me tient „ m'eſt certainement bien dure, elle me „ fait ſouffrir extrêmement. Faites-la ceſſer, „ je vous en conjure, autrement... Mais „ je n'oſe pas en dire davantage, ſi ce n'eſt „ que je ſuis

„ *Votre très-miſérable*
„ *& très-opprimée Servante.* „

Après avoir pris copie de cette lettre, je la pliai; & Madame Jevvkes étant montée là-deſſus, elle s'aſſit près de moi, & comme elle me vit mettre l'adreſſe, elle me demanda ſi j'avois ſuivi ſon conſeil, & ſi je conſentois que mon Maître vint. Vous pouvez lire ma lettre, lui dis-je, ſi cela vous fait plaiſir. Voilà qui eſt obligeant, répondit-elle, je vous en aime davantage. Mais, dis-je, n'y changez pas un mot. Je n'y changerai rien, reprit-elle; & après l'avoir lue, elle en loua le ſtile, mais elle dit que je prenois un tour trop ſérieux, & que je preſſois la choſe trop vivement; qu'il auroit mieux valu s'en entretenir de bouche que

ar écrit. Elle vouloit que je lui expliquasse uelques endroits, comme en particulier la :opofition au fujet d'*une certaine perfonne*; ais je ne jugeai pas à propos de lui donner s explications qu'elle demandoit. Eh ien, dit-elle, je ne doute pas que vous : vous entendiez l'un l'autre, & que vous : vous entendiez encore mieux dans la iite. Je cachetai ma lettre, & elle fe char:a de l'envoyer.

DIMANCHE.

Comme j'étois perfuadée qu'il étoit inu.e d'efperer qu'on me permit d'aller à l'Eife, je ne le demandai point. J'étois d'aunt plus indifférente fur ce fujet, que quand ême on m'auroit donné la permiffion d'y ler, la vue des perfonnes du voifinage, ii avoient témoigné tant d'infenfibilité our mes malheurs, n'auroit pû que me ufer un vif chagrin. Et il m'auroit été imffible d'écouter avec édification M. Pérs, quelque excellent Sermon qu'il eût prêé. Ainfi je fis mes dévotions en particu:r.

M. Williams eft venu hier & aujourd'hui ivant fa coutume, & il a pris ma lettre; ais comme nous n'avions pas occafion de ous parler en particulier, nous avons évité avoir la moindre converfation enfemble, nous nous fommes tenus éloignés l'un de

l'autre. Mais j'étois fâchée qu'il ne m'eût point aporté la fauſſe clef; car ſi j'avois été à ſa place, je n'aurois pas perdu un moment de temps. Pendant que j'étois à faire mes dévotions, Madame Jevvkes eſt montée, & vouloit fort m'engager à lui chanter quelque Pſeaume, comme dans les autres jours elle m'importune ſouvent pour me faire jouer quelqu'air ſur le clavecin, & l'accompagner de ma voix. Mais je la refuſai, parce que j'étois ſi abattue, que je ne pouvois ni parler, ni ſouffrir qu'on me parlât. Après qu'elle fut ſortie, je me rappellai le Pſeaume CXXXVII. qui eſt fort touchant, & je pris la liberté d'y faire quelques changemens pour l'appliquer aux circonſtances où je me trouvois; je me flatte qu'il n'y a point de péché là-dedans.

LUNDI, MARDI, MERCREDI.

Quoique je ne trouve gueres l'occaſion d'écrire, tant on m'obſerve étroitement, j'écris pourtant à préſent avec un peu plus de tranquillité que je ne faiſois, parce qu'il y a une bonne partie de mes écrits en ſûreté, entre les mains de Mr Williams, qui vous les enverra à la premiere occaſion; de ſorte que je ne me ſuis pas occupée tout-à-fait inutilement. Je ſuis maintenant délivrée de la crainte où j'étois qu'on ne trouvât mes écrits, ſi je venois à être fouillée, ou à être
ſurpriſe

urprise en écrivant. Madame Jewkes m'a ›ermis de prendre l'air à cinq ou six milles l'ici, mais je ne sai d'où vient qu'elle m'ob-:erve plus étroitement que jamais : c'est ›ourquoi M. Williams & moi, sommes con-enus de discontinuer notre correspondance .u tournesol pour trois jours.

La pauvre cuisiniere a eu un terrible acci-ent : elle a été fort blessée par un taureau, ans la prairie qu'il y a au bout du jardin, u de-là de la muraille. Or il faudra que je 'averse cette prairie, quand je me déro-erai d'ici, & elle a environ un mille de ›ng. On trouve ensuite des communes, & uis un chemin battu, par où j'espere me ıuver, dès que M. Williams m'aura trou-é un cheval, & préparé tout pour ma fuite: ar il m'a fait faire une fausse clef qu'il a ıchée sous la terre proche la porte du jar-in, comme il a trouvé moyen de me le ire à l'oreille.

Il vient dans ce moment de nous appren-re que le Ministre, à qui il espere de suc-:éder, est mort : comme ce n'est point un cret, il a pu en parler à Madame J·wkes ı ma présence, & elle l'en a félicité. Voyez : que c'est que le monde ! La mort de l'un it la joie de l'autre. C'est ainsi que nous ›us chassons successivement. Mes mal-:urs me rendent sérieuse. M. Williams a ouvé moyen de me glisser une lettre dans main, & s'en est allé. En se retirant il 'a jetté un regard si respectueux & si triste, ıe Madame Jevvkes m'a dit là-dessus : en

vérité, Mademoiselle, je crois que notre jeune Ministre est amoureux de vous. Ah! Madame Jevvkes, me suis-je écriée, il connoît trop ses intérêts pour penser à moi. Comment, dit-elle, (ce fut, je crois dans le dessein de me sonder) il me semble que vous ne sauriez faire mieux l'un & l'autre, que de vous marier ensemble. J'ai été depuis peu si touchée de votre triste état, en voyant combien vous apréhendez d'être deshonorée par mon Maître, qu'il me semble que ce seroit dommage que vous n'épousassiez pas M. Williams.

J'étois persuadée que ce n'étoit-là qu'un artifice de sa part; car bien loin d'être touchée de mon sort, comme elle le prétendoit, elle nous observelui & moi plus étroitement que de coutume. C'est pourquoi je lui dis, qu'il n'y a point d'homme au monde que je souhaite d'épouser. Tout ce que je désire, c'est de conserver ma vertu. Et si je suis assez heureuse que de pouvoir être un jour en secours & en consolation à mes pauvres parents, c'est le plus haut point auquel mon ambition aspire. Cependant, reprit-elle, j'ai songé fort sérieusement que M. Williams seroit un mari qui vous conviendroit fort. Et comme il sera redevable de son établissement à mon Maître, il sera bien aise, sans doute, de lui avoir l'obligation d'une femme choisie par lui-même; & sur tout, ajouta-t-elle, une femme si jolie, si spirituelle, & si bien élevée.

Cela me fit soupçonner qu'elle pouvoit

savoir quelque chose de la proposition que mon Maître m'avoit faite. Je lui demandai donc si elle avoit quelque raison de croire qu'on eût ce dessein. Non, dit-elle, ce n'est qu'une pensée qui m'est venue dans l'esprit; mais il y a beaucoup d'apparence que mon Maître se propose ce but, ou même quelque chose de plus avantageux pour vous. Mais si vous approuvez ce projet, je le proposerai immédiatement à mon Maître. Elle ajouta une condition abominable, qui, si je voulois y consentir, dit-elle, hâteroit la conclusion de cette affaire. Je lui dis que ce qu'elle me donnoit à entendre me faisoit horreur; & que pour M. Williams, il me paroissoit un homme obligeant & poli; mais que comme d'un côté il étoit au-dessus de moi, de l'autre, les Ecclésiastiques étoient de tous les hommes ceux pour lesquels je me sentois le moins d'inclination. Quand elle vit qu'elle ne pouvoit rien tirer de moi, elle changea de discours.

Je lirai tantôt la Lettre de M. Williams, & je vous en communiquerai le contenu. Ma gouvernante monte & descend continuellement, de sorte que je crains qu'elle ne me surprenne.

Je vois que la Providence ne m'a pas abandonnée; je ne serois pas dans la nécessité de faire des avances à M. Williams, si j'y étois di posée; & je vous assure que je n'en ai pas la moindre inclination. Voici ce qu'il m'écrit.

„ Je ne ſai comment m'exprimer, dans la
„ crainte où je ſuis que vous ne penſiez que
„ les ſervices que je voudrois vous rendre
„ ſont interreſſés. Mais en vérité je ne con-
„ nois qu'un moyen honnête & efficace pour
„ vous tirer de la dangereuſe ſituation où
„ vous vous trouvez. C'eſt d'épouſer quel-
„ qu'un que vous puiſſiez rendre heureux.
„ Par rapport à moi, vu l'état où en ſont les
„ choſes, je me ruinerois infailliblement en
„ vous épouſant, &, ce qui ſeroit pire en-
„ core, je vous rendrois malheureuſe auſſi.
„ Cependant j'ai tant de vénération pour
„ vous, & je me confie ſi fort en la Provi-
„ dence, que je me croirois trop heureux ſi
„ vous vouliez accepter ma main. Je renon-
„ cerois en ce cas à toutes mes eſpérances,
„ & je vous conduirois en quelque lieu sûr.
„ Mais pourquoi, dis-je, *en ce cas*? Je le
„ ferai, que vous jugiez à propos de me
„ récompenſer ſi glorieuſement, ou non.
„ J'ai trouvé un moyen aſſuré d'être informé
„ de toutes les démarches de M. B.... &
„ dès que j'apprendrai qu'il part pour venir
„ ici, je tiendrai un cheval tout prêt, &
„ vous conduirai moi-même. Je m'abandon-
„ ne entiérement à votre bonté, & ſuivrai
„ aveuglément vos ordres étant avec le plus
„ profond reſpect,

„ *Votre très-humble & très-fidéle Serviteur.*

„ Ne penſez pas que ce ſoit une réſolution
„ ſoudaine. Je vous ai toujours admi-

„ rée, sur ce que j'avois oui dire de
„ vous: & dès le moment que je vous ai
„ vûe, j'ai souhaité de pouvoir rendre
„ service à une personne si accomplie. „

Que dirai-je, mes chers Pere & Mere, sur une déclaration si imprevue? C'est à présent que j'aurois besoin de vos conseils plus que jamais. Mais après tout je n'ai aucune envie de me marier, & j'aimerois mieux demeurer avec vous. Cependant je préférerois d'épouser le dernier des mandians, à risquer de perdre ma vertu. Il me semble pourtant que j'ai de l'aversion pour le mariage. Après mille pensées différentes qui me vinrent dans l'esprit, voici ce que je me résolus enfin d'écrire à M. Williams.

„ *Monsieur*,

„ Votre derniere Lettre m'a pénétrée de
„ confusion. Vous êtes trop généreux, & je
„ ne saurois souffrir que vous risquiez toutes
„ vos espérances pour rendre service à une
„ pauvre fille comme moi. Je ne saurois son-
„ ger à l'offre que vous me faites sans beau-
„ coup d'inquiétude, & en même-temps sans
„ une grande reconnoissance: car rien ne
„ sauroit me déterminer à changer de condi-
„ tion, si ce n'est le dessein d'éviter mon en-
„ tiére ruine. Ainsi, Monsieur, vous ne de-
„ vez pas accepter un consentement aussi in-
„ volontaire que seroit le mien, si à la der-
„ niere nécessité j'étois forcée de recevoir vo-
„ tre offre généreuse. Je compterai absolu-

„ ment sur votre bonté, espérant que vous
„ m'assisterez dans ma fuite : mais je ne son-
„ gerai pas pour le present à l'honneur que
„ vous voulez me faire, & cela principale-
„ ment à cause de vous-même ; & je n'y son-
„ gerai jamais que de l'aveu de mes Pàrens,
„ qui quoique pauvres, ont autant de droit
„ d'exiger que je leur obéisse dans une affaire
„ si importante, que s'ils étoient les plus
„ riches du monde. Je vous prie donc, Mon-
„ sieur, de ne vous attendre à rien de ma
„ part, si ce n'est à une reconnoissance éter-
„ nelle, qui m'obligera à être toute va vie,

Votre très-obligée servante.

JEUDI, VENDREDI, SAMEDI.

Le 14, le 15 & le 16 jours de mon esclavage.

Madame Jewkes a reçu une Lettre, & est beaucoup plus honnête à mon égard & à l'égard de M. Williams, qu'elle n'avoit coutume d'être. Je suis surprise de n'avoir point reçu de réponse à la Lettre que j'ai écrite à mon Maître. Je m'imagine qu'il est en colére de ce que je l'ai pressé un peu vivement. La nouvelle civilité de Madame Jewkes ne me rend pas plus tranquille ; car elle ne m'en observe pas moins, & elle est extrêmement fine. J'avois employée un stratagême pour attraper ses instructions, mais sans aucun succès.

Ma derniere Lettre est parvenue surement ntre les mains de M. Williams, par le noyen du tournesol; de sorte que cet in- ocent artifice n'est point encore découvert. l m'a fait savoir, que quoique je ne sois as entré dans ses vues comme il s'en étoit latté, il n'en diminuera rien de ses soins ni e sa diligence à me rendre service, & qu'il bandonnera à la Providence & à moi le soin e disposer de lui, selon qu'il en sera digne. l m'a écrit aussi qu'il vous enverra bientôt ar un Messager de confiance le paquet que e lui ai remis pour vous, & j'y ai ajouté ce ui m'est arrivé depuis.

DIMANCHE.

Je suis dans une surprise que je ne saurois xprimer. Je me flatte que tout va bien; mais ai des choses étranges à vous conter. M. Villiams & Madame Jewkes me sont venus ouver ensemble: il étoit en extase, & elle ans une espéce de transport qui me parut out-à-fait extraordinaire. Eh bien, Made- oiselle Paméla, dit-elle, je vous félicite! ue personne ne parle que moi. Les choses urnent, comme je l'avois prédit, continua- elle. Vous épouserez M. Williams. Je l'ai oujours cru. Jamais il n'y eut de meilleur laître que le nôtre. Que direz-vous main- nant, méfiante Mademoiselle Paméla? Ou ûtôt Madame Williams (car je puis d'a-

vance vous nommer ainſi, dit cette impertinente & hardie créature) vous devez lui demander pardon à genoux de l'avoir ſeulement ſoupçonné.

Elle alloit continuer; mais je l'interrompis en diſant : ne me mettez pas ainſi l'eſprit à la torture, Madame Jewkes, & apprenez-moi de quoi il s'agit. Ah ! M. Williams, ajoutai-je, prenez garde ! prenez garde ! Toujours méfiante ! reprit-elle. M. Williams montrez-lui la Lettre que vous avez reçue, & je lui montrerai celle qui m'eſt adreſſée; le même porteur les a apportées toutes deux.

Je tremblai en réfléchiſſant ſur tout ce que ceci pouvoit ſignifier. Vous m'avez tellement ſurpriſe, dis-je, que je ne ſaurois me ſoutenir, ni entendre, ni lire rien. Pourquoi êtes-vous venu attaquer de cette maniere un eſprit foible & épuiſé comme le mien ? Voulez-vous, dit M. Williams à Madame Jewkes, que nous donnions nos Lettres à Mademoiſelle Paméla, & que nous nous retirions pour lui donner le temps de ſe remettre de la ſurpriſe où elle eſt ? Volontiers, répondit-elle ; elle n'y verra rien qui ne ſoit fort honorable, & qui ne marque beaucoup de bonne volonté pour elle. Là-deſſus ils me laiſſerent leurs Lettres, & ſe retirerent.

Le cœur me manquoit, tant j'avois été ſurpriſe; de ſorte qu'il me fut impoſſible de lire les Lettres dans le moment, quelque impatience que j'euſſe d'en ſavoir le contenu. Après m'être un peu remiſe, je les lus,

& j'y trouvai des choses bien étranges, & auxquelles je ne m'attendois gueres. Voici la Lettre que mon Maître écrivoit à M. Williams.

Monsieur,

„La mort de M. *Fovvnes* m'a fourni l'oc-„casion que j'attendois depuis long-temps, „de vous rendre heureux, & même à deux „égards. Car je vous mettrai bientôt en pos-„session de son Bénéfice, & de la plus aima-„ble femme qu'il y ait en Angleterre, pour-„vu que vous sachiez gagner son affection. „Elle n'a pas été traitée selon son mérite, „au moins elle a lieu de le croire; mais „quand elle se verra sous la protection d'un „homme de probité, qui aura un revenu „suffisant pour la faire vivre dans l'abon-„dance à laquelle elle à été accoutumée de-„puis quelques années, je me persuade „qu'elle pardonnera aisément toutes ces du-„retés apparentes qui l'auront conduite à un „sort aussi heureux, que celui dont je me „flatte que vous jouirez tous deux. Tout ce „qu'il me reste à faire, c'est de rendre raison „de la conduite extraordinaire que j'ai te-„nue à son égard; ce que je ne manquerai „pas de faire lorsque je vous verrai. Mais ce „ne sera pas encore d'un mois, parce que je „dois partir bientôt pour Londres. Cepen-„dant si vous pouvez persuader Paméla, il „n'est pas nécessaire que vous differiez pour „cela votre bonheur mutuel. Tout ce que je

„ vous demande, c'est de me faire savoir
„ premiérement si elle approuve ce dessein,
„ car il faut que dans une affaire si impor-
„ tante son choix soit parfaitement libre ; &
„ je vous donne ma parole, que je vous
„ laisse aussi à vous une entiere liberté là-
„ dessus, afin que rien ne manque pour vous
„ rendre parfaitement heureux l'un & l'au-
„ tre. Je suis,

„ *Votre très-humble Serviteur.* „

A-t-on jamais oui rien de pareil : Le cœur me palpite terriblement, divisé comme il est entre la crainte & l'espérance. Mais voici la Lettre qui étoit adressée à Madame Jewkes.

„ *Madame* Jewkes.

„ Vous vous êtes acquittée avec beaucoup
„ de diligence & de soin de la commission
„ dont je vous avois chargée, pour des rai-
„ sons que je vous expliquerai un jour. Vos
„ peines sont sur le point de finir, j'ai ex-
„ pliqué mes intentions à M. Williams d'une
„ maniere si précise, qu'il est inutile que je
„ m'y étende ici, car je suis persuadé qu'il
„ ne se fera aucune peine de vous montrer
„ la Lettre que je lui ai écrite. Tout ce que
„ j'ai à ajouter, c'est que si vous trouvez que
„ la proposition que je lui fais cause la moin-
„ dre peine à l'un ou à l'autre, vous les as-
„ suriez tous deux qu'ils sont parfaitement
„ libres de suivre leurs propres inclinations.

Je me flatte que vous continuez à traiter avec bonté la défiante & inquiéte Paméla, qui va commencer sans doute à avoir meilleure opinion de celui qui est son ami & le

„ *Votre*, *&c.*

J'eus à peine le temps de copier les Lettres quoique j'écrive assez vîte, depuis que j'ai presque toujours la plume à la main) qu'ils montérent tous deux dans une grande allégresse. M. Williams dit en entrant : Je suis ravi, Mademoiselle, de vous avoir *prévenue* par la déclaration que je vous ai faite : cette généreuse Lettre m'a rendu le plus heureux des mortels : & je vous assure, Madame Jewkes, que si je puis obtenir le consentement de cette aimable fille, je me croirai..... J'interrompis cet honnête homme, en disant : Ah ! M. Williams prenez garde, prenez garde ! ne souffrez pas que..... Je m'arrêtai, & Madame Jewkes dit, *toujours méfiante* ! Jamais de ma vie je n'ai vu rien de semblable. Mais je vois bien, ajouta-t-elle, que pendant que mes dernieres instructions étoient encore en force, je n'avois pas tort de me défier de vous deux. J'aurois eu bien de la peine à faire évanouir vos desseins ; car quand deux personnes sont de bon accord, rien ne peut les empêcher de se joindre.

Je ne doutai point qu'elle ne profitât de l'indiscrétion que la joye de M. Williams lui avoit fait commettre. Je rendis à Madame Jewkes la Lettre qui lui étoit adressée. Je

vous remercie, lui-dis-je, de m'en avoir permis la lecture, mais elle m'a causé une surprise si étrange, que je ne sai encore qu'en penser; le temps découvrira tout. Je rendis aussi la sienne à M. Williams. Tout puisse-t'il tourner à votre avantage, lui dis-je. Je vous félicite du Bénéfice que mon Maître a la bonté de vous donner. Je ne saurois y vive heureux sans vous, me répondit-il. Arrêtez-vous, Monsieur, lui dis-je; aussi long-temps que j'aurai Pere & Mere je ne serai point maîtresse de moi-même, tout pauvres qu'ils sont. Il faut que je me voye en parfaite liberté, avant que je me croïe propre à faire aucun choix.

Madame Jevvkes leva les mains & les yeux au Ciel en disant quel art, quelle prudence, quelle précaution pour une fille de ton âge! Eh bien, dis-je, (afin d'engager M. Williams à être un peu plus sur ses gardes, quoique je me flatte qu'il ne sauroit y avoir de tromperie dans ces Lettres: s'il y en avoit, ce seroit un étrange infâmie) je suis si accoutumée depuis quelque temps à me voir le jouet de la fortune, que je ne sai quasi comment me conduire, & je soupçonne presque tout le monde d'avoir conspiré contre moi. Je me flatte pourtant que je me trompe; & désormais, Madame Jevvkes, vous réglerez mes démarches comme vous le jugerez à propos; je vous consulterai sur tout.... (ce que je jugerai à propos, dis-je tout bas) car quoique je puisse lui pardonner, il est sûr que je ne saurois jamais l'aimer.

Elle nous laiſſa ſeuls M. Williams & moi pendant quelques minutes, & je pris cette occaſion pour dire à ce jeune indiſcret. Conſidérez, Monſieur, conſidérez ce que vous venez de faire. Il eſt impoſſible qu'il y ait de l'artifice dans ces Lettres, dit-il. Je m'en flatte, dis-je; mais qu'étoit-il beſoin que vous fiſſiez mention de votre déclaration? Cela ne pouvoit produire aucun bien, principalement en préſence de cette femme. Permettez-moi de le dire, Monſieur, on dit que les femmes ne ſauroient ſe taire. Mais je vois qu'un honnête homme peut quelquefois ſe laiſſer entraîner aux mouvements violens de ſon cœur & oublier d'être diſcret.

Il alloit repliquer; mais quoiqu'on diſe dans la Lettre à Madame Jevvkes, que ſes peines ſont *ſur le point* de finir (j'avois remarqué cette expreſſion) elle remonta bientôt, & dit en entrant, je vous aſſure que j'ai preſque envie de vous conduire tous deux à l'Egliſe demain matin, pour vous faire épouſer. * Cela me fit plaiſir: car quoique je ne le deſiraſſe pas, vu la ſituation incertaine où

* Il faut ſavoir qu'en Angleterre on peut ſe marier ſans faire publier les Bancs, pourvu qu'on ait une Licence de l'Evêque ou de l'Archevêque, ce qu'on obtient aiſément pour quelque argent. Les Miniſtres des Paroiſſes dans les Provinces ont même coutume d'avoir chez eux des Licences en blanc, ſignées de l'Evêque de leur Diocèſe. C'eſt un abus auquel on n'a point encore pu remédier; & il ne faut pas s'en étonner, puiſque ces Licences produiſent un aſſez gros revenu par an aux Prélats.

je me trouvois, j'aurois pourtant voulu faire semblant d'approuver la proposition, pour découvrir si elle parloit sérieusement ou non, & juger par-là jusqu'où je pouvois compter sur le contenu des Lettres que j'ai rapportées. Mais M. Williams lui fournit encore indirectement une excuse pour se dédire, en lui représentant qu'il valoit mieux attendre jusqu'au Dimanche suivant, pour que je fusse mieux en état de paroître en public. Elle y consentit volontiers & confirma même ce qu'il venoit de dire.

Après-tout je me flatte que mon Maître est sincére. Car si ceci se trouvoit être un complot contre moi, je crains bien qu'il n'y auroit qu'un miracle qui pût me sauver. Mais certainement le cœur de l'homme n'est pas capable d'un si noir artifice. D'ailleurs M. Williams a la promesse de mon Maître signée de sa propre main, & on n'oseroit pas sans doute jouer cruellement un homme de son caractére. De plus quoique mon Maître ait été fort injuste à mon égard, cependant ni son éducation, ni l'exemple de ses Parens ne lui ont point appris à employer de si odieux artifices, je veux donc prendre la chose du bon côté.

M. Williams, Madame Jevvkes & moi avons fait ensemble un tour de jardin. Madame Jevvkes ouvrit la porte qui donne dans la prairie, & nous nous y promenames un peu pour voir le taureau qui avoit blessé la pauvre cuisiniére qui en est assez bien remise. Ce taureau est un terrible animal,

qui a un air farouche & épouvantable. M. Williams me montra du doigt le tournesol, mais je fus obligée de me tenir sur mes gardes; car ce pauvre jeune homme n'a ni prudence, ni discrétion.

Nous venons de souper tous trois ensemble, &, je ne saurois m'empêcher de croire que tout va bien. Je vous dirai seulement que je suis résolue à ne point épouser M. Williams, si je puis m'en empêcher: je suis au moins déterminée à ne lui point donner d'espérances, que je ne sois chez vous.

M. Williams dit en présence de Madame Jewkes, qu'il enverroit ma Lettre à mon Pere & à ma Mere par un messager. En vérité cet homme n'a pas la moindre discrétion: mais je vous prie de ne me point répondre que je n'aye le plaisir & le bonheur de vous voir, & je compte que ce sera bientôt. En vous envoyant ma Lettre, il vous fera tenir en même-temps une ennuyeuse rélation de ma persécution, de mes malheurs, & de mes craintes. J'y joindrai ce que je viens d'écrire; car Madame Jewkes me permet de vous envoyer une Lettre, ce qui est de bonne augure. Je suis ravie de ce qu'après toutes mes souffrances, je puis conclure enfin, en vous disant que j'espére que je serai bientôt chez vous, & je sais que cela vous sera une grande consolation. Je finis en vous priant de me continuer vos priéres, & votre bénédiction. Je suis

(*Votre très-obéissante Fille.*)

Mes très-chers Pere & Mere,

J'Ai tant de temps à moi, qu'il faut que j'écrive pour m'occuper. Je finis ma derniere Lettre Dimanche au soir, & Madame Jevvkes me demanda le même soir si je voulois coucher seule? Oui de tout mon cœur, dis-je, si vous voulez me le permettre. Eh bien, reprit-elle, ce sera après ce soir. Je lui demandai du papier, & elle me donna une petite bouteille d'encre, & huit feuilles de papier, qui étoit, dit-elle, tout ce qui lui restoit, avec six plumes, & un bâton de cire. Car elle veut que désormais j'écrive pour elle à mon Maître, lorsquelle aura quelque chose à lui mander; cela me donne de grandes espérances.

Quand elle vint se coucher, elle me pressa fort d'écouter M. Wiliams; & elle s'étendit sur ses louanges, & blâma la froideur que je lui témoigne. Je lui répondis que j'avois pris la résolution de ne lui point donner d'espérances, avant que d'avoir parlé à mon Pere & à ma Mere. Elle me dit qu'elle soupçonnoit que j'avois quelqu'autre en vue, sans quoi je ne pourrois jamais être insensible. Je l'assurai, comme je pouvois le faire avec vérité, qu'il n'y avoit pas un seul homme sur la terre que je souhaitasse d'épouser. Et pour M. Williams, ajoutai-je, il peut trouver un meilleur parti: je m'attends à tant de douceur & d'agrément en demeurant avec mon

'ere & ma Mere, que je ne ſaurois penſer
vec plaiſir à un autre plan de vie, avant
que d'avoir éprouvé celui-là. Je lui deman-
lai mon argent : elle répondit qu'il étoit en
haut dans ſon coffre, mais qu'elle me le ren-
iroit demain. Tout cela eſt de bonne au-
ure, comme je l'ai déja dit.

M. Williams a voulu s'en retourner chez
ui ce ſoir, quoiqu'il fût tard, parce qu'il
voit deſſein de vous envoyer demain de
on matin un meſſager avec mon paquet,
c une Lettre qu'il a deſſein de vous écrire :
nais je vous prie de ne lui point donner d'eſ-
érances, car il eſt trop vif & trop indiſcret
ur cet article, quoiqu'il ſoit certainement
n très-honnête homme, & que je lui aye
e grandes obligations.

LUNDI *matin.*

Hélas ! nous avons reçu de mauvaiſes nou-
elles du pauvre M. Williams. Il a eu un
rand malheur ; car en s'en retournant hier
u ſoir, il eſt tombé entre les mains de vo-
urs : heureuſement, il a ſauvé mes Ecrits.
'oici le récit qu'il fait à Madame Jewkes
e ſon malheur.

Ma bonne Madame JEWKES,

„ Il m'eſt arrivé un grand accident, en
me retirant hier au ſoir. Comme j'étois
proche l'écluſe, & que j'allois traverſer
le pont de bois, deux coquins m'ont ſaiſi

„ en jurant comme des perdus qu'ils me
„ tueroient sur le champ, si je ne leur don-
„ nois pas tout ce que j'avois sur moi : en
„ même temps ils ont fouillé dans mes po-
„ ches, & m'ont pris ma tabatiere, mon
„ cachet, une demie guinée & quelques
„ schelins; ils m'ont aussi pris mon mou-
„ choir & deux lettres : heureusement la
„ lettre que Mademoiselle Paméla m'avoit
„ donnée étoit dans mon sein, de sorte
„ qu'ils ne l'ont point prise. Mais ils m'ont
„ meurtri la tête & le visage, & en me mau-
„ dissant de ce que je n'avois pas plus d'ar-
„ gent sur moi; ils m'ont jetté dans le fossé,
„ en me criant, demeurez-y jusqu à de-
„ main matin, Monsieur le Pasteur. Je me
„ suis fait beaucoup de mal aux jambes &
„ aux genoux en tombant, & j'ai pensé
„ étouffer dans la boue. Il me sera sans dou-
„ te impossible de sortir de quelques jours,
„ car je fais peur à voir. J'ai été obligé de
„ laisser mon chapeau & ma perruque dans
„ le fossé, & de faire un mille & demi la
„ tête nue. On a trouvé ce matin mon cha-
„ peau & ma perruque, & on me les a rap-
„ portés avec ma tabatiere, que les voleurs
„ ont sans doute laissé tomber. Ma casaque
„ & mon colet sont déchirés. J'étois extrê-
„ mement effrayé, car il y a un grand nom-
„ bre d'années qu'on n'avoit pas oui parler
„ de voleurs dans ces quartiers. On fait tou-
„ tes les perquisitions nécessaires pour décou-
„ vrir & prendre ces coquins. Mes très-
„ humbles respects à la bonne Mademoiselle

Paméla. Si elle veut avoir pitié de moi, j'en ferai plutôt rétabli, & en état de vous aller voir toutes deux. Ce malheur ne m'a pas empêché d'écrire, quoiqu'avec beaucoup de peine, la lettre que j'avois promise, ni de l'envoyer par un messager à cheval (*certainement, cet homme ne sauroit garder le secret.*) Je suis, ma bonne Madame JEVVKES,

Votre très-humble & très-obligé, Serviteur.

„ Dieu soit loué de ce que je n'ai pas eu
„ plus de mal. Je ne me suis pas enrhu-
„ mé, quoique j'aie été mouillé depuis
„ la tête jusqu'aux pieds. Je m'imagi-
„ ne que ma frayeur m'a empêché d'at-
„ trapper un rhume ; car j'ai eu l'esprit
„ presque égaré durant quelques heu-
„ res, & je ne sai comment je me suis
„ rendu chez moi. J'écrirai ce soir,
„ si je puis, à mon Patron, pour le re-
„ mercier de la bonté qu'il a pour moi :
„ je voudrois pouvoir ajouter, & de
„ tout ce que je desire, de ce qu'il y a
„ de plus considérable pour moi dans
„ la proposition qu'il me fait, je veux
„ dire ce qui regarde l'incomparable
„ Mademoiselle PAMELA. „

La méchante & brutale Madame Jevvkes nit à éclater de rire, après avoir lu cette re. Je me représente, dit-elle, l'air que oit avoir ce pauvre Ministre, quand il se

vit au fond du fossé peu de moments après avoir quitté son aimable Maîtresse, & dans quel joli équipage il doit avoir été lorsqu'il est rentré chez lui sans perruque & sans chapeau, & avec une casaque & un colet déchirés. Ah qu'il faisoit belle figure! Il me semble, lui dis-je, qu'il y a quelque chose de barbare à rire de son malheur. Elle répondit qu'elle ne rioit que parce qu'il ne s'étoit pas fait grand mal; qu'elle seroit bien fâchée qu'il lui fut arrivé quelque accident funeste; mais qu'elle se réjouissoit de me voir si touchée. Cela promet quelque chose, ajouta-t-elle.

Je ne fis pas attention à sa réfléxion : mais comme je suis accoutumée à avoir des sujets de défiance, je ne saurois m'empêcher de dire, que cet accident me cause de l'inquiétude : je suis allarmée de ce qu'on a pris ses lettres. Quel bonheur que mon paquet ait échappé à la recherche des voleurs! Je ne fais que penser de tout cela. Mais pourquoi faut-il que le moindre accident trouble ma tranquillité? Cependant cela arrivera toujours tant que je serai ici.

Madame Jewkes me presse fort d'aller voir M. Williams avec elle. Elle paroît si empressée à conclure notre mariage, que je ne sai qu'en penser, vû que c'est une femme fine & très-artificieuse. Je l'ai absolument refusé, en lui disant, que puisque je n'avois aucun dessein de flatter les espérances de M. Williams, il ne me convenoit pas de l'aller voir; de sorte qu'elle est partie sans moi.

Je ſuis fort tentée de m'échapper durant
›n abſence, malgré le tour favorable que
s choſes ſemblent prendre. Il eſt bien dur
e n'avoir perſonne à qui je puiſſe deman-
er conſeil. Je ne ſais à quoi me déterni-
er : & d'ailleurs, hélas ! je n'ai point d'ar-
ent : tellement qu'il me ſera impoſſible
'engager perſonne à me rendre ſervice,
: je ne pourrai payer ni pour ma nourri-
ıre, ni pour mon logement ſur la route,
ı cas que je trouve moyen de m'en aller.
: vais faire un tour au jardin, & là je tâ-
ıerai de me déterminer.

J'ai été au jardin, & juſqu'à la porte qui
›nne dans la prairie, je n'ai pas remarqué
ıe je fuſſe obſervée ; mais le cœur m'a
anqué, & je ſuis remontée dans ma chami-
'e. Cependant ſi les choſes tournent mal à
ıvenir, je ne me pardonnerai jamais d'a-
›ir perdu cette occaſion de m'enfuir. Je
ıis deſcendre encore, pour voir ſi on ne
'épie point, & ſi je pourrai m'échapper
.r la porte du jardin.

De bonne foi, je m'imagine que cette
aiſon eſt enchantée ; & je crois que com-
e tous ceux qui ſont autour de moi ſont
gnés, Lucifer lui-même l'eſt auſſi, &
ı'il a pris la forme de cet affreux taureau
›ur m'effrayer ; car je ſuis deſcendue en-
re, je me ſuis hazardée d'ouvrir la porte
ı jardin, & je me ſuis avancée dans la
airie environ à une portée de mouſquet,
ais j'ai apperçu cet horrible animal qui me
gardoit en face avec de grands yeux étin-

celants, à ce qu'il me sembloit. Je suis rentrée fort vîte, de peur qu'il ne vint à moi. Personne ne me voyoit. Croyez-vous qu'il y ait des sorcieres & des esprits? S'il y en a, je crois en conscience que Madame Jevvkes a gagné ce taureau par quelque charme. Mais quand même je m'échapperois, que deviendrois-je sans argent & sans amis? O la méchante femme de m'avoir ainsi trompée! hommes, femmes, bêtes, tout je pense, a conspiré contre votre pauvre Paméla! D'ailleurs je ne sais point le chemin, ni à quelle distance on peut rencontrer quelque maison, ou cabane: & si j'en trouve quelqu'une, j'ignore si on voudra m'y recevoir. Et puis les voleurs sont en campagne, de façon que je pourrois tomber dans un danger aussi grand que celui que je voudrois éviter, & même plus grand, au cas que les espérances que j'ai maintenant fussent bien fondées: & si elles ne l'étoient pas, il faudroit que mon Maître eût un cœur bien lâche & bien traître. Que puis-je faire? J'ai bonne envie d'essayer encore une fois: mais aussi, si l'on me poursuit & que l'on m'atteigne, je m'en trouverai plus mal: cette méchante femme me battra, elle m'ôtera mes souliers, & m'enfermera sous la clef.

Mais après tout, si mon Maître a de bonnes intentions, mes frayeurs ne doivent point l'irriter, & il ne sauroit être fâché de ce que je tâche de m'échapper; personne ne me blâmera; & lorsque je serai chez vous, & que toutes mes craintes seront pas-

ſées, je pourrai mieux réfléchir ſur ſa propoſition au ſujet de M. Williams, que je ne puis le faire ici; & comme vous l'avez vu dans ſa lettre, il prétend me laiſſer la liberté de choiſir. Pourquoi craindrois-je donc? Je crois que je deſcendrai encore une fois; mais je ſuis dans une grande perplexité, à cauſe des difficultés que je prévois, & parce que je ſuis pauvre & ſi deſtituée d'amis. Bon Dieu qui es le Protecteur de l'innocence, inſpire-moi ce que je dois faire!

Dans ce moment le cœur me dit qu'il faut que je tâche de m'échapper, & que j'abandonne l'évènement à la Providence. Ainſi encore une fois..... je verrai au moins ſi ce terrible taureau eſt encore là.

Hélas que mon ſort eſt triſte! Je n'ai pas le courage de m'en aller, & je ne ſaurois me réſoudre à reſter. Il faut pourtant que je me détermine. La derniere fois que je ſuis deſcendue dans le jardin, le jardinier pouvoit m'appercevoir, ce qui a été cauſe que je ſuis remontée dans ma chambre. Mais je l'enverrai quelque part, ſi je puis: car s'il ne ſe préſentoit plus d'occaſion auſſi favorable que celle-ci, je ne me pardonnerois jamais de l'avoir négligée. Je hazarderai donc encore une fois. Dieu veuille guider mes pas, & me conduire en quelque lieu de ſûreté.

Eh bien! me voici encore revenue, effrayée comme une folle; & obligée par mes frayeurs à renoncer à mon entrepriſe. O

que tout me paroît terrible ! J'avois été beaucoup plus loin que la premiere fois ; & en regardant derriere moi, je crus voir le taureau entre moi & la porte, & un autre taureau qui venoit à moi de l'autre côté. Ah ! dis-je en moi-même, voici sans doute un double sortilége. Voilà l'esprit de mon Maître dans un de ces taureaux, & dans l'autre celui de Madame Jewkes : maintenant ma perte est inévitable. A l'aide ! à l'aide ! m'écriai-je comme une folle ; & je m'enfuis du côté de la porte avec tant de vîtesse, qu'on auroit dit que je volois. Quand j'eus ouvert la porte, je regardai si ces prétendus taureaux venoient, & je vis que ce qui m'avoit tant effrayée, n'étoient que deux pauvres vaches qui paissoient fort tranquillement à quelque distance l'une de l'autre. Mais puisque la moindre chose me cause de si terribles frayeurs, je vois bien que je ne dois pas songer à m'échapper : car le premier homme que je rencontrerai m'effrayera également ; & je suis persuadée que la peur nous expose à plus de dangers, que la prudence qu'elle inspire ne nous en peut faire éviter.

Je fermai donc la porte, & j'en mis la clef dans ma poche, fort incertaine sur le parti que je prendrois. Mais je ne fus pas long-temps à me déterminer ; car la servante Nanon vint à moi, & me demanda ce qui m'obligeoit à monter & à descendre si souvent. Dieu me le pardonne, j'eus un mensonge tout prêt. Quoique Madame Jewkes, dis-je,

lis-je, me traite quelquefois assez durement, cependant je ne sais que faire en son absence. Je monte, je descends, je me promene au Jardin, mais sans pouvoir me désennuyer. Oui, dit la pauvre niaise; elle est après tout de fort bonne compagnie, je ne m'étonne pas que vous la trouviez à dire.

Me voici donc encore ici, & suivant les apparences j'y resterai, car je n'ai pas le courage de m'enfuir. Oh! pourquoi de pauvres filles sont-elles exposées à de pareils dangers, tandis qu'elles ont l'esprit trop foible pour les affronter? Je veux donc me flatter que tout ira bien. Je ne saurois cependant m'empêcher de remarquer avec chagrin, comment tout semble conspirer contre moi. Premierement, il y a des voleurs; car quoique je ne sois pas tombée entre leurs mains, ils ne laissent pas que de me causer beaucoup d'apréhension: & puis il y a ce taureau, qui m'a autant effrayée que s'il m'eût blessée, au lieu de la chambriere. Ces voleurs & ce taureau semblent s'être accordés pour me rendre poltronne. Enfin, il y a ma propre bêtise, de m'être laissée attrapper mon mon argent; car si je l'avois eu, je crois que je me serois hazardée en chemin, malgré le taureau & les voleurs.

LUNDI *après midi.*

Madame Jevvkes eſt de retour de ſa viſite : tranquilliſez-vous, m'a-t-elle dit, car M. *W*illiams ſera bientôt rétabli. Il n'eſt pas à beaucoup près ſi mal qu'il ſe l'imaginoit. Ces Gens de Lettres ſont de véritables poules mouillées. Il n'a que quelques petites égratignures au viſage, qu'il s'eſt faites, je penſe, en tâtonnant ſur le gravier au fond du foſſé, pour trouver quelque trou où il pût ſe cacher, afin de ſe mettre à couvert des voleurs. Pour ſes jambes & ſes genoux, à peine y peut-on rien voir. Il dit dans ſa lettre qu'il faiſoit peur ; je crois qu'il pouvoit faire peur lorſqu'il eſt rentré chez lui ; mais je vous aſſure qu'à préſent il eſt fort bien ; & à l'exception de quelques ſoupirs qui lui échappent quand il penſe au danger qu'il a couru, je ne vois pas qu'il ait aucun mal. Ainſi, Mademoiſelle Paméla, ſoyez tranquille ſur ce ſujet. Malgré toutes vos railleries, Madame Jevvkes, lui dis-je, je ſuis bien aiſe qu'il ſe porte bien.

Il ne parle que de vous, reprit-elle, & quand je lui ai dit que je voulois vous engager à le venir voir avec moi, il m'en a témoigné ſa reconnoiſſance avec des tranſports de joie : il m'a ouvert ſon cœur, & m'a dit tout ce qui s'eſt paſſé entre vous, & tous les deſſeins que vous aviez formés.

Cela m'allarma prodigieusement, d'autant plus que j'avois connu par deux ou trois exemples, que la bonté & la sincérité de son cœur ne lui permettoient pas de rien cacher, & qu'il croyoit les autres aussi peu dissimulés que lui. Ah! Madame Jewkes, lui dis-je, avec un cœur plein d'inquiétude, cela auroit suffit pour me perdre, s'il avoit eu quelque chose à vous dire de moi. Mais vous ne savez que trop, que quand même nous aurions eu dessein de tramer quelque chose, votre prudence & votre circonspection nous en auroit ôté tous les moyens. Oui dà, Mademoiselle Paméla, dit-elle; & cette déclaration qu'il a trouvé moyen de vous faire, malgré toute ma circonspection & ma prudence, comme il l'a avoué en ma présence, qu'en dites-vous? Allons, ne me donnez point de vos feintes; vous savez admirablement bien dissimuler pour votre âge, mais peut-être ne ne serai-je pas moins fine que vous. Quoiqu'il en soit, tout va bien maintenant, puisque suivant les instructions de mon Maître, le temps de ma surveillance est passé. A quoi vous êtes-vous occupée pendant mon absence?

J'étois si inquiéte au sujet de ce qui pouvoit s'être passé entre M. Williams & elle, qu'il me fut impossible de cacher mon inquiétude. Eh bien! Mademoiselle Paméla, reprit-elle, puisque, suivant les apparences, tout va finir si tôt, & si heureusement pour vous deux, je vous conseille d'être un peu moins inquiéte au sujet de ce qu'il

m'a révélé; & à son exemple faites-moi votre confidente, je jugerai par-là que vous avez quelque amitié pour moi, & peut-être que vous ne vous en répentirez pas.

Elle paroissoit si empressée, que je soupçonnai qu'elle avoit dessein de me tirer les vers du nez. Je compris alors pourquoi elle avoit témoigné tant de bonté à M. Williams, jusqu'à lui aller rendre visite. Son dessein n'étoit que de tirer de lui toutes les lumiéres qu'elle pourroit. Madame Jewkes, lui dis-je, de quoi servent toutes ces finesses pour découvrir des secrets où il n'y en a point, sur tout puisque vos peines sont désormais finies, comme vous le dites? Je vous assure, dit-elle, que ce que je vous demande, n'est qu'un effet de cette curiosité qui est si naturelle aux femmes; car on souhaite d'ordinaire de savoir ce qui s'est passé entre des personnes qui affectoient un si grand secret. Contez-moi donc, repris-je, ce qu'il vous a dit, & je satisferai votre curiosité. Je ne m'embarrasse guéres que vous le fassiez ou non, dit-elle, car j'ai apris de lui tout ce que je souhaitois de savoir, & je désespére de tirer rien de vous, que ce que vous voudrez bien que je sache, ma chere petite artificieuse. Qu'il ait dit tout ce qu'il aura voulu, répondis-je, je ne m'en soucie pas, car je suis sûre qu'il n'a point dit de mal de moi; ainsi changeons de discours.

Je fus un peu plus tranquille; parce que

malgré tout ce qu'elle a fait pour me sonder, elle n'a rien dit qui puisse me faire soupçonner qu'il lui ait parlé de la fausse clef; car s'il lui en avoit dit quelque chose, elle n'auroit pû s'empêcher de me l'insinuer. Ainsi désespérant de rien tirer l'un de l'autre, nous nous quittâmes. Mais je suis sûre qu'il doit avoir parlé plus qu'il n'étoit à propos. Et ce qui me fait craindre d'autant plus qu'il y ait quelque dessein caché, c'est qu'il y a deux heures qu'elle s'est renfermée pour écrire, quoiqu'elle m'eût dit qu'elle m'avoit donné tout ce qui lui restoit de papier, & que désormais j'écrirois pour elle. Je voudrois maintenant avoir hazardé tout, & m'être en allée lorsque je le pouvois. O quand finira cet état de doute & d'inquiétude!

Elle m'est venue trouver dans ce moment, & m'a dit qu'elle enverroit un exprès à mon Maître, & que si je voulois lui écrire une lettre de remerciment pour toutes ses bontés, le même exprès la porteroit. En vérité, dis-je, je n'ai point de remerciments à lui faire, que je ne sois chez mon Pere & ma Mere. D'ailleurs vous savez que je lui ai écrit, & qu'il ne m'a point fait réponse. Elle me dit qu'elle croyoit que la lettre adressée à M. Williams, étoit une réponse suffisante à la mienne; & que la moindre chose que je pusse faire, c'étoit de remercier mon Maître, ne fut-ce qu'en deux mots. Cela n'est point nécessaire, repris-je; car puisque je n'ai pas dessein d'épou-

ſer M. Williams, quel intérêt puis-je prendre dans la lettre qu'on lui a écrite? Je vois, dit-elle, qne vous êtes tout-à-fait impénétrable.

Tout cela ne me plait point du tout. O que j'étois ſotte de craindre les taureaux & les voleurs! car maintenant mes inquiétudes ſe redoublent. O que peut avoir dit cet imprudent! C'eſt-là ſans doute, le ſujet de la longue lettre qu'elle vient d'écrire.

Je finirai mes écritures de ce jour, en ajoutant qu'elle eſt extrêmement ſilencieuſe & réſervée, en comparaiſon de ce qu'elle étoit auparavant; elle ne répond que par *oui* & par *non* à tout ce que je lui demande. Je crains qu'il ne ſe trame quelque choſe, d'autant plus qu'elle ne tient point la parole qu'elle m'avoit donnée de me laiſſer coucher ſeule, & de me rendre mon argent; elle m'a fait des réponſes équivoques ſur ces deux articles. Par rapport à mon argent, elle m'a dit, craignez-vous que je m'enfuie & que je l'emporte avec moi? Et quand je lui ai demandé de me laiſſer coucher ſeule: je ne ſache pas, dit-elle, que vous ayez lieu de vous ſéparer de moi la nuit, juſqu'à ce que vous ſoyez aſſurée d'avoir quelqu'un qui vous *plaiſe plus* pour vous tenir compagnie. Cela me perça le cœur, & me ferma en même temps la bouche.

MARDI & MERCREDI.

M. *Williams* a été ici, mais nous n'avons pas pu trouver l'occaſion de nous parler : il parut étonné du changement qu'il trouva dans l'humeur de Madame Jevvkes, & de ſon air réſervé, après la viſite qu'elle avoit eu la bonté de lui faire, & la liberté avec laquelle ils avoient parlé enſemble ; mais ce qui le ſurprit encore plus, c'eſt ce que je vais vous dire. Il me pria de faire un tour de jardin avec Madame Jevvkes & lui. Non, dit-elle, je ne puis pas y aller. Permettez donc, reprit-il, que Mademoiſelle Paméla y vienne avec moi. Non, dit-elle encore, elle n'en fera rien. Je crains, Madame Jevvkes, dit-il là-deſſus, que je n'aie fait quelque choſe qui vous aura deſobligée. Point du tout, reprit-elle; mais je crois que vous aurez bientôt la liberté de vous promener enſemble autant qu'il vous plaira. J'ai envoyé un meſſager à mon Maître à ce ſujet, & ſur d'autres affaires *plus importantes* encore, & j'attends mes dernieres inſtructions là-deſſus. Dès qu'elles ſeront arrivées, je vous laiſſerai en liberté de faire tout ce qu'il vous plaira : mais juſqu'alors il faut que vous ne ſoyez enſemble que le moins qu'il ſera poſſible.

Ceci nous allarma tous deux. Il en fut frapé comme d'un coup de foudre, & il me

semble à son air, qu'il se condamnoit lui-même à cause de son indiscrétion. Je passai derriere Madame Jevvkes, & tenant un morceau de papier à la main, je fis signe à M. Williams. Il parut comprendre ma pensée, qui étoit que je souhaitois de renouveller notre commerce de lettres. Je le laissai avec Madame Jevvkes, & me retirai dans mon cabinet pour écrire à M. Williams; mais je n'eus pas le temps de copier ma lettre : en voici le contenu en peu de mots.

Je lui reprochois sa trop grande franchise, & la facilité avec laquelle il avoit donné dans les piéges que Madame Jevvkes lui avoit tendu. Je lui marquois que j'apréhendois quelque mauvais dessein, & je lui expliquois ce qui causoit mes craintes. Je le priois de m'écrire ce qu'il avoit dit à Madame Jevvkes. Je lui donnois à entendre qu'il étoit fort nécessaire de prendre notre premier projet, qui étoit que je m'échapasse par la porte du jardin. J'ai mis ma lettre ce soir dans l'endroit accoutumé, & j'en attends la réponse avec impatience. La voici.

JEUDI.

„ *Ma très-chere Demoiselle,*

„ Je suis tout confus, & il faut que je „ m'avoue coupable; tous vos reproches

„ sont bien fondés. Je voudrois avoir la „ moitié de votre prudence & de votre „ discrétion. Je me flatte pourtant après „ tout, que ceci n'est qu'un effet de la mau- „ vaise humeur de cette femme, qui veut „ montrer par-là son pouvoir & son auto- „ rité; car je crois que M. B. . . . n'oseroit „ pas me tromper d'une maniere si noire & „ si odieuse. S'il le faisoit, je le flétrirois „ devant toute la Terre. Mais *il n'en est pas* „ *capable, ce n'est pas son caractére.* J'ai reçu „ une lettre de Jean Arnold, qui me dit „ que son Maître se prépare pour son voya- „ ge de Londres; & il croit qu'il viendra en- „ suite dans ces quartiers. Il ajoute que Mi- „ ladi est chez eux, & qu'elle accompa- „ gnera son frere à Londres, ou qu'elle le „ viendra trouver ici. Il témoigne beaucoup „ d'affection pour vous, & de zèle pour „ votre service. Mais il me renvoie à une „ autre lettre, qu'il m'avoit écrite avant, „ & que je n'ai point reçue. Je ne crois pas „ qu'il puisse y avoir de la trahison; car „ celui à qui j'ai ordonné qu'on adressât „ mes lettres, est un de mes intimes amis, „ qui demeure à *Gainshorough*; & cette let- „ tre m'a été rendue par son canal; car je „ sais de science certaine que je ne pouvois „ me fier à *Bret*, qui est le Maître de Poste „ ici. Cette lettre perdue me cause quelque „ inquiétude; je me flatte pourtant encore „ que tout ira bien. Nous saurons dans peu „ s'il est nécessaire de poursuivre notre pre- „ mier dessein. S'il l'est, je ne perdrai point

„ de temps, & je vous fournirai inceſſamment un cheval, & j'en trouverai un pour „ moi; car je ne ſaurois rendre un plus „ grand ſervice à Dieu & à moi-même, „ que de vous délivrer, duſſé-je par-là renoncer à toutes mes eſpérances. Je ſuis

„ *Votre très-humble & très-fidele Serviteur.*

„ J'avoue que j'ai parlé trop librement à „ Madame Jevvkes, trompé par ſa diſſimulation, & par le deſir qu'elle paroiſſoit avoir de me rendre heureux „ avec vous. Je lui ai inſinué que je „ n'aurois pas fait difficulté de vous délivrer, par quelque moyen que ce „ fût; & que je vous avois propoſé de „ m'épouſer, comme la ſeule voie honnête par laquelle je puiſſe vous tirer „ de peine. Mais je l'ai aſſurée que „ vous ne m'avez pas donné la moindre eſpérance; ce qu'elle a eu de la „ peine à croire. Cependant cela n'eſt „ que trop vrai. Mais je ne lui ai pas „ dit un mot de la fauſſe clef, ni du „ projet de s'échaper par la porte du „ jardin. „

Madame Jevvkes eſt toûjours de fort mauvaiſe humeur, & j'apréhende preſque de lui parler. Elle m'obſerve auſſi étroitement que jamais, & fait ſemblant d'être ſurpriſe de ce que j'évite ſa compagnie.

Inſpirée par mes allarmes qui ſont extrê-

mes, & je crains que ce ne soit pas sans raison, je viens d'écrire la lettre suivante, & de la mettre entre les tuiles.

„ *Monsieur*,

„ Tout me cause de nouvelles inquiétu-„ des. Cette lettre de Jean Arnold qui ne „ vous a pas été rendue, me fait craindre „ quelque complot. Et cependant j'ai de la „ peine à m'imaginer que je sois d'assez „ grande conséquence pour que tout le „ monde conspire contre moi. Etes-vous „ bien sûr que ce voyage de Londres n'est „ pas plutôt un voyage de Linconlshire ? „ Jean, qui a déja été traître, ne peut-il „ pas l'être encore ? Pourquoi faut-il que „ je sois toujours dans le doute & dans „ l'inquiétude ? Si je pouvois avoir un che-„ val, je lui mettrois la bride sur le col, „ & j'abandonnerois à la Providence le soin „ de me conduire en quelque lieu de sûreté ; „ car je ne voudrois pas vous nuire, main-„ tenant que vous êtes sur le point d'obte-„ nir un bon Bénéfice. Je crains cependant, „ Monsieur, que votre fatale sincérité ne „ fasse soupçonner que vous m'avez assistée, „ quelques précautions que nous puissions „ prendre à l'avenir.

„ S'il ne s'agissoit que de ma vie, & non „ pas de mon honneur, je ne voudrois ex-„ poser ni vous, ni qui que ce soit au mon-„ de, au moindre danger pour une pauvre „ & indigne créature comme moi. Mais,

„ oh mon cher Monsieur! mon ame est d'aussi
„ grande importance que celle d'une Prin-
„ cesse, quoique je sois d'une qualité infé-
„ rieure à celle de la moindre esclave.

„ Juste Ciel! sauve donc mon innocence,
„ & conserve mon ame dans sa pureté! Je
„ serai heureuse & contente de quitter la vie,
„ & de voir finir ainsi toutes mes peines &
„ toutes mes angoisses!

„ Pardonnez à mon impatience, Mon-
„ sieur; mais mon cœur inquiet me présage
„ d'affreux malheurs. Tout me paroît noir
„ & sombre autour de moi. Le silence obs-
„ tiné & la dissimulation impénétrable de
„ cette femme, qui sans aucune raison apa-
„ rente a changé tout d'un coup de con-
„ duite envers moi, me font craindre les
„ plus grands maux. Blâmez-moi, Mon-
„ sieur, si vous croyez que j'aie tort, &
„ conseillez-moi ce que je dois faire, vous
„ obligerez par-là.

„ *Votre trés-obligée Servante.* „

VENDREDI.

J'ai reçu une lettre de M. Williams, dans laquelle il paroît un peu fâché, mais ce qui me fait plus de plaisir que toutes les lettres qu'il pourroit m'écrire, c'est que la sienne en renfermoit une de vôtre part, mon cher Pere. Voici la lettre de M. Williams.

„ *Mademoiselle*,

„ Je crois que vous avez tort de craindre „ si fort, & je suis mortifié que vous soyez si „ inquiéte. Vous pouvez compter sur moi, „ & sur tout ce qui dépendra de moi. Je ne „ doute point du voyage de Londres, ni de „ la répentance & de la fidélité de Jean. Mon „ ami de Gainsborough vient de m'envoyer „ l'incluse; elle étoit dans une enveloppe, & „ m'étoit adressée, comme je l'en avois prié; „ je crois qu'elle est de votre Pere. Je me „ flatte qu'elle ne contient rien qui puisse „ augmenter votre inquiétude. Je vous prie, „ ma très-chere Demoiselle, de bannir vos „ craintes; & d'attendre quelques jours; „ pour voir ce que produiront les Lettres „ que Madame Jevvkes & moi, avons écri- „ tes à M. B.... Je me flâtte que les choses „ tourneront mieux que vous ne pensez. La „ Providence n'abandonnera point tant de „ piété & tant d'innocence, soyez-en per- „ suadée, & que ce soit-là votre consola- „ tion. C'est le meilleur conseil que puisse „ vous donner à présent „

„ *Votre très-fidéle & très humble Serviteur.* „

La Lettre du Pere de Paméla étoit en ces termes.

„ *Ma très-chere fille*,

„ Nos priéres ont été enfin exaucées, &

„ nous sommes pénétrés de joïe. Oh ! quel-
„ les souffrances n'as-tu pas endurées ! Par
„ quelles épreuves n'as tu pas passé ! La Bon-
„ té Divine soit bénie mille fois, de ce
„ qu'elle t'a donné la force de résister à tant
„ & de si grandes tentations ! Nous n'avons
„ pas encore eu le temps de lire le long récit
„ de tous tes malheurs. Je dis *long*, parce
„ que je ne comprends pas comment tu as
„ trouvé le temps & l'occasion de l'écrire : car
„ d'ailleurs il fait nos délices dans nos heures
„ perdues, & nous le relirons toute notre
„ vie, avec des sentiments de reconnoissance
„ pour ce Dieu, qui nous a donné une fille
„ si sage & si vertueuse. Que notre sort est
„ heureux au milieu de notre pauvreté ! Oh
„ que personne ne pense que les enfans soient
„ à charge, puisque l'état le plus pauvre
„ peut produire tant de richesses dans une
„ PAME'LA ! Perséverez, ma chere Fille, dans
„ ces sentiments vertueux, & nous n'envie-
„ rons pas le sort des gens de la premiere
„ qualité : nous les défierons au contraire de
„ montrer une fille comme la nôtre.

„ J'ai dit que nous n'avons pas lu tout ton
„ récit, nous étions dans une trop grande
„ impatience ; nous en avons lu la fin, où
„ nous voyons que ta vertu est sur le point
„ d'être récompensée & que Dieu a touché
„ le cœur de ton Maître, de sorte qu'il voit
„ maintenant sa folie, & l'injure qu'il vou-
„ loit faire à notre chere Enfant. Car en vé-
„ rité, ma chere, il avoit dessein de te per-
„ dre ; mais en voyant ta vertu, son cœur

„ en a été touché, & ton bon exemple a sans
„ doute réveillé sa conscience.

„ Je ne crois pas que tu puisses faire mieux
„ que d'accepter la proposition qu'on te fait,
„ & de rendre heureux le digne M. Williams.
„ Dieu le bénisse ! & quoique nous soyons si
„ pauvres que nous ne puissions donner au-
„ cun bien à notre fille, & qu'étant dans la
„ bassesse, notre alliance ne soit pas honora-
„ ble ; qu'au contraire, vu la maniere dont
„ on pense aujourd'hui notre pauvreté soit
„ un deshonneur pour notre fille ; cependant
„ je ne crois pas pécher, si j'ai la vanité de di-
„ re qu'il n'y a point d'honnête homme d'un
„ rang médiocre, qui ne puisse se croire heu-
„ reux en te possédant, sur-tout puisque, par
„ la bonté de feuë ta Maîtresse, tu as reçu
„ une si bonne éducation, dont Dieu t'a fait
„ la grace de profiter. Mais puisque tu dis
„ que tu aimes mieux ne te point marier en-
„ core, nous sommes bien éloignés de gêner
„ le moins du monde ton inclination. Et vu
„ la grande prudence que tu as fait paroître
„ dans toute ta conduite, nous aurions grand
„ tort de nous défier de toi, ou de vouloir
„ diriger ton choix. Mais hélas ! ma chere
„ Enfant, que pouvons-nous faire pour toi ?
„ Quand tu partagerois notre sort, quand tu
„ ménerois comme nous une vie dure & la-
„ borieuse, en ferions nous mieux ? Cela ne
„ feroit qu'augmenter notre affliction. Mais
„ nous aurons assez le tems de parler de cela
„ quand nous aurons le plaisir que tu nous
„ fais espérer de te voir chez nous. Dieu

„ veuille que ce soit bientôt. *Amen, Amen*,
„ disent.

„ *Tes très-affectionnés*
Pere & Mere. Amen.

„ Nos très-humbles complimens & nos actions de graces à M. Williams ; nous disons encore, Dieu le bénisse à jamais.
„ Oh ! combien nous avons de choses à te dire ! Dieu nous fasse la grace de nous revoir bientôt. Nous apprenons que M. B. . . . va partir pour Londres. C'est un galant homme qui a infiniment d'esprit, je voudrois qu'il eût autant de vertu. Mais j'espere qu'il se convertira désormais.
„ Nous avons lu avec beaucoup de plaisir tes adieux à tes compagnons de service. „

Ces adieux étoient exprimés en ces termes.

PAMÉLA

aux autres Domestiques de son Maître.

Mes chers compagnons de service,
De votre Paméla recevez les adieux :
Dans l'art des Vers elle est novice,
Mais nulle autre du moins ne vous aimera mieux.

De ma chaumiére paternelle
Vous m'avez vu venir dans ce noble château.
Fortune hélas ! pour moi trop belle,
Que ne me laissois-tu dans mon pauvre hameau !

Demain donc enfin j'y retourne,
Je vous quitte, & vous pleure, Amis en vous quittant :
Mais en quelque lieu qu'on séjourne,
Quand on est vertueuse on a le cœur content.

On n'a pas tout ce qu'on souhaite,
C'est des pauvres mortels le destin arrêté :
Ma conscience est satisfaite,
C'est le comble pour moi de la félicité.

De mon obscure destinée
Je ne vois ni les biens ni les maux à venir :
Mais misérable, ou fortunée,
J'aurai toujours de vous un tendre souvenir.

Jour & nuit du Souverain Etre
J'implorerai pour vous la grace & les faveurs :
Mes priéres pour votre Maître
Comprendront avec lui ses moindres serviteurs.

Joignez vos priéres aux miennes,
Et qu'ainsi puisse-t'il être heureux à jamais!
Qu'ainsi lui-même par les siennes
Puisse-t'il du Seigneur mériter les bienfaits!

Les Grands, hélas! ont tout à craindre;
Nous envions l'éclat dont ils sont revêtus :
Nous devrions plûtôt les plaindre
Des écueils où leur rang expose leur vertus.

Leurs richesses trop décevantes
Nourrissent leurs défauts, augmentent leurs besoins :
Leurs serviteurs & leurs servantes,
Vous serez plus heureux que ne sont tous les Grands.

J'honorerai toujours Pere & Mere.
Et si je puis ainsi les honorer toujours,
La Grace de mon Dieu, j'espére,
Ne manquera jamais de veiller sur mes jours.

Mais malheur à moi si je cesse
De rendre à mes Parens ce qu'exige sa loi!
Si je méprisois leur bassesse,
L'état le plus abject seroit trop beau pour moi.

Puissiez-vous, aidés par la Grace,
Chacun dans son état, trouver l'art d'être heureux!
Et si dans votre cœur j'ai place,
Pour votre Paméla formez les mêmes vœux.

Tout dépend de la Providence,
Entre les mains de Dieu mettons nos intérêts,
Et pleins de notre dépendance,
En pratiquant ses loix, attendons ses arrêts.

Pour vous cependant je soupire,
Je sais quels bons amis j'eus en vous dans ce lieu....
J'ai dit ce que je pouvois dire.
Adieu, mes chers Amis, adieu, cent fois, adieu.

Oh! quelle consolation inexprimable votre Lettre m'a donnée, mon très cher Pere! Vous demandez ce que *vous pouvez faire* pour moi. Et qu'est-ce que vous ne *pouvez pas faire* pour votre Enfant? Vous pouvez lui donner les conseils dont elle a eu, dont elle a encore, & dont elle aura toujours un si grand besoin. Vous pouvez la confirmer dans la pratique de la vertu, que vous lui avez enseignée dès son enfance. Vous pou-

vez prier pour elle avec un cœur ſincére & droit, qu'on ne rencontre point dans les Palais des Grands. Oh ! que je languis de me jetter à vos pieds, & de recevoir de votre propre bouche la bénédiction de Parens ſi vertueux ! Mais hélas ! que mes eſpérances ſont foibles à préſent, en comparaiſon de ce qu'elles étoient lorſque je fermai mon dernier paquet ! Je crains que votre pauvre Paméla ne ſoit expoſée à de nouveaux dangers, & à de nouvelles épreuves. Mais j'eſpére qu'avec le ſecours de la grace de Dieu, & par le moyen de vos bonnes priéres, je ſerai enfin délivrée de toute ma miſére ; d'autant plus que je ne me la ſuis point attirée par ma vanité, ni par ma préſomption.

Mais il faut continuer ma triſte hiſtoire. Je compris que M. Williams étoit un peu fâché de mon impatience ; ainſi je lui écrivis que je me tranquilliſerois autant qu'il me ſeroit poſſible, & que je m'abandonnois entiérement à ſa conduite ; d'autant plus que mon Pere, de qui je lui fis mes complimens, m'aſſuroit que mon Maître alloit partir pour Londres ; ce qu'il a ſans doute appris de quelqu'un des domeſtiques, il ne me l'auroit pas écrit autrement.

SAMEDI & DIMANCHE.

M. Williams a été ici ces deux jours, comme de coutume, mais Madame Jewkes l'a reçu aſſez froidement ; & pour éviter tout

ſoupçon je les ai laiſſés enſemble, & ſuis montée dans mon cabinet, où je ſuis demeurée preſque tout le temps qu'il a été ici. J'ai appris par elle qu'ils ſe ſont querellés, & elle paroît tout-à-fait en colére contre lui ; mais j'ai cru qu'il valoit mieux pour moi que je n'en priſſe aucune connoiſſance. Il lui a dit qu'il ne viendroit guéres ici, juſqu'à ce qu'il ait reçu réponſe à la Lettre qu'il a écrite à M. B.... Elle lui a répondu, que le moins qu'il y viendroit ſeroit le mieux. Le pauvre homme n'a pas gagné grand choſe par ſa ſincérité & ſa franchiſe, & en faiſant Madame Jewkes ſa confidente, comme elle s'en eſt vantée, en voulant que j'en fiſſe autant.

Je me perſuade de plus en plus qu'il ſe braſſe quelque mauvais deſſein. Je commencerai à cacher mes écrits, & à être plus ſur mes gardes que jamais. Madame Jewkes paroît attendre avec beaucoup d'impatience une réponſe à la Lettre quelle écrivit dernièrement à ſon Maître.

LUNDI & MARDI.

Le 25 & le 26. Jour de mon cruel eſclavage.

Toujours quelque choſe de plus étrange à écrire! Le meſſager eſt de retour, & maintenant tout eſt découvert. Oh! miſérable, oh infortunée Paméla! Que deviendrai-je enfin! Jamais pauvre créature de mon âge n'a éprouvé de ſi étranges revers, ni été expoſée

à de ſi cruelles épreuves ! Le meſſager a apporté deux Lettres, l'une pour Madame Jevvkes, & l'autre pour moi. Mais les plus grands génies ſont ſujets à faire des mépriſes. Comme ces deux Lettres étoient pliées & cachetées de même, mon Maître s'eſt trompé dans les adreſſes : celle qui étoit pour moi étoit adreſſée à Madame Jevvkes, & la ſienne m'étoit adreſſée ; mais elles ſont toutes deux abominables au ſouverain degré. Madame Jevvkes m'apporta celle qui m'étoit adreſſée. Voici une Lettre pour vous, me dit-elle : vous l'avez attendue longtemps, & elle eſt arrivée enfin. J'en ai reçu une auſſi, je la lirai après avoir fait quelques queſtions au meſſager. Elle deſcendit là-deſſus, j'ouvris ma Lettre qui étoit adreſſée *à Mademoiſelle Paméla Andrevvs*, mais elle commençoit par ces mots, *Madame Jevvkes.* Cela me ſurprit ; je me flattai de pouvoir découvrir quelque choſe par cette heureuſe mépriſe, de ſorte que je lus d'un bout à l'autre cette Lettre, dont voici l'affreux contenu.

„ *Madame* JEVVKES,

„ Ce que vous m'écrivez m'a fait beau„ coup de peine. Sans doute que cette folle „ créature aime mieux ſe jetter à la tête du „ premier faquin qui ſe préſente, que de „ témoigner le moindre ſentiment de recon„ noiſſance pour tous les bienfaits qu'elle a „ reçus chez moi, & pour les faveurs dont

„ je me propoſois encore de la combler. Je
„ lui ferai ſentir bientôt les effets de mon
„ reſſentiment ; & je vous ordonne de re-
„ doubler vos ſoins & votre attention pour
„ empêcher qu'elle ne s'échappe. Je vous
„ envoye cette Lettre par un honnête Suiſſe,
„ qui m'a accompagné dans mes voyages.
„ C'eſt un homme en qui je puis me fier, il
„ vous aſſiſtera dans tout ce que vous lui
„ commanderez : car cette artificieuſe créa-
„ ture eſt capable de corrompre une Nation
„ entiére, par ſon innocence apparente, &
„ ſa prétendue ſimplicité: & peut-être qu'elle
„ a déja gagné les domeſtiques qui ſont avec
„ vous, comme elle avoit gagné tous ceux
„ que j'ai ici. Jean Arnold lui-même, en qui
„ je me fiois, & que je diſtinguois de tous
„ les autres, s'eſt trouvé un traître exécra-
„ ble qui recevra la récompenſe qu'il mé-
„ rite.

„ Pour ce qui regarde cet échappé du Col-
„ lége, cet imprudent Williams, il n'eſt pas
„ néceſſaire que je vous diſe d'empêcher
„ qu'il ne voye déſormais cette jeune folle;
„ car j'ai donné ordre à M. *Shorter* mon Pro-
„ cureur, de le faire mettre inceſſamment en
„ priſon pour quelque argent qu'il me doit,
„ mais que je ne lui aurois jamais redemandé
„ s'il s'étoit bien conduit. Je ſuis inſtruit de
„ toutes ſes infâmes pratiques. Je ſuis outré
„ de ce que vous m'écrivez de ſon intrigue
„ avec cette fille, & du projet qu'il avoit for-
„ mé, & qu'il avouë, pour faciliter ſon éva-
„ ſion, dans le temps qu'il n'étoit point en-

„ core assuré que j'eusse de mauvais dessein : „ & s'il avoit agi par un principe de piété, & „ par un sentiment de compassion pour l'in- „ nocence opprimée, comme il le prétend, il „ m'en auroit écrit, comme le devoir de sa „ charge, & l'amitié que j'avois pour lui, „ l'y obligeoient. Mais que charmé de la „ beauté de cette idole, comme un Dévot „ sensuel, il ait formé le honteux dessein de „ favoriser si indignement son évasion, (pour „ ne rien dire de ce qu'il a fait pour me noir- „ cir dans l'esprit de M. Darnford, ce que „ ce Chevalier lui-même m'a écrit) c'est „ une conduite, qui au lieu de m'engager à „ lui donner un Bénéfice, comme j'en avois „ le dessein, m'oblige au contraire à le rui- „ ner sans ressource.

„ M. Colbrand mon fidéle Suisse vous „ obéira sans réserve, si les autres domesti- „ ques réfusent de le faire.

„ Quoiqu'elle nie d'avoir donné des espé- „ rances à ce malheureux, je ne saurois lui „ ajouter foi. Il est sûr que malgré son inno- „ cence affectée, & sa prétendue modestie, „ elle auroit pris la fuite avec lui. Oui, elle „ s'en seroit allée avec un homme, qu'elle „ ne connoît que depuis deux jours, & avec „ qui elle ne sauroit même avoir été fami- „ liére, si vous vous êtes bien acquitée de „ votre devoir ; & cela dans un temps où je „ lui donnois les plus fortes assuranes de la „ pureté de mes intentions.

„ Je crois que je la haïs maintenant de tout „ mon cœur ; & quoique je sois résolu à ne

„ lui rien faire, cependant pour satisfaire ma
„ vengeance, & pour la punir du peu de cas
„ qu'elle a fait de ma parole d'honneur, &
„ du mépris qu'elle a témoigné pour mon
„ amour, je puis me résoudre à lui faire souf-
„ frir *tout*, & même ce qu'elle *abhorre le*
„ *plus*; ensuite on pourra l'abandonner à son
„ mauvais sort. Qu'elle aille alors dans les
„ bois & dans les forêts faire répéter aux
„ échos ses tristes lamentations sur la perte
„ de cette innocence imaginaire, dont cette
„ folle & romanesque créature fait tant de
„ bruit. J'irai à Londres avec ma sœur Da-
„ vers, & dès que je pourrai me débarrasser
„ d'elle, ce qui sera peut-être dans trois se-
„ maines, j'irai vous trouver pour décider
„ du sort de cette ingrate, & mettre fin à
„ toutes vos peines. En attendant, il faut
„ que vous redoubliez vos soins ; car cette
„ innocente, comme je vous en ai souvent
„ averti, est pleine de stratagêmes. Je suis

„ *Votre ami.* „

A peine eus-je fini la lecture de cette effrayante Lettre, que Madame Jevvkes monta : elle étoit extrêmement émue, car elle soupçonna la méprise, & que j'avois sa Lettre. Elle me trouva ayant sa Lettre ouverte à la main, & prête à m'évanouir. Qu'aviez-vous à faire de lire ma Lettre, dit-elle, en me l'arrachant des mains ? Vous voyez qu'il y a Madame Jevvkes au haut de la page, & la politesse auroit dû vous empêcher de

lire

lire plus loin. Ah ! dis-je, n'insultez pas mon affliction, vous serez bientôt délivrée de moi. C'en est trop, c'en est trop ! Je ne saurois supporter ceci sans mourir ! Je me jettai sur un lit de repos dans mon cabinet, & me mis à pleurer amérement. Elle fut lire sa Lettre dans la chambre voisine, & rentrant un moment après ; en vérité, dit-elle, c'est une terrible Lettre, j'en suis sincérement affligée. Je craignois bien que vous n'eussiez poussé votre délicatesse trop loin. Laissez-moi, Madame Jevvkes, dis-je, je ne saurois parler. Pauvre fille, dit-elle. Eh bien, je vous laisse ; je remonterai tout à l'heure, & j'espére que je vous trouverai mieux. Mais prenez votre Lettre ; adieu, cette méprise est terrible en vérité. Elle sortit, en mettant la Lettre près de moi sur mon lit. Je n'eus pas la force de la lire d'abord. O homme dur & cruel ! de quelles méchancetés n'es-tu pas capable, inexorable persécuteur !

Dès que je fus un peu revenue de mon abattement, je me mis à réfléchir sur les expressions de cette terrible Lettre. Les termes *de folle*, *d'artificieuse*, *d'idole*, me parurent bien durs pour votre pauvre Paméla. Je me demandai à moi-même, si je n'avois pas en effet commis quelque mauvaise action, & si je n'étois pas réellement une indigne créature. Mais lorsque je considérai que le pauvre Jean étoit découvert ; lorsque je réfléchis sur l'indigne action du Chevalier Darnford, qui avoit été révéler ce que M. Williams lui avoit dit, sur la vengeance que

mon Maître vouloit prendre de ce digne homme à cause du service qu'il avoit eu la bonté de me rendre, je retombai dans mon abattement; mais plus encore lorsque je me rappellai ce redoutable Colbrand, & ce que mon Maître vouloit me *faire souffrir*; alors je fus prête à étouffer, le cœur me manqua absolument. Dans trois semaines il viendra *décider de mon sort*. Ah! que ces paroles sont terribles! Juste Ciel viens à mon secours! Frappe moi de la foudre avant ce temps-là, ou fournis-moi le moyen d'échapper aux malheurs qui me ménacent! O Dieu! pardonne-moi, si je péche en faisant cette priére.

Enfin je pris la Lettre qui étoit adressée à Madame Jevvkes, mais qui m'étoit destinée. Elle n'est guéres moins effrayante que l'autre; voici en quels termes elle est couchée.

„ Vous avez bien fait, hardie, perverse, „ artificieuse, & pourtant mal avisée Paméla, de me convaincre, avant qu'il fût trop „ tard, combien j'ai eu tort de mettre mon „ affection dans un objet aussi indigne que „ vous. Je vous avois juré l'amour le plus „ honorable, vous croyant un exemple de „ modestie & d'innocence sans tâche, & qu'il „ ne pouvoit point y avoir de dessein perfide „ caché sous une si belle apparence. Je vous „ connois maintenant, hypocrite que vous „ êtes! Je vois que quoique vous n'ayez pas „ pu avoir la moindre confiance en moi que „ vous connoissez depuis plusieurs années, &

„ qui par la bonté mal-placée de ma Mere ai
„ été, pour ainsi dire, élevé avec vous mal-
„ gré tout mon orgueil, malgré la différence
„ de nos conditions, me suis abaissé d'une
„ maniere dont j'ai honte maintenant, vous
„ avez pu cependant former une intrigue
„ avec une homme que vous ne connoissez
„ que depuis peu de jours, & vous résoudre
„ à vous enfuir avec un malheureux, que vo-
„ tre beau visage & vos artifices insinuans
„ ont pû charmer jusqu'à lui faire violer tous
„ les devoirs de l'honneur & de la reconnois-
„ sance qu'il me doit, & cela dans un
„ temps où tout le bonheur de sa vie dé-
„ pend de moi.

„ Désormais, à cause de Paméla, dès que
„ je verrai un beau visage, je soupçonnerai
„ qu'il cache un cœur perfide : & quand
„ j'entendrai parler d'une fille qui fait grand
„ bruit de sa vertu, je croirai qu'elle trame
„ quelque mauvais dessein. Vous étiez ré-
„ solue à n'avoir pas la moindre confiance
„ en moi, quoique je vous eusse donné plu-
„ sieurs fois ma parole d'honneur, & cela
„ de la maniere du monde la plus solem-
„ nelle. Il est vrai que j'ai pû vous allarmer
„ en vous envoyant d'un côté, pendant que
„ vous esperiez d'aller d'un autre : cepen-
„ dant n'avois-je pas tâché de vous con-
„ vaincre de la pureté de mes intentions,
„ en vous promettant (quoiqu'avec beau-
„ coup de répugnance, tant mon amour
„ pour vous étoit grand) de ne pas appro-
„ cher, sans votre consentement, du lieu où

„ vous seriez ? N'étoit-ce pas-là une preuve „ que je vous donnois volontairement de ma „ générosité & de mes desseins honorables ? „ Cependant comment y avez-vous répondu ? Le premier homme que vos charmes „ & vos adroites insinuations ont pu enchanter, vous l'avez pratiqué, vous l'avez „ gagné (je puis même dire que vous l'avez „ ruiné, comme l'ingrat ne l'apprendra que „ trop à ses dépens) & vous vous êtes jettée „ à sa tête. Puis donc que vous n'avez voulu „ avoir aucune confiance en moi, vous m'avez par-là dégagé de ma parole : je ne vous „ dois plus rien, & dans peu vous verrez „ combien vous avez eu tort de traiter ainsi „ un homme qui pouvoit se dire avant

„ *Votre très-affectionné & bon Ami.*

„ Madame Jevvkes a ses ordres sur votre „ sujet : & si vous trouvez que votre „ sort soit maintenant plus dur que vous „ ne l'aviez esperé, vous le supporterez „ d'autant plus aisément que vous vous „ l'êtes attiré vous-même, par votre „ imprudence & votre folie. „

Ah que je suis malheureuse ! Faut-il qu'on me croye artificieuse, hardie, ingrate, tandis que je n'ai d'autre dessein que de conserver mon innocence, & que ce n'a été que pour me défendre contre ses injustes attaques, que j'ai formé quelques projets, que son esprit plus inventif que le mien a sçu faire échouer !

Quand Madame Jevvkes revint dans mon cabinet, elle me trouva baignée de larmes. Elle me parut touchée de quelque compassion. Et comme je compris bien que j'allois être désormais entiérement sous sa puissance, & que si je l'irritois, je ne m'en trouverois que plus mal : je vois bien maintenant, lui dis-je, que c'est envain que je voudrois lutter contre ma mauvaise fortune, & contre les artifices de mon Maître. Il faut que je me résigne à la volonté de Dieu, & que je me prépare à souffrir tout ce qui pourra m'arriver de plus affreux. Mais vous voyez que ce pauvre M. Williams est perdu. Je suis fâchée de tout mon cœur d'être la cause de son malheur. Hélas ! le pauvre homme ! que je le plains de s'être attiré cette disgrace, & cela pour l'amour de moi ! Mais je vous assure que je ne lui ai pas donné la moindre espérance par rapport au mariage qu'il m'a proposé; & je ne crois pas qu'il me l'eût proposé, s'il n'avoit pas été persuadé que c'étoit le seul moyen de me sauver sans risquer ma réputation. Je suis assurée que le principal motif qui l'a fait agir, c'est sa propre vertu, & la compassion dont il a été ému pour une pauvre fille opprimée. Quel autre dessein pouvoit-il avoir ? Vous savez que je suis pauvre & destituée d'amis. La seule grace que j'aye à vous demander, c'est de lui faire savoir la colére où mon Maître est contre lui, & le dessein qu'il a formé, pour que ce pauvre homme prenne la fuite, & ne soit pas mis en prison. Cela remplira

également le but que mon Maître se propose ; car M. Williams sera alors aussi peu en état de me rendre service, que s'il étoit en prison.

Demandez-moi, répondit-elle, tout ce qu'il est en mon pouvoir de faire, sans violer mon devoir, ni manquer à la confiance qu'on a en moi, & je vous l'accorderai, car je suis touchée de la situation où vous êtes l'un & l'autre ; mais je vous assure que je n'entretiendrai aucun commerce avec lui, ni ne souffrirai que vous ayez la moindre correspondance avec lui. Je voulus lui parler d'un devoir bien plus important que celui dont elle parloit, de l'obligation où elle étoit de secourir l'innocence opprimée, & de ne pas faire tout ce qu'un injuste tyran exigeoit d'elle : mais elle me commanda de me taire sur ce sujet, parce qu'il étoit inutile de vouloir l'engager à trahir son Maître. Tout ce que j'ai à vous conseiller, ajouta-t'elle, c'est de vous tranquilliser, de renoncer à tous vos artifices pour tâcher de vous évader ; & de faire ensorte que je sois votre amie, en ne me donnant aucune raison de me défier de vous ; car, ajouta-t'elle, je fais gloire de ma fidélité envers mon Maître. Il faut que vous & M. Williams ayez employé des artifices bien étranges, pour avoir été aussi loin qu'il a lui-même avoué que vous avez été, vû que vous vous parliez si rarement, à ce que je pensois. Il faut que je sois plus alerte, que je ne l'ai été jusqu'ici.

Cela redoubla mon inquiétude ; car je vis

bien que j'allois être observée de plus près que jamais.

Puisque par une méprise étrange, j'ai découvert quelle doit être ma triste destinée, permettez-moi, dis-je, de lire encore une fois cette terrible Lettre qu'on vous écrit, afin que je l'apprenne par cœur, & qu'elle serve à nourrir mon affliction; car c'est tout ce à quoi je pourrai penser désormais, & il faut que je me familiarise avec ma mauvaise fortune. Il faut donc aussi que je lise la vôtre, dit-elle. Je la lui donnai, & elle me prêta la sienne, que j'ai copiée, parce qu'elle me l'a permis. Je veux, dis-je, me préparer par-là à tout ce qui pourra m'arriver de plus affreux. Après l'avoir copiée, je l'attachai avec une épingle au chevet du lit de repos; vous l'y verrez toujours, dis-je, trempée de mes larmes.

Elle me dit qu'elle alloit descendre pour faire apprêter le souper, & elle voulut absolument que je lui tinsse compagnie à table. Je voulus m'en défendre, mais elle prit un air d'autorité, qui fut cause que je n'osai refuser. Quand je fus descendue, elle me prit par la main, & me présenta au plus affreux monstre que j'aye vû de ma vie. Voici, M. Colbrand, dit-elle, voici votre jolie pupile & la mienne : tâchons de lui faire passer le temps aussi agréablement que nous pourrons. Il me salua en faisant une grimace étrange, & me dit en mauvais langage, *vous l'être fort hireuse di l'être aimée disti bel gentilshomme.* Je fus si effrayée en le voyant, que

je pensai m'évanouir. Je vais vous faire son portrait, mes chers Pere & Mere ; & supposé que vous lisiez jamais ceci, ce dont je doute fort à présent, vous jugerez si je n'avois pas raison d'être effrayée, sur-tout puisque j'ignorois qu'il dût être-là & que je savois d'ailleurs l'odieux emploi dont il étoit chargé, je veux dire celui de me garder plus étroitement.

C'est un géant plûtôt qu'un homme : il est beaucoup plus grand que ce Henri Mavvlidge que vous connoissez, & qui demeure dans votre voisinage : il est maigre comme un squelette : il a les épaules extrêmement larges, & les mains....! jamais je n'en ai vû de pareilles : de grands yeux hagards comme ceux de ce taureau qui m'a fort effrayée : ses sourcils lui couvrent presque les yeux ; il a une machoire énorme ; deux prodigieuses moustaches, & une bouche à faire peur, de grosses lévres, de longues dents jaunes, & un air refrogné. Il porte ses cheveux, qui sont longs, noirs & gras, & qu'il a coutume de tenir dans une grande bourse. Il porte une cravate de crêpe autour de son long col, d'où l'on voit sortir un goître monstrueux. Du reste, il étoit assez bien mis, & il avoit l'épée au côté, avec un nœud de ruban jadis rouge. Il porte des jarretiéres de cuir attachées sous les genoux, & il a le pied long, je pense, comme mon bras.

Moy l'effrayer sti Damoiselle, dit-il, & là-dessus il voulut se retirer mais elle lui ordonna de rester. Je lui dis, que comme elle sa-

vois que j'avois pleuré, elle n'auroit pas dû m'appeller pour souper sans m'avertir que ce Monsieur étoit-là. Je remontai bientôt dans mon cabinet, car le cœur me manqua tout le temps que je fus à table, & je ne pouvois regarder cet homme sans horreur : & cette brutale créature, qui savoit dans quelle détresse j'étois avant même que cet homme fût venu, voulut sans doute me faire souper avec lui, pour augmenter encore ma terreur. Elle ne se trompa pas dans ses vuës; car dès que je fus montée, je ne pensai qu'à cet affreux personnage, & aux actions plus affreuses encore de mon Maître. Ils ne me parurent que trop faits l'un pour l'autre; & quand je fus endormie je crus les voir venir tous deux au chevet de mon lit, avec le plus terrible dessein qui se puisse imaginer; je sautai du lit en dormant, & j'effrayai Madame Jevvkes. La peur m'ayant éveillée, je lui contai mon rêve. La méchante créature ne fit qu'en rire, & me dit que tout ce que je craignois n'étoit qu'un songe, aussibien que celui que je venois de faire & que quand tout seroit fini je le trouverois ainsi.

Me voici à la fin du MERCREDI, *le 27. Jour de mes malheurs.*

Le pauvre M. Williams est actuellement arrêté & conduit à *Stamford*, de sorte que voilà toutes les espérances que j'avois con-

ques de sa part, évanouies tout-d'un-coup. Le pauvre homme ! Sa trop grande sécurité & sa franchise nous ont perdus l'un & l'autre. Je n'étois que trop persuadée que nous ne devions pas perdre un seul moment ; mail il étoit presque fâché contre moi, & me croyoit trop impatiente ; & puis sa fatale confession, & les détestables artifices de mon Maître.... On devoit bien penser, que celui qui jusques-là avoit conduit ses criminels stratagêmes si adroitement, qu'il étoit impossible de les éviter, ne se feroit conscience de rien pour venir à bout de ses desseins. Je crains bien que je ne l'éprouve avant qu'il soit long-temps.

Je viens d'inventer un stratagême, mais dont l'exécution est si difficile, qu'elle me décourage presque, vû que je n'ai ni amis, ni argent, & que je ne sais point le chemin, supposé que je pusse sortir d'ici. Mais que les taureaux, les lions, les ours, les tigres, & ce qui est plus effrayant encore, les hommes faux, trompeurs & perfides, se rencontrent en mon chemin, je ne saurois être dans un plus grand danger que celui où je suis actuellement ; je ne me fie point à ce délai de trois semaines, dont il parle dans sa Lettre à Madame Jewkes. Car que sais-je, si maintenant qu'il est dans une si furieuse colére, & qu'il a déja commencé par M. Williams à exercer sa vengeance, que sais-je s'il ne changera pas d'avis, & s'il ne viendra pas ici avant que d'aller à Londres ?

Voici mon stratagême. Je tâcherai d'enga-

ger Madame Jevvkes à se coucher avant moi, ce qu'elle fait souvent, pendant que je me tiens enfermée dans mon cabinet : & comme son premier somme est fort profond, si je puis seulement passer entre les deux barres de la fenêtre, (vous savez que je suis fort mince, & je trouve que je puis y passer la tête) je me glisserai de-là sur le toît d'un cabinet qui avance dans le jardin (car de ma fenêtre à ce toît il n'y a guéres plus de ma hauteur) & je sortirai par la porte de derriére, dont M. Williams m'a fourni une fausse clef. J'ai un autre artifice en tête. Juste Ciel ! fais-les réussir ces dangereux, mais innocens artifices! Je me souviens d'avoir lû quelque part, qu'un fâmeux Capitaine étant sur un Vaisseau, & se voyant dans un danger éminent, se jetta dans la mer ; & comme les ennemis lui tiroient des dards & des fléches, il ôta son habit, & nagea à terre, tandis que les ennemis percerent de mille fléches son habit qu'ils prenoient pour lui : c'est ainsi qu'il se sauva, & échappa à leur fureur. Voici donc ce que je me propose de faire. Je jetterai ma jupe & mon mouchoir de col dans le vivier ; car dès qu'on me trouvera à redire, on croira sans doute d'abord que je me serai noyée, & l'on ira me chercher dans le vivier : on se confirmera dans cette pensée, lorsqu'on y verra flotter ma jupe & mon mouchoir, de sorte qu'ils seront tous occupés à m'y chercher. Et comme on ne s'appercevra peut-être de ma fuite que le matin, je serai déja bien loin

avant qu'on ſonge à me pourſuivre ; car dès que j'aurai paſſé la porte, je courrai auſſi vîte qu'il me ſera poſſible. Je m'abandonnerai donc à la Providence, perſuadée qu'elle conduira mes pas en quelque lieu de ſûreté, ou qu'elle me fera rencontrer quelque perſonne de probité, qui voudra bien me protéger. Car quelques maux que je puiſſe ſouffrir en m'enfuyant, je ne ſaurois tomber dans un plus grand danger, ni en de plus mauvaiſes mains que je ſuis à préſent, ni avoir à appréhender de plus criminels deſſeins.

O ! mes chers Parens ! ne vous effrayez point quand vous viendrez à lire ceci. Mais tout ſera paſſé avant que vous puiſſiez le voir. Dieu veuille me conduire. J'enterrerai mes écrits dans le jardin ; car ſi j'ai le malheur de ne point m'échapper, où ſi l'on me retrouve, on me fouillera ſans doute, & l'on me traitera cruellement. Je m'arrête ici, pour me préparer à exécuter mon projet, Et Toi, ô Dieu propice, Protecteur de l'innocence opprimée, fais réuſſir ce dernier effort de ta pauvre ſervante ! Que je puiſſe échapper aux piéges qu'on a ſi artificieuſement dreſſés contre ma vertu, & que je ne puis éviter que par la fuite ! Et de quelle maniere que tu diſpoſes de moi, veuille bénir mes chers Parens, & protéger le pauvre M. Williams ! Préſerves-le d'une entiére ruine ! car il étoit heureux avant qu'il eût fait connoiſſance avec moi.

Dans ce moment, je viens d'entendre Ma-

dame Jewkes, qui ayant bu un coup de trop, a avoué à cet horrible Colbrand, que c'est elle-même qui a fait voler le pauvre M. Williams, & qu'elle a employé pour cet effet le palefrenier & un autre valet d'écurie, dans le dessein de s'emparer de mes Lettres qu'il avoit sur lui, & qu'ils ont pourtant heureusement manquées. Ils rient maintenant tous deux de cette triste histoire, ne songeans guéres que je les entends. Oh, que le cœur me saigne! car de quoi ces malheureux ne sont-ils pas capables? Pouvez-vous me blâmer, de ce que je tâche de me tirer de leurs mains, dussai-je m'exposer aux plus affreux dangers?

A onze heures du soir.

Madame Jewkes est montée, & s'est mise au lit, & m'a commandé de ne pas demeurer long-temps dans mon cabinet. Oh qu'un profond sommeil puisse saisir la brutale créature! Je ne l'ai jamais vue si yvre, ce qui me fait espérer qu'elle ronflera bientôt. Je viens d'essayer encore, & je trouve que je puis passer la tête entre les deux barres de fer. Me voilà préparée à partir, dès qu'elle sera profondement endormie. Je vais cacheter tous mes écrits, & c'est à ta Providence, ô Dieu plein de bonté, que j'abandonne le reste! Encore une fois, Dieu vous bénisse tous deux, & nous fasse la grace de nous rencontrer heureusement, si ce n'est ici bas, au moins dans son Royaume Céleste! *Ainsi soit-il.*

JEUDI, VENDREDI, SAMEDI, DIMANCHE, *le* 28, 29, 30, *&* 31 *jours de mon triste esclavage.*

Ah quel malheur! car me voici encore ici, & tout va de mal en pis. Oh l'infortunée Paméla! Il ne me reste plus aucune espérance, j'échoue dans tous mes projets. Mais, mes chers Parens, réjouissez vous avec moi, même dans cet excès de mon malheur; car votre pauvre Paméla a échappé à un ennemi plus terrible mille fois qu'aucun de ceux qu'elle ait encore rencontré, à un ennemi à qui elle n'avoit jamais pensé, & à qui elle a eu beaucoup de peine à résister; je veux dire la foiblesse & la présomption tout ensemble de son propre esprit; qui, si la grace de Dieu ne l'avoit pas soutenue, l'auroient plongée dans un abîme éternel de misére.

Je continuerai ma triste histoire, à mesure que j'en trouverai l'occasion. Car comme je suis maintenant plus étroitement gardée que jamais, je n'ai d'autre occupation que celle d'écrire, & de réfléchir sur mon triste sort. Et jusqu'à hier au soir j'ai été si foible, qu'il m'a été impossible de tenir la plume.

Je ne pris avec moi que deux chemises, deux mouchoirs, & deux coëffures, qui étoit tout ce que ma poche pouvoit contenir; car comme je comptois que j'aurois beaucoup à marcher, je ne voulus pas m'embarrasser d'un gros paquet; je pris aussi tout l'argent

qui me restoit, qui ne se montoit qu'à cinq ou six schelins; & je me disposai à partir, sans savoir où j'irois. Je sortis par la fenêtre, quoique ce ne fût pas sans difficulté; car j'eus de la peine à passer les épaules & les hanches entre les barres de fer; mais j'étois résolue à sortir s'il étoit possible. Il y avoit plus loin de la fenêtre au toît du cabinet que je ne l'avois cru, & je craignis de m'être foulé la cheville en me glissant en bas. Le cabinet étoit aussi plus exhaussé que je ne me l'étois figuré : cependant je m'en tirai assez bien, au moins le peu de mal que je me fis, ne m'empêcha pas de poursuivre mon dessein. Quand je fus dans le jardin, je cachai mes papiers sous un rosier, & les couvris de terre; je me flatte qu'ils y sont encore. Ensuite je fus du côté du vivier : minuit sonna comme je sortois par la fenêtre : il faisoit un gros brouillard & un peu froid, mais je n'en sentis rien.

Quand je fus arrivée au vivier j'y jettai ma jupe, mon mouchoir de cou, & une coëffure avec un ruban, comme je me l'étois proposé. Ensuite je courus à la porte, tirai la clef de ma poche; le cœur me battoit d'une terrible force; c'étoit sans doute un présage de ce qui alloit m'arriver; car je trouvai, mais trop tard, que mon espérance étoit encore malheureusement trompée; la méchante femme avoit fait changer la serrure, de sorte que ma clef ne me servit de rien; je tâchai plusieurs fois d'ouvrir la porte, mais inutilement, & je trouvai qu'on y

y avoit mis encore un cadenat. Je penſai alors me déſeſpérer ; je tombai par terre dans une cruelle angoiſſe, & je fus pendant quelque-temps incapable de me remuer. Enfin mes appréhenſions ranimérent mon courage ; je grimpai ſur les gonds de la porte & ſur la ſerrure, & je parvins à mettre les mains ſur le haut de la porte, & enfin ſur la muraille ; je ne croyois pas pouvoir grimper ſi bien. Mais hélas ! voici une nouvelle diſgrace ; il n'y a pas moyen que la pauvre Paméla échappe ; la muraille étoit vieille, & au moment que je m'élançai pour monter deſſus, les briques auxquelles je me tenois ſe détachérent, & je tombai tout de mon long par terre ; une brique qui tomba me donna un coup à la tête qui m'étourdit tout-à-fait ; je m'écorchai les jambes, je me fis mal à la cheville du pied, & je rompis le talon d'un de mes ſouliers.

Je demeurai, je penſe, cinq ou ſix minutes couchée par terre dans un pitoyable état, & lorſque je voulus me lever je pouvois à peine me ſoutenir ; je ſentis que je m'étois meurtri la hanche & l'épaule gauche ; j'avois des douleurs par tout le corps ; la tête me faiſoit un mal terrible, & le ſang couloit de la playe que la brique m'avoit faite en tombant. Cependant malgré tout ce que je ſouffrois, je me traînai à quatre pattes pour chercher une échelle que je me ſouvenois d'avoir vuë dans le jardin, il y avoit deux jours ; mais je ne la trouvai point, & la muraille eſt fort haute. Que deviendra maintenant la

misérable Paméla, dis-je en moi-même ! Je souhaitai alors de tout mon cœur d'être encore dans mon cabinet, je me repentis de mon entreprise, je la condamnai comme téméraire, parce qu'elle n'avoit pas réussi.

Dieu veuille me pardonner ! il me vint alors une affreuse pensée dans l'esprit ; je tremble encore quand j'y songe. En vérité l'appréhension du terrible malheur que j'avois à attendre, me détermina presque à faire une action qui m'auroit rendue misérable durant toute l'Eternité. Oh, mes chers Parens, pardonnez à votre pauvre fille ! le désespoir me saisit, je me traînai du côté du vivier ; & dans quel dessein ? J'en ai horreur maintenant ; dans le dessein de m'y jetter, & de finir ainsi tous mes maux en ce Monde : mais hélas ! pour en souffrir d'infiniment plus grands dans l'autre si la grace de Dieu ne m'eût pas retenue. Comme j'ai résisté à cette tentation (Dieu soit béni) je vous raconterai les combats que j'eus à soutenir contre moi-même dans cette triste occasion, pour rendre gloire à la miséricorde de Dieu, qui m'a empêchée de me plonger dans un abîme d'où il n'y a point de retour.

Ce fut un bonheur pour moi, comme je l'ai reconnu dans la suite, d'être foible & blessée ; car cela fut cause que je ne pus pas arriver si-tôt au vivier ; de sorte que j'eus le temps de faire des réfléxions, qui diminuerent un peu l'impétuosité de mon désespoir, qui dans mon premier transport m'auroit

peut-être engagée à me rejetter dans l'eau ſans réflexion, tant j'étois pénétrée de douleur en voyant qu'il m'étoit impoſſible de m'échaper, & tant je redoutois le cruel traitement que j'aurois à attendre de mes terribles geôliers. Mais comme ma foibleſſe faiſoit que je ne pouvois avancer que lentement, je fis quelques réfléxions; la grace de Dieu me lança un rayon de lumiere pour éclairer mon eſprit ténébreux; de ſorte que quand je fus venue proche du vivier, je m'aſſis ſur le gazon, & commençai à réfléchir ſur ma triſte ſituation : voici comment je raiſonnai..

Arrête-toi un moment ici Paméla, & avant que de te précipiter dans l'eau, conſidére un peu ton état; vois s'il n'y a pas encore quelque eſpérance, quelque moyen, ſi-non, de ſortir de cette abominable maiſon, au moins d'échaper aux malheurs qui te menacent.

Je tâchai de rappeller dans mon eſprit tout ce qui pouvoit me donner quelque eſpérance; mais je ne trouvai que des ſujets de déſeſpoir. Une méchante femme incapable de la moindre compaſſion. Un nouvel aſſiſtant qui lui étoit venu dans la perſonne de ce terrible Colbrand. Un Maître plein de colére & de reſſentiment, qui me haïſſoit maintenant, & qui me menaçoit du plus affreux de tous les maux. Je compris que ſuivant toutes les apparences, je ne retrouverois plus l'occaſion que j'avois alors de me délivrer de toutes leurs perſécutions.

Que te reste-t-il donc à faire, misérable créature, me dis-je à moi-même, si ce n'est de t'abandonner à la miséricorde Dieu qui connoît ton innocence, & de te dérober à l'impitoyable méchanceté de ceux qui ont juré ta perte!

Je pensai alors (& le Démon me suggéroit sans doute cette pensée, car elle me plut beaucoup, & fit une forte impression sur moi) que ces méchants, qui n'ont maintenant aucun remord de leur conduite, ni la moindre compassion pour moi, seront touchés de quelque répentir, lorsqu'ils verront les tristes effets de leurs crimes: oui, dis-je, quand ils contempleront le cadavre de l'infortunée Paméla tiré de l'eau & couché sur ce gazon, ils sentiront leur cœur déchiré par de cruels remords, dont ils sont maintenant incapables! Mon Maître, qui est à présent si en colére, oubliera alors tout ressentiment, & dira, ah! c'est-là la pauvre, la malheureuse Paméla, que j'ai si injustement persécutée! c'est moi qui suis la cause de sa mort! Je vois bien maintenant, dira-t-il, qu'elle préféroit sa vertu à la vie même; qu'elle n'étoit ni hipocrite, ni trompeuse; mais qu'elle étoit réellement cette créature innocente qu'elle prétendoit être! Peut-être qu'alors il répandra quelques larmes sur le cadavre de sa servante qu'il a tant persécutée. Et quoique pour cacher son propre crime, il publiera peut-être que c'est l'amour que j'avois pour M. Williams, & le dépit de ne pouvoir pas l'épou-

ſer, qui m'ont jettée dans le déſeſpoir, cependant il ſera véritablement affligé dans ſon cœur, il me fera enterrer honorablement, & me garantira de l'infâmie à laquelle on expoſe ceux qui ſe défont eux-mêmes. Tous les jeunes garçons & les jeunes filles du voiſinage de mes chers Parents déploreront le ſort de la pauvre Paméla: mais j'eſpére qu'on ne me fera pas le ſujet de Ballades ni d'Elegies; & que plutôt, pour l'amour de mon Pere & de ma Mere, on me laiſſera bientôt tomber dans l'oubli.

Ces triſtes penſées me plurent ſi fort, que je me levai une fois pour aller m'élancer dans l'eau; mais j'étois ſi meurtrie, que je pouvois à peine me remuer. Que vas-tu faire, miſérable Paméla! dis-je: & quoique tu ne voyes que ténébres & qu'obſcurité autour de toi, que ſais-tu ce que la Providence peut faire pour toi, quand tous les ſecours humains te manqueront? Oui, dis-je, le Dieu tout-puiſſant ne m'auroit pas expoſée à de ſi grandes afflictions, s'il ne m'avoit pas donné en même temps la force de les ſupporter, pourvû que je veuille en faire uſage. Mon Maître m'a déja eue en ſon pouvoir, & j'ai échappée à ſes mauvais deſſeins. Qui ſait ſi tout irrité qu'il eſt, ſa préſence que je crains ſi fort ne ſera pas plus avantageuſe pour moi, que celle de ſes émiſſaires perſécuteurs, qui ne lui ſont fidéles qu'à cauſe de l'argent qu'il leur donne, & qu'une longue habitude du crime a endurcis & rendus incapables de remords? Dieu

peut toucher le cœur de mon Maître dans un instant ; & s'il ne le fait pas, je pourrai toujours m'ôter la vie par quelque autre moyen, quand il sera nécessaire.

Que sais-je encore si ces blessures mêmes, & ces meurtrissures que je me suis faites en voulant employer le seul moyen qui me fut permis pour me délivrer, ne me fourniront pas l'occasion de rendre mon ame sans crime à ce Dieu de miséricorde de qui je la tiens, au lieu de vouloir hâter imprudemment mes jours.

D'ailleurs, qu'est-ce qui t'a donné quelque pouvoir sur ta propre vie, présomptueuse que tu es ? Es-tu en droit de la finir dès que ton esprit borné ne te suggére aucun moyen de la conserver avec honneur ? Sais-tu quelles vues Dieu peut avoir dans les épreuves ausquelles il t'expose ? Dois-tu mettre des bornes à la volonté de Dieu, & dire, je veux souffrir jusques-là, & pas davantage ? Et oseras-tu dire, que si tes afflictions continuent ou sont même augmentées, tu aimeras mieux mourir que de les supporter ?

Cette action de désespoir, dis-je encore en moi-même, est un crime, qui, s'y je m'y abandonne, ne sera susceptible d'aucune répentance, & qui sera par conséquent irrémissible. Veux-tu donc, misérable ! plonger ton corps & ton ame dans une misére éternelle, pour abréger des maux, qui quelques terribles qu'ils soient, & quelque foible que tu te croyes, ne sont pas passagers ;

Jusqu'ici, Paméla, tu as été l'innocente, la perſécutée Paméla : veux-tu donc maintenant te rendre criminelle ? Et parce que des méchants te perſécutent, veux-tu te révolter contre le Dieu tout-puiſſant, & outrager ſa grace & ſa bonté, tandis qu'il peut encore changer toutes tes ſouffrances en bénédictions ? Qui ſait, dis-je encore, ſi Dieu, qui voit tous les défauts ſecrets de mon cœur, ne m'a pas envoyé des épreuves pour me corriger, & pour m'obliger à me confier uniquement en ſa grace & en ſon ſecours ; parce que j'avois peut-être tiré trop de vanité des projets que j'avois formés pour me délivrer, & que j'avois trop compté ſur mes propres deſſeins ?

Mes pauvres & vertueux Parents, penſais-je auſſi, ont toujours perſévéré dans la pratique de leurs devoirs, & ſe ſont toujours ſoumis à la Providence avec une parfaite réſignation, dans l'état le plus déplorable ; au milieu de la pauvreté & de la miſere, & malgré la perſécution du monde ingrat, & de leurs impitoyables créanciers ; ils ont tâché de m'inſpirer la même réſignation par leur exemple & par leurs inſtructions. Voudrois-je donc rendre tout cela inutile ? Voudrois-je, par cette action déſeſperée, faire deſcendre leurs cheveux blancs avec douleur au ſépulchre ? Ce qui arrivera infailliblement, quand ils apprendront que leur chere fille, mépriſant la grace de Dieu, & ſe défiant de ſon ſecours, aura terni par ſa derniere action une vie, qui juſques-là avoit

été l'objet de leur approbation & de leurs délices.

Que fais-tu donc ici, présomptueuse Paméla! Quittes au plutôt ces dangereux bords; éloignes-toi incessamment de cette eau fatale, dont les tristes murmures, durant cette tranquille nuit, semblent te reprocher ta témérité! Ne tentes pas la bonté Divine sur ce gazon qui a été le témoin de tes criminels desseins! Et pendant qu'il te reste encore des forces, fuis la tentation, de peur que ton ennemi, que la grace de Dieu & de bonnes réfléxions ont maintenant repoussé, ne revienne à la charge avec une impétuosité à laquelle ta foiblesse ne te permettra peut-être pas de résister; & de peur qu'un moment fatal ne te fasse oublier ces grandes vérités, qui viennent d'effrayer ton esprit rebelle, & de lui inspirer la résignation à la volonté de ton souverain Maître!

En disant cela en moi-même je me levai, mais j'étois si incommodée du mal que je m'étois fait en tombant, & si pénétrée de froid par le brouillard qu'il faisoit, par l'humidité du gazon sur lequel je m'étois mise, & par les vapeurs qui s'élevoient du vivier en grande quantité, que j'eus beaucoup de peine à m'éloigner de cet endroit, auquel je ne pense maintenant qu'avec horreur. Je m'avançai lentement & en boitant vers la maison, & je me réfugiai dans le coin d'un bâtiment détaché, où l'on tient du bois & du charbon pour l'usage de la maison. Là j'attendis que mes cruels géoliers me vins-

ſent trouver pour m'enfermer plus étroitement, & me traiter plus durement que jamais. Je me traînai derriere un monceau de bois, & je m'étendis par terre dans un terrible accablement, comme vous pouvez vous l'imaginer, & n'attendant que les plus grands malheurs.

Voilà, mes chers Pere & Mere, à quoi aboutit l'infructueuſe entrepriſe de votre pauvre Paméla : & qui ſait, ſi au cas que j'euſſe pu ſortir par la porte du jardin, j'aurois été dans un état plus heureux, ſans argent, ſans amis, & dans un lieu inconnu? Mais ne blâmez pourtant pas trop votre pauvre fille; & ſi vous voyez jamais ce miſérable écrit tout baigné & taché de mes larmes, que votre pitié vous empêche de me condamner. Mais je ſais qu'elle vous en empêchera. Il faut que je m'arrête pour le préſent; car hélas! mes forces ne me permettent pas d'écrire auſſi long-temps que je voudrois. J'ajouterai cependant que quoique j'euſſe été charmée de me pouvoir délivrer de mes cruels géoliers & de mon méchant Maître, & que j'en euſſe béni Dieu, j'ai encore plus de raiſon de le bénir de ce qu'il m'a ſoutenue contre un ennemi plus dangereux encore; & cet ennemi, c'eſt *moi-même.*

Je continue ma triſte Relation.

Madame Jewkes ne s'éveilla qu'à la pointe du jour, & ne me trouvant pas au lit, elle

le m'appella ; mais comme personne ne lui répondit, elle se leva, & fut me chercher dans mon cabinet, puis sous le lit, ensuite dans un autre cabinet, enfin partout où elle crut que je pourrois m'être cachée : car comme elle trouva la porte de la chambre fermée comme elle l'avoit laissée, & qu'elle en avoit la clef, elle ne crut pas que je pouvois m'être échappée. Et quand même il m'auroit été possible de sortir de la chambre, je n'en aurois pas été plus avancée ; car il y avoit encore trois ou quatre portes à passer, toutes barrées & fermées à clef, avant que d'arriver au jardin. De sorte que le seul moyen étoit de passer par la fenêtre, & par cette fenêtre unique à cause du cabinet sur lequel elle donne, car toutes les autres sont trop hautes. Comme Madame Jewkes ne me trouva point, elle fut extrêmement effrayée, elle appella sur le champ M. Colbrand & les deux servantes, qui ne couchoient pas loin de sa chambre ; & comme elle trouva toutes les portes fermées, elle dit qu'il falloit que j'eusse été emmenée par un Ange, comme S. Pierre fut tiré de prison. Je m'étonne qu'elle n'eût pas une plus mauvaise pensée.

Elle dit qu'elle se mit à pleurer, & à se désespérer, courant çà & là comme une folle, car elle ne songeoit pas que j'avois pu sortir par la fenêtre entre les deux barres de fer ; & en vérité, je ne crois pas que je pusse le faire une seconde fois. Enfin, trouvant la fenêtre ouverte, ils conclurent tous

qu'il falloit que je me fusse échappée par-là ; ils coururent tous au jardin, & virent les empreintes de mes pieds sur la bordure sur laquelle je m'étois glissée du toit du cabinet. Alors ils allerent tous, c'est-à-dire, Madame Jewkes, Colbran & Nanon, à la porte du jardin, pour voir si elle étoit fermée, tandis que la cuisiniere fut éveiller les valets qui couchent dans des offices séparés de la maison : on leur ordonna de seller vîte des chevaux, pour aller à ma poursuite, chacun par un chemin différent.

Comme on trouva la porte du jardin bien fermée, & qu'on vit le talon de mon soulier & quelques briques par terre, on jugea que je m'étois certainement sauvée par dessus la muraille. Madame Jewkes parut alors, dit-on, avoir perdu entierement l'esprit. Enfin, Nanon s'avisa d'aller du côté du vivier, & voyant mon mouchoir, ma coëffure & ma jupe dans l'eau, que le mouvement des ondes avoit jettés presque sur le bord, elle crut que c'étoit moi, & jettant un grand cri, elle courut à Madame Jewkes, en disant : ah ! Madame, voici quelque chose de bien affreux ! La pauvre Mademoiselle Paméla est noyée dans le vivier. Ils y accoururent tous, & voyans mes hardes, ils ne douterent point que je ne fusse au fond de l'eau. Ils se frappérent tous la poitrine, sans excepter le Suisse, & firent les plus tristes lamentations du monde. Madame Jewkes envoya Nanon aux valets, pour leur commander de laisser-là leurs che-

;aux & de préparer le *Tramail*, afin de pê-
:her le cadavre de cette pauvre innocente,
:omme elle m'appella alors en se frappant
a poitrine & se désespérant, & en déplo-
'ant mon triste sort; mais sur tout en di-
ant, *que deviendrons-nous tous? Quel compte
›ourrons-nous rendre à notre Maître.*

Pendant qu'ils étoient tous différemment
›ccupés, les uns pleurants & se lamentants,
& les autres courants çà & là. Nanon vint
:hercher quelque chose dans le bâtiment où
'on tient le bois: j'étois-là, mais si foible,
i abbattue, & si roide par mes meurtrissu-
'es que je m'étois faites en tombant, que je
ıe pouvois ni me lever, ni même me re-
nuer. *Nanon*, *Nanon*, dis-je d'une voix
›asse, car je pouvois à peine parler. La pau-
're créature fut terriblement effrayée, elle
›rit une grosse buche de bois pour m'assom-
ner, me prenant pour un voleur, comme
'lle m'a dit depuis: mais je m'écriai le plus
ıaut que je pus, *Nanon*, *Nanon*, pour l'a-
nour de Dieu aidez-moi, car je ne saurois
ne lever, & tâchez de me conduire à Ma-
lame Jewkes. O Ciel! est-ce vous Made-
noiselle Paméla, dit-elle? Nous sommes
ous presque morts d'affliction; nous allions
'ous chercher dans le vivier, croyans que
'ous vous étiez noyée; mais vous allez nous
endre la vie.

Et sans me donner le moindre seccurs,
lle courut au vivier, & emmena toute la
roupe avec elle à l'endroit où j'étois. La mé-
:hante Jevvkes dit en entrant, où est-elle?

F 2

la p..... soit de cette sorciere avec tous ses sortiléges! Elle payera cher ce tour-ci, si je m'appelle Jevvkes. En disant cela elle vint à moi, me prit rudement le bras, & le tira si fort, qu'elle me fit jetter un cri, car c'étoit de ce côté que je m'étois meurtrie l'épaule. La secousse qu'elle me donna me fit tomber sur le visage. Oh cruelle créature! dis-je; si vous saviez ce que j'ai souffert, vous auriez pitié de moi.

Colbrand lui-même parut touché. *Fi, Madame*, dit-il, *fi, vous voir qu'elle l'être presque morte : n'est pas bon de traiter sti Dame si durement :* Le cocher Robert parut aussi fort affligé, & dit en sanglottant, qu'elle triste scène est ceci? Ne voyez-vous pas qu'elle a la tête toute ensanglantée, & qu'elle ne sauroit se remuer. Maudits soient ses artifices, dit l'horrible créature: elle m'a causé une frayeur mortelle. Comment d.... le êtes-vous venue ici? Oh! dis-je, ne me faites point de questions maintenant; mais souffrez que les servantes me portent dans ma prison, & que j'y meure décemment & en paix; car en vérité je ne croyois pas avoir deux heures à vivre.

La plus qu'inhumaine, la tygresse dit, vous voudriez avoir M. Williams pour vous faire la priere, n'est-ce pas? Eh bien, eh bien! j'enverrai chercher mon Maître dans ce moment, qu'il vienne vous garder lui-même; car je vous jure que je ne veux plus m'en charger, la tâche est trop difficile.

Les deux servantes me porterent dans ma

chambre; & quand la créature vit combien j'étois mal, elle commença à s'adoucir un peu. Chacun étoit surpris de ce qui s'étoit passé, & croyoit qu'il y avoit du sortilége: pour moi, je n'avois ni la force, ni l'inclination de le leur expliquer.

J'étois si foible d'abattement, de douleur & de fatigue, que quand je fus dans ma chambre je tombai en foiblesse: on me deshabilla & on me mit au lit, & Madame Jévvkes ordonna à Nanon de me bassiner l'épaule, le bras & la cheville, avec de l'eau-de-vie & du sucre bien chaud. On me coupa un peu de cheveux sur le derrière de la tête, qui étoient tous couverts de sang caillé; on les leva, & on y trouva une blessure assez longue, mais qui n'étoit pas profonde. Madame Jévvkes y mit une emplâtre de sa façon: car si cette femme a quelques bonnes qualités, c'est de savoir fournir un prompt & utile secours à ceux de la maison à qui il arrive quelque accident.

Je dormis ensuite assez profondément jusqu'à midi, & je me trouvai passablement bien, vû que j'avois eu un peu de fiévre. Madame Jevvkès se donna beaucoup de peine pour me remettre en état de subir de nouvelles épreuves, lorsque je croyois que tous mes malheurs alloient finir, mais la Providence ne l'a pas jugé à propos.

Madame Jévvkes voulut me faire lever à midi, mais j'étois si foible que je ne pus me tenir dans un fauteuil jusqu'à ce qu'on eût fait mon lit: je me recouchai, & on dit

que j'eus quelques transports au cerveau dans l'après-dînée. Mais ayant assez bien dormi la nuit du Jeudi, je me trouvai beaucoup mieux le Vendredi ; & le Samedi je me levai , & mangeai un peu de soupe. Ma fiévre étant passée , je fus assez bien rétablie le soir pour prier Madame Jevvkes de me permettre de me retirer seule dans mon cabinet. Elle y consentit, parce qu'on y avoit mis la veille de doubles barreaux de fer ; & que je l'assurai que je renoncerois désormais à tous mes artifices, comme elle avoit coutume de les appeller. Mais elle m'engagea premierement à lui raconter toute mon entreprise : ce que je fis très-fidelement, sachant bien que cela ne pouvoit pas me nuire, & qu'il n'y avoit désormais rien qui pût contribuer à ma sûreté ni à ma délivrance. Elle parut s'étonner beaucoup de ma hardiesse & de ma résolution ; mais elle m'avoua franchement que j'aurois trouvé de grandes difficultés à m'échapper entierement, parce qu'elle avoit une prise de corps contre moi de la part de mon Maître, qui est Juge de Paix dans ce Comté, aussi-bien que dans celui de Bedford ; & que si je m'étois sauvée, elle m'auroit fait arrêter sous prétexte de vol, en quelque lieu que j'eusse été.

Oh la profonde malice des hommes ! & que l'on avoit pris de précautions pour me faire tomber dans le malheur que je crains ! En vérité, je ne crois pas mériter qu'on employe tant d'artifices pour me perdre. Ceci

ne me confirme que trop ce qui m'avoit été insinué dans l'autre maison, je veux dire que mon Maître avoit juré qu'il vouloit m'avoir à quelque prix que ce fût. Juste Ciel! préserves-moi d'être jamais à lui, dans le sens criminel qu'il attachoit à ces paroles en faisant cet horrible serment.

J'ajouterai qu'à présent que cette femme voit que ma santé se retablit si vîte, elle recommence à me maltraiter; elle m'a ôté tout mon papier à une feuille près, qu'elle veut que je lui montre écrite ou non écrite, au moment qu'elle voudra la voir; elle m'a aussi réduite à une seule plume; mais ma provision cachée me tient lieu de ce qu'elle m'a ôté. Elle se montre de plus hargneuse & Bourrue, elle me traite ironiquement de *Madame Williams*, & me donne tous les autres noms qu'elle croit qui peuvent me chagriner.

DIMANCHE, *après midi.*

Madame Jevvkes a jugé à propos de me faire prendre l'air pendant trois ou quatre heures cette après-dînée. Je me trouve beaucoup mieux? & je serois bien mieux encore, si je savois à quoi je suis destinée. Mais la santé est un bien que je dois à peine souhaiter dans les circonstances où je me trouve, puisqu'elle ne serviroit qu'à me rendre plus propre à l'affreux malheur que j'appréhende incessamment; au lieu qu'un état foible &

languissant, exciteroit peut-être quelque compassion pour moi. Oh que je crains l'arrivée de ce Maître terrible & irrité, quoique je ne lui aie certainement fait aucun tort !

Je viens d'apprendre dans ce moment, qu'étant il y a quelques jours à la chasse, il a pensé se noyer en traversant une petite riviere. D'où vient que malgré tous ses mauvais traitements je ne saurois le haïr. En vérité, je crois que je ne suis pas faite comme les autres filles. Il m'a certainement fait assez de mal pour m'obliger à le haïr ; & cependant lorsque j'ai appris le danger qu'il avoit couru, & qui étoit très-grand, je n'ai pas pu m'empêcher de me réjouir de tout mon cœur, de ce qu'il en étoit échappé, quoique sa mort eût mis fin à toutes mes peines. O Maître cruel & peu généreux ! si vous saviez ceci, vous ne me persécuteriez pas comme vous faites ! Mais il faut que je lui souhaite du bien pour l'amour de feu ma bonne Maîtresse. O qu'il me paroîtroit un Ange, s'il vouloit renoncer à ses desseins, & réformer sa conduite !

Madame Jewkes m'a dit qu'on a chassé Jean Arnold, parce qu'on l'a surpris comme il écrivoit à M. Williams : & que M. Longman & M. Jonatham le sommelier ont encouru la disgrace de mon Maître, parce qu'ils ont voulu lui parler en ma faveur. Madame Jervis elle-même est en danger d'être mise dehors : Ils s'étoient joints tous trois pour intercéder pour moi ; car on sait maintenant où je suis.

Avec la nouvelle du danger que mon Maître a couru, Madame Jevvkes en a reçu une lettre; mais elle dit que ce qu'elle contient eſt trop mauvais pour m'être communiqué. Il faut en effet que le contenu en ſoit bien mauvais, s'il eſt pire que ce que j'ai déja vu.

L'horrible créature vient de me dire comme un ſecret, qu'elle a lieu de croire que mon Maître a trouvé un moyen pour lever tous mes ſcrupules, c'eſt de me faire épouſer cet affreux Colbrand, & de m'acheter de lui le jour des nôces, pour une ſomme d'argent. A-t-on jamais oui rien de ſemblable? elle dit qu'il ſera alors de mon devoir d'obéir à mon mari, & que pour punir M. Williams, on le forcera de nous épouſer: & que quand mon Maître aura payé le Suiſſe, & que j'aurai été livrée entre ſes mains, le Suiſſe s'en retournera chez lui, où il y a déja une femme & des enfants; car, dit Madame Jevvkes, c'eſt la coutume de ces gens-là, d'épouſer une femme dans chaque pays où ils ſe trouvent.

Mais tout ceci n'eſt ſans doute qu'un affreux & ridicule Roman; mais tout abominable qu'il eſt, il ſervira peut-être à faire exécuter quelque mauvais deſſein que l'on trame. Que mon pauvre eſprit eſt agité d'étranges inquiétudes! peut-être que l'on ſe propoſe quelque faux mariage dans le deſſein de me perdre. Mais un mari peut-il vendre ſa femme ſans qu'elle y conſente? Un pareil marché ſeroit-il valable?

LUNDI, MARDI, MERCREDI.

Le 32, 33, & 34 Jours de mon emprisonnement.

Il ne s'eſt rien paſſé durant ces trois jours, que des diſputes entre Madame Jevvkes & moi ; elle me maltraite de plus en plus. Je la fâchai hier, parce que comme elle ſe ſervoit d'expreſſions obſcènes, je lui dis qu'elle tenoit un langage qui convenoit plus à une infâme proſtituée de Londres, qu'à une femme qui ſervoit un homme de diſtinction. Elle croit qu'à cauſe de ce reproche, elle ne ſauroit me traiter aſſez mal : elle jure & tempête comme un Grenadier, & peut à peine s'empêcher de me battre. Vous pouvez croire qu'il faut que les expreſſions dont elle s'eſt ſervie, ſoient bien affreuſes, pour m'avoir engagé à lui faire un reproche ſi dur. En vérité on ne ſauroit les répéter. Cette femme eſt la honte de ſon ſexe. Elle me tourne en ridicule, & ſe rit des idées que j'ai de la vertu. L'impudente oſe me dire, que j'ornerai bien le lit de mon Maître avec les idées fantaſtiques que j'ai, & d'autres choſes ſemblables. Croyez-vous que cela ſe puiſſe ſupporter ? Cependant elle en dit plus ; elle parle d'une maniere tout-à-fait abominable. Oh ! dans quelles mains infâmes ſuis-je tombée !

Je me ſuis rappellée à cette occaſion le

Pseaume CXXXVI. dont je vous ai parlé dans le paquet que M. Williams vous a envoyé. Voici comment j'ai accommodé ce Pseaume à mon état présent.

I.

Etant assise au manoir horrifique,
De Belton-hall, plorois mélancolique,
Me désolant de ma détention:
Et au milieu de l'habitation,
Où de regret epandis tant de larmes,
Seulette un jour pensois à mes allarmes.

II.

Lors celle-là que l'on fit ma geoliere,
Insolemment sa pauvre prisonniere
Vint requérir de Psalmes lui chanter.
Las! de quel front oses-tu m'exciter
(Dis je en mon cœur) à chanter la louange
De notre Dieu dans ce séjour étrange!

III.

Or toutefois, puisse oublier ma drette
L'art de sonner de la douce épinette,
Si d'aller droit ne sais me souvenir!
Ma langue puisse à mon palais tenir,
Si je m'oublie, & si jamais ai joie
Tant que premier ma délivrance voie!

IV.

Mais donc, Seigneur, en ta mémoire imprime
L'horrible *Jouks*, (1) qui voudroit dans le crime
Faire tomber ta pauvre Paméla!

(1) C'est ainsi que ce nom se prononce en Anglois, quoiqu'on écrive *Jéwkes*, qui n'est pourtant que d'une syllabe.

Souviens-toi comme elle a dit, *Voilà*
Bien des façons ! puis d'un ton de Diablesse.
A bas, à bas, ces grands airs de sagesse !

V.

Aussi seras impudente ennemie,
Ains non pas moi, couverte d'infâmie :
Et pour ton bien ce mal t'arrivera.
O bienheureux le mortel qui viendra,
En me tirant de ta patte effroyable,
Te tirer toi de la griffe du Diable !

JEUDI.

J'ai maintenant toutes les raisons du monde d'appréhender que mon Maître ne soit bientôt ici. Car tous les domestiques sont occupés à ranger la maison, & l'on néttoye une écurie & une remise dont on ne s'étoit pas servi il y a long-temps. J'ai demandé depuis à Madame Jevvkes, si mon Maître venoit; mais elle n'a point satisfait à ma question, & daigne à peine me répondre quand je lui demande quelque chose. Je m'imagine quelquefois qu'elle prend ces airs de hauteur & de dédain, & qu'elle me maltraite de toute maniere, dans le dessein de me faire souhaiter ce que je redoute plus que toute chose au monde, je veux dire l'arrivée de mon Maître. Il dit qu'il m'aime ! S'il avoit le moindre égard pour moi, il n'auroit garde de m'abandonner comme il fait au pouvoir de cette méchante créature. Et s'il vient ici, que deviendra la promesse qu'il m'a faite de

ne me point voir sans mon consentement ? Mais *il ne me doit plus rien*, me dit-il dans sa Lettre. Et pourquoi ? parce que je veux conserver ma vertu. Il est vrai qu'il dit aussi, qu'il *me hait parfaitement*. Il est clair que cela n'est que trop vrai ; autrement il ne me laisseroit pas à la merci de cette femme, & ce qui est pire encore, en proïe à mes cruelles appréhensions.

VENDREDI, *le 36. Jour de mon emprisonnement.*

Hier après midi trouvant la porte ouverte, je pris la liberté de me promener devant la maison, rêvant à mon triste sort. Je me trouvai sans y penser au bout de la grande allée d'ormes, où je m'assis sur l'herbe, roulant dans mon esprit le triste sujet qui m'occupe continuellement. J'apperçus bientôt une troupe de gens, hommes & femmes, qui venoient à moi de la maison en courans de toutes leurs forces, & qui paroissoient fort effrayés. Je ne sçus d'abord qu'en penser ; mais quand ils furent près de moi, je compris qu'ils étoient dans de cruelles allarmes, s'imaginans que je m'étois évadée. Il y avoit d'abord le terrible Colbrand qui faisoit des enjambées presque de deux aulnes chacunes ; ensuite un des palefreniers, celui qui avoit volé le pauvre M. Williams. J'apperçus après cela Nanon, qui étoit presque hors d'haleine ; puis la cuisiniére ; & enfin Madame Jevy-

kes, qui venoit en *canotant* aussi vîte qu'elle pouvoit, & en pestant terriblement contre moi. Colbrand me dit, *Oh que vous l'avre effrayez nous tous* ! Il se mit derriére moi, de peur que je ne vinsse à m'enfuir, à ce que je m'imagine.

Je me tins tranquille pour leur faire voir que je n'avois pas la moindre intention de m'enfuir : car outre le peu d'apparence qu'il y avoit de réussir, le triste succès de ma derniére entreprise m'avoit guérie entiérement de l'envie d'en former désormais aucune. Quand Madame Jevvkes fut assez proche de moi pour que je pusse l'entendre, je trouvai qu'elle étoit dans une furieuse colére, & qu'elle déclamoit terriblement contre mes entreprises. Vous n'avez aucun sujet, lui dis-je, d'être si fort irritée ; je me suis assise ici pour quelques minutes, sans le moindre dessein de m'enfuir, pas même d'aller plus loin ; & je me proposois de rentrer dès qu'il commenceroit à faire obscur. Elle n'en voulut rien croire ; mais la barbare me donna un grand coup avec son terrible poing, je crois qu'elle m'auroit assommée, si Colbrand ne se fût pas mis entre deux, en l'assurant qu'il m'avoit trouvée assise tranquillement, sans que je parusse avoir la moinde envie de m'enfuir. Cela ne la persuada pas : elle ordonna aux deux servantes de me prendre chacune par un bras, de me conduire dans la maison, & de me faire monter dans ma chambre, où je suis demeurée depuis sans souliers. C'est envain que j'ai voulu l'assu-



rer que je n'avois aucun dessein, comme en effet je n'en avois point : elle ne veut pas ajouter foi à ce que je dis, & hier au soir elle a voulu que je couchasse entre elle & Nanon. Je vois qu'elle est résolue à se servir de ce prétexte de ma prétendue fuite, pour me maltraiter de plus en plus, & pour justifier la conduite qu'elle tient à mon égard. En vérité, tant ses mauvais traitements, que la crainte que j'ai de quelque chose de plus affreux encore, font que je suis tout-à-fait lasse de la vie.

Elle a été avec moi dans ce moment, & m'a rendu mes souliers, me commandant en même-temps d'un air impérieux de m'habiller, & de mettre un des habits qui sont dans la valise, & que je n'ai vus depuis longtemps : elle veut que je sois prête entre trois & quatre heures, parce qu'elle attend la visite de deux filles de Miladi Darnford, qui viennent exprès pour me voir. Là-dessus elle m'a donné la clef de la valise. Mais je ne lui obéirai point ; je lui ai dit que je ne voulois pas être mise en spectacle, ni voir ces Demoiselles. Elle m'a repliqué que je m'en trouverois plus mal ; mais comment cela se peut-il ?

A cinq heures du soir.

Les jeunes Dames n'arrivent point, de sorte que je m'imagine.... Mais je crois entendre leur carosse. Je vais regarder par la

fenêtre, mais je ne descendrai point pour les voir, j'y suis résolue.

O Ciel! que deviendrai-je! C'est mon Maître qui vient d'arriver dans son magnifique carosse! En vérité c'est lui! Que ferai-je! Où me cacherai-je! Oh priez Dieu pour moi! Mais hélas! vous ne sauriez voir ceci! C'est à présent, ô Dieu des miséricordes, qu'il faut que tu viennes à mon secours, si c'est ton bon plaisir..

A sept heures du soir.

Quoique je craigne de le voir, je suis pourtant surprise de ne l'avoir pas encore vu. Sans doute que l'on trame quelque chose contre moi, & qu'il attend qu'elle lui ait conté toutes ses histoires. Je puis à peine écrire; & cependant je ne puis pas m'en empêcher, n'ayant point d'autre occupation. Mais je ne saurois tenir la plume. Que ces Lettres sont tremblantes, & ces lignes de travers! Il faut que je quitte, jusqu'à ce que j'aye la main plus ferme. Pourquoi faut-il que ceux qui sont innocens tremblent ainsi pendant que ceux qui sont coupables conservent toute la tranquillité de leur esprit?

SAMEDI.

Je vais vous faire le récit de ce qui s'est passé hier au soir; car jusqu'à ce moment

je n'ai eu ni la force, ni l'occasion d'écrire.

Cette indigne créature retint mon Maître jusqu'à sept heures & demie, & il étoit arrivé à cinq. J'entendis sa voix comme il montoit l'escalier : il ordonnoit qu'on lui fît bouillir un poulet pour son souper.

Il monta dans ma chambre, & m'aborda d'un air sévère & majestueux, car il peut prendre cet air quand il lui plait. Obstinée Paméla, dit-il en entrant, ingrate fugitive ! Ce fut son premier salut. Vous faites bien, n'est-ce pas, de me causer tant de peines & tant de chagrin ? Je ne pouvois pas parler ; mais je me jettai par terre & me cachai le visage, prête à mourir de douleur & de crainte. Vous avez raison de cacher votre visage, & d'avoir honte de me regarder, hardie & indigne créature que vous êtes ! Je pleurois & sanglottois, sans pouvoir dire un mot. Il me laissa par terre, & fut appeller Madame Jewkes. Venez, lui dit-il, relevez cet *Ange qui est tombé*. Oui, je la croyois autrefois innocente comme un Ange de lumiére, mais je ne saurois la souffrir à présent. La petite hypocrite ne se prosterne ainsi, que dans l'espérance de profiter de la foiblesse que j'ai pour elle, & d'exciter ma compassion ; elle s'attend que je la relèverai, mais je ne la toucherai pas. Non ! dit ce cruel ! qu'un homme comme M. Williams se laisse surprendre à ses artifices ! Je la connois présentement ; elle est prête à se livrer au premier sot qui se laissera prendre à ses charmes.

Je soupirai comme si mon cœur alloit se fendre. Madame Jewkes m'aida à me tenir sur mes genoux, car je tremblois si fort qu'il m'étoit impossible de me tenir debout. Allons, Mademoiselle Paméla, me dit-elle, apprenez à connoître votre meilleur, ami, confessez l'indignité de votre conduite, & demandez pardon à Monsieur de toutes vos fautes. J'étois sur le point de m'évanouir. Mon Maître dit, elle entend parfaitement son métier, je vous en assure; il y a dix contre un, que dans un moment elle fera semblant de tomber en foiblesse.

Ce discours me perçoit le cœur, mais je ne pouvois pas encore parler, je levois seulement les yeux au Ciel. A la fin je fis un effort, & je dis. Dieu vous le pardonne, Monsieur. Il parut être dans une furieuse colére; il se promena dans la chambre, jettant de temps en temps la vuë sur moi, comme s'il avoit voulu dire quelque chose, mais il se retint. Enfin il dit à Madame Jevvkes: quand elle aura fini cette premiere scène, je la reverrai peut-être, & elle saura bientôt à quoi elle doit s'attendre.

Là-dessus il sortit de la chambre: j'étois presque morte de douleur. Ah, dis-je, il faut sans doute que je sois la plus méchante créature qui ait jamais vécu! Pas tout-à-fait, dit Madame Jevvkes; mais je suis bien aise que vous commenciez à reconnoître vos fautes. Il n'y a rien de tel que de s'humilier. Allons, je serai votre amie & j'intercéderai pour vous, si vous voulez me promettre que

vous ferez déformais plus obéiffante. Venez, venez, dit cette infolente, tout pourra être racommodé avant demain matin, fi vous ne faites pas la fotte. Retirez-vous, abominable que vous êtes, lui dis-je, & n'augmentez pas mon affliction par votre inexorable cruauté, & votre méchanceté fans exemple!

Elle me pouffa avec colére, & fe retira fort irritée. Elle fut rapporter à mon Maître ce que j'avois dit, mais en le brodant à fa maniére; elle ajouta que j'avois une fierté qu'il ne falloit plus fupporter.

Je me couchai par terre, fans avoir la force de me relever. Quand il fonna neuf heures la méchante créature revint, & me dit, il faut que vous defcendiez pour aller trouver mon Maître, s'il vous plaît s'entend, ma fiére Demoifelle. Je fuis fi foible, dis-je, que je ne crois pas pouvoir me tenir de bout. Eh bien, reprit-elle, je vous enverrai M. Colbrand, qui vous portera en bas.

Je me levai là-deffus du mieux que je pus, & je defcendis l'efcalier en tremblant comme la feuille. Madame Jevvkes marcha devant moi. En entrant dans la falle j'y vis un nouveau valet qui fervoit mon Maître au lieu de Jean, & qui fe retira dès qu'il m'apperçut. Pour le dire en paffant, mon Maître a auffi un nouveau cocher; ce qui me fait croire que Robert de Bedfordshire a auffi été chaffé à mon occafion.

Je m'étois propofé, me dit mon Maître, de vous faire affeoir à table avec moi, lorf-

que je n'aurois pas compagnie. Mais puisque je vois que vous ne sauriez oublier votre basse naissance, & que vous préferez mes domestiques à moi, je vous ai fait descendre pour me servir pendant que je suis à souper, & pour causer un peu avec vous; car je suis résolu à perdre le moins de temps avec vous que je pourrai.

Monsieur, lui dis-je, ce m'est beaucoup d'honneur de vous servir, & je me flatte que je n'oublierai jamais ma naissance. Je fus obligée de me tenir derriére sa chaise pour m'appuyer, car je ne pouvois pas me soutenir. Versez-moi, me dit-il, un verre de ce *Bourgogne*. Je voulus le faire, mais la main me trembloit si fort, que je ne pouvois pas tenir la soucoupe, sur laquelle j'avois mis le verre, & je répandis une partie du vin. Madame Jevvkes le versa pour moi, & je portai la soucoupe des deux mains du mieux que je pus; je la présentai à mon Maître, en lui faisant une profonde révérence. Il prit le verre en me disant, tenez-vous derriére moi, que je ne vous voïe point.

Vous dites donc, Madame Jevvkes, dit-il en s'adressant à elle, que Paméla est toujours fort triste, & qu'elle ne mange rien? Oui, Monsieur, répondit-elle, ce qu'elle mange suffit à peine pour l'empêcher de mourir de faim. Et elle pleure toujours, dites-vous, reprit-il? Oui, répondit-elle, elle pleure toujours tantôt d'une chose, tantôt d'une autre. Ah! dit-il, ces jeunes créatures vivent de leurs larmes, leur obstination leur

ſert de viande & de breuvage. Cependant il me ſemble qu'elle n'a jamais eu meilleur viſage. Il faut ſans doute que ce cher M. Williams, & ſes petits & indignes complots à elle, lui ayent entretenu la vie & la ſanté. Car la malice, l'amour & la contradiction ſont les aliments naturels des femmes.

J'étois obligée d'entendre tout cela ſans oſer ouvrir la bouche, & j'avois en effet le cœur trop gros pour parler.

Vous dites auſſi, ajouta-t'il, qu'encore hier au ſoir elle avoit formé un nouveau projet pour s'évader? Elle le nie, dit Madame Jevvkes; mais cela avoit tout l'air d'un projet. Je vous aſſure au moins qu'elle m'a furieuſement allarmée. Je ſuis bien aiſe que vous ſoyez venu; & j'eſpere que quelles que ſoient vos intentions à ſon égard, vous ne tarderez pas long-temps à les exécuter; car je vous aſſure que vous aurez de la peine à la tenir, elle vous échappera comme une anguille.

Monſieur, lui dis-je en me jettant à ſes pieds & en embraſſant ſes genoux, ſans ſavoir ce que je faiſois, ayez pitié de moi, & daignez écouter ce que j'ai à vous dire ſur la maniere dont cette méchante femme me traite....

Il eut la cruauté de m'interrompre en diſant, je ſuis perſuadé qu'elle n'a fait que ſon devoir, tout ce que vous pouvez dire contre Madame Jevvkes ne ſervira de rien. Si vous êtes encore ici à plaider votre cauſe, petite hypocrite, c'eſt à ſes ſoins que j'en ſuis rede-

vable : si elle avoit été moins vigilante, vous seriez maintenant avec le Ministre. Méchante fille, d'avoir engagé cet homme à se perdre lui-même, & cela précisément dans un un temps où j'étois sur le point de le rendre heureux pour toute sa vie !

Je me levai là-dessus ; mais je dis avec un profond soupir, j'ai fait, Monsieur, j'ai fait. Quel étrange tribunal que celui devant lequel j'ai à plaider ! Il est semblable à celui où plaida la Brebis de la Fable, lorsqu'elle eut le loup pour accusateur, & le vautour pour juge.

Voyez-vous, Madame Jevvkes, dit-il ? Vous êtes le loup, & moi je suis le vautour ; & ce pauvre & innocent agneau plaide sa cause devant nous. Oh ! vous ne savez pas combien cette innocente a de lecture, & combien elle sait mettre à profit ses réfléxions ! Elle a infiniment d'esprit quand elle a envie d'étaler son innocence romanesque aux dépens de la réputation d'autrui.

Ah ! Monsieur, dit cette méchante créature pour l'irriter encore plus, tout ceci n'est rien au prix des noms qu'elle me donne. Je suis une Jezabel, une Prostituée de Londres, & que sais-je encore ! Mais je ne dois pas m'offenser de ces injures, puisque je vois que c'est sa coutume de maltraiter ainsi les gens, & qu'elle ose bien vous appeller un vautour.

Je dis là-dessus que je n'avois eu aucun dessein de comparer mon Maître.... J'allois continuer, mais il m'interrompit, en

disant, taisez-vous, ne babillez pas tant. Non, dit Madame Jevvkes, cela ne vous convient pas, je vous en assure.

Eh bien, dis-je, puisqu'il ne m'est pas permis de parler, je garderai le silence. Mais il y a un juste Juge, qui connoît tous les secrets des cœurs ; c'est à lui que j'en appelle.

Remarquez bien ceci, dit-il ; cette douce, cette charitable créature va par ses prieres faire descendre le feu du Ciel sur nous. Oh ! je vous assure qu'elle peut nous maudire de tout son cœur, & cela avec toute la débonnaireté Chrétienne ! Allons, insolente, donnez-moi encore un verre de vin.

Je le fis aussi bien qu'il me fut possible, mais je pleurois si amérement, qu'il me dit, je m'imagine que vous me ferez boire quelques-unes de vos larmes avec ce vin.

Quand il eut soupé, il se leva, & me dit : c'est un grand bonheur pour vous que vous puissiez ainsi, quand vous le voulez, faire verser des torrens de larmes à ces yeux parlans, sans qu'ils perdent rien de leur brillant. Je m'imagine que quelqu'un vous a dit que vous n'êtes jamais plus belle que quand vous pleurez. Avez-vous jamais vu, dit-il à Madame Jevvkes, qui pendant tout ce temps-là se tenoit dans un coin de la salle, avez-vous jamais vu une créature plus charmante qu'elle ? Doit-on s'étonner que je m'abaisse jusqu'à en prendre connoissance ? Voyez, ajouta-t'il en prenant un verre de vin dans une main, & en me tournant de l'autre,

quelle taille ! quelle gorge ! quelle main ! quel teint de lis & de roses ! Mais qui peut décrire la malice & l'artifice qu'elle cache dans son cœur ! Il n'est pas surprenant que le pauvre Ministre ait été infatué d'elle. Je le blâme moins que je ne la blâme elle ; car qui pouvoit s'attendre à tant d'artifices dans une si jeune enchanteresse !

Je fus à l'autre bout de la salle, cachant mon visage du côté de la muraille ; & malgré tout ce que je pus faire pour m'empêcher de pleurer, je sanglottois jusqu'à perdre presque la respiration. Je suis surpris, Madame Jevvkes, dit-il, de ce que vous m'apprenez au sujet de la méprise de ces Lettres. Mais vous voyez que je ne crains pas que tout le monde lise ce que j'écris. Je n'entretiens point de correspondance secrette ; je ne révéle point les secrets qui parviennent à ma connoissance, & je ne gagne point les gens pour porter mes Lettres, contre ce qu'exige d'eux leur devoir & leur conscience.

Venez ici, friponne, me dit-il ; vous & moi avons un terrible compte à régler ensemble. Pourquoi ne venez-vous pas quand je vous le commande ? Fi, Mademoiselle Paméla, dit Madame Jevvkes ; quoi, vous ne bougez pas lorsque votre Maître vous appelle ! Qui sait s'il n'aura pas la bonté de vous pardonner ?

Il vint à moi, car je n'avois pas la force de bouger : il mit son bras autour de mon cou, & voulut me baiser ; vous voyez, Madame Jevvkes, dit-il, si ce n'étoit l'idée de ce m....t Prêtre,

Prêtre, je crois en vérité que j'aurois la foiblesse de pardonner à cette petite intriguante & d'en faire encore mes délices.

Oh! dit cette indigne flatteuse, que vous avez de bonté, Monsieur, & que vous êtes facile à pardonner! Allons, ajoûta cette abandonnée créature, j'espére que vous la prendrez en affection, & que dès ce soir vous lui en donnerez des preuves; je ne doute pas que demain matin elle ne connoisse son devoir.

Peut-on voir rien de plus abominable, sur-tout de la part d'une femme! J'étois outrée; mais la douleur & l'indignation m'empêchérent de parler; tout ce que je pus faire, ce fut d'adresser au Ciel une exclamation entrecoupée de sanglots, le priant de protéger mon innocence. Mais ils ne firent que s'en moquer. Y eut-il jamais une pauvre créature réduite à de plus grandes extrêmités!

Non, dit-il, comme s'il venoit de considérer en lui-même s'il me pardonneroit ou non, je ne saurois lui pardonner. Elle m'a causé trop de trouble; elle m'a deshonoré tant dans la maison, que dans le public; elle a corrompu tous mes domestiques de Bedfordshire; elle a méprisé les offres honorables que je lui ai faites; & elle a voulu s'enfuir avec cet ingrat *Prestolé*. Sans doute que je ne dois point lui pardonner tout ceci. Cependant malgré toute cette colére affectée, il me baisa encore, & voulut me mettre la main dans le sein. Je me débattis & m'écriai

que je mourrois plutôt que de souffrir une pareille indignité. Considérez, Paméla, dit-il d'un ton menaçant, considérez où vous êtes, & ne faites pas la folle : autrement votre sort sera plus terrible encore que vous ne le pensez. Mais, dit-il à Madame Jevvkes, conduisez-la en haut, je lui enverrai quelques propositions par écrit. Réfléchissez y, Paméla, ajoûta-t'il, & faites-moi tenir votre réponse demain matin. Je vous donne ce temps-là pour vous déterminer ; mais soyez persuadée que ce terme expiré, votre sentence sera prononcée sans appel. Je montai donc dans ma chambre, & je m'abandonnai à mon affliction, dans l'attente de ce qu'il avoit à me proposer. J'étois bien aise cependant d'avoir encore une nuit de répit.

Il ne m'envoya pourtant rien ; & sur le minuit Madame Jevvkes & Nanon montérent pour se coucher avec moi comme la nuit précédente. Je voulus me mettre au lit toute habillée, ce qui les fit murmurer beaucoup, & Madame Jevvkes en particulier déclama fort contre moi. En vérité j'avois envie de ne me point coucher du tout; aussi-bien ne dormis je que peu, craignant que Madame Jevvkes ne fit entrer mon Maître. Elle ne fit pendant long-temps que le louer & blâmer ma conduite ; mais je ne lui répondis que le moins que je pus.

M. le Chevalier Simon *le Babillard*, je veux dire Darnford, doit dîner aujourd'hui avec mon Maître. Il lui avoit envoyé faire des complimens sur son arrivée dans la Pro-

vince. J'apprends que ce vieux Chevalier a grande envie de me voir, & je m'imagine qu'on m'enverra chercher, comme on fit Samſon pour ſe mocquer de lui. Mais je ſuis ici, & il faut que je ſouffre tout.

SAMEDI *à midi.*

Mon Maître vient de m'envoyer par Madame Jevvkes les propoſitions que vous allez voir. Voilà donc à quoi aboutiſſent tous ſes deſſeins honnêtes, & ſes vûes honorables; c'eſt de faire de moi ſa maîtreſſe, ou plutôt une indigne proſtituée. Mais je me flatte, mes chers Parens, que j'en abhorrerai toujours la penſée. Vous verrez cependant qu'elles tendent en particulier à une choſe, que j'aurois voulu pouvoir exécuter, ſi j'avois pû le faire ſans renoncer à ma vertu. Je veux dire, à vous rendre heureux, & contens. J'ai répondu à ſes offres d'une maniere que vous approuverez ſans doute, & je ſuis préparée à tout ce qui pourra m'arriver de plus affreux. Car je crains qu'on ne mette déſormais tout en œuvre pour me perdre; & ſi le peu de force que j'ai ne me permet pas de me défendre, je ſerai au moins innocente devant Dieu, puiſque je ne conſentirai jamais au crime,& c'eſt à Dieu qu'il faut que je laiſſe le ſoin de venger tout le mal qu'on me fait, dans le temps & de la maniere qu'il jugera à propos. Je mettrai à côté de cha-

cune de ſes propoſitions la réponſe que j'y ai faite; & quoique j'aye tout à craindre, j'eſpére pourtant encore que la Providence m'aſſiſtera. Mais ſi j'ai le malheur de retourner chez vous ruinée & perdue de reputation, ſans oſer vous regarder en face, je me flatte cependant que vous aurez pitié de votre pauvre Paméla, & que vous tâcherez de la conſoler pour lui faire paſſer doucement le peu de jours qui lui reſtent: car je ne ſaurois ſurvivre long-temps à mon deshonneur. Et vous pouvez être aſſurés, que ſi je ſuis malheureuſe, au moins je ne ſerai pas coupable.

„ A Mademoiselle
„ PAMELA ANDREWS.

„ *Voici des* ARTICLES *que vous* „ *devez péser bien* „ *sérieusement. Répondez y par écrit,* „ *afin que je prenne* „ *ma derniére résolution, suivant ce* „ *que vous me répondrez. Souvenez-vous seulement que je ne* „ *veux point que* „ *l'on m'amuse, &* „ *que votre réponse décidera absolument de votre* „ *sort sans que je* „ *vous fasse de nouveaux reproches,* „ *ni que je prenne plus de peine à vous persuader.*

Ceci est ma REPONSE.

Pardonnez, mon cher Monsieur, à votre pauvre servante, le courage & la fermeté qu'elle va témoigner dans sa réponse à vos ARTICLES. *Ne s'exprimer pas avec chaleur & avec indignation sur un sujet comme celui dont il s'agit, seroit se rendre coupable à un point que j'abhorre du fond de mon cœur. Je ne vous amuserai point, je ne répondrai point comme une personne irrésolue; car je n'ai pas besoin d'un moment de réfléxion. Voici donc la* REPONSE *que je vous fais, quelles qu'en puissent être les conséquences.*

„ I. Si vous pouvez me convaincre „ que cet haïssable „ Prestolé n'a reçu

I. Pour ce qui est du premier article, il me convient peut-être, Monsieur, (afin

„ aucune espérance
„ de votre part, dans
„ la déclaration qu'il
„ a osé vous faire,
„ & que vous n'avez
„ aucune inclination
„ pour lui, préféra-
„ blement à moi, je
„ vous fais les propo-
„ sitions suivantes,
„ que j'accomplirai
„ ponctuellement, &
„ avec fidélité.

de ne mériter pas dans votre esprit les épithétes honteux de *bardie, d'artificieuse*, & d'autres semblables) il me convient, dis-je, de déclarer, que je n'ai jamais donné la moindre espérance à M. Williams par rapport à ce que vous insinuez. Je crois que le principal motif qui l'a fait agir, étoit le devoir de sa Charge: c'est ce qui l'a engagé à vouloir secourir une personne affligée, malgré tout ce que son intérêt particulier pouvoit exiger de lui. Vous pouvez me croire, Monsieur, lorsque je vous assure que je ne connois pas un seul homme que je puisse souhaiter d'épouser; & que le seul que je pourrois honorer plus que tout autre, est précisément celui qui cherche à me deshonorer pour jamais.

„II. Je vous ferai immédiatement „ présent de cinq „ cens guinées pour „ votre propre usage, „ dont vous disposerez comme vous le „ jugerez à propos. „ Je les mettrai entre „ les mains de la personne que vous „ voudrez me nommer, & je n'attendrai aucune faveur „ de vous, que premiérement vous ne „ soyez assurée de la „ possession de ces „ guinées.

II. Pour votre seconde proposition, je la rejette de toute mon ame, en arrive ce qui pourra. L'argent, Monsieur, n'est pas mon souverain bien. Puisse le Dieu tout-puissant m'abandonner, lorsque je le regarderai comme tel, & lorsque pour en gagner, je renoncerai à cette bienheureuse espérance, qui sera ma consolation dans un tems, où des millions d'or ne sauroient procurer un seul moment de repos, quand on réfléchit sur une vie passée dans le crime!

„III. Je vous céderai aussi immédiatement une Terre, que j'ai achetée „ depuis peu dans le „ Comté de Kent, & „ qui rapporte 250 livres sterling par an, „ tous frais payés. La „ propriété de cette „ Terre vous sera cé-

III. Je rejette, Monsieur, votre troisiéme proposition pour la même raison; & je suis fâchée que vous puissiez vous imaginer que mes pauvres, mais vertueux Parens voulussent y entrer, ou se charger de prendre soin d'un bien, qui

„ dée en plein, pour
„ toute votre vie, &
„ pour la vie des en-
„ fans que vous pour-
„ rez avoir. Votre
„ Pere en sera mis en
„ possession sur le
„ champ, pour la gar-
„ der en votre nom :
„ le soin qu'il en pren-
„ dra, lui fournira
„ dequoi vivre agréa-
„ blement ; car je lui
„ donnerai aussi 50 li-
„ vres sterling par an
„ durant sa vie, &
„ celle de votre Me-
„ re : & si cette Terre
„ ne rapporte pas 250
„ livres sterling clair
„ & net, je supplée-
„ rai à ce qui man-
„ quera à cette som-
m

seroit dû à la prosti-
tution de leur fille.
Pardonnez, Mon-
sieur, la vivacité avec
laquelle je m'exprime
sur ce sujet: mais vous
ne connoissez pas ces
pauvres gens, mes
chers Pere & Mere,
si vous ne croyez
pas qu'ils aimeroient
mieux mourir de
faim, & périr de mi-
sére sur un fumier,
plûtôt que d'accepter
tous les trésors du
monde, à des condi-
tions si lâches & si
honteuses. Je n'ose
pas dire tout ce que
mon cœur me suggé-
re dans cette triste oc-
casion. Mais en vérité,
Monsieur, vous ne les
connoissez pas; & j'es-
pére, que par la grace
de Dieu, les horreurs
de la mort, dût-elle pa-
roître sous la forme la
plus hideuse, ne me
feront jamais rien fai-
re qui soit indigne d'u-
ne fille qui appartient
à de si honnêtes gens.

„ IV. J'étendrai „ aussi mes bienfaits „ sur ceux de vos Parens „ ou Alliés que „ vous en croiriez dignes „ , ou pour qui „ vous avez de l'amitié.

IV. Je prends la liberté, Monsieur, de répondre à votre quatrieme proposition, comme à la troisiéme. Si j'ai quelques Parens qui ayent besoin de la faveur des Grands, puissent-ils ne l'obtenir jamais, s'ils sont capables de la desirer à des conditions si honteuses!

„ V. J'ordonnerai „ encore qu'on vous „ envoye des patrons „ des plus magnifiques „ étoffes ; vous „ en choisirez dequoi „ vous faire quatre „ riches manteaux „ complets, afin que „ vous puissiez paroître „ avec honneur, „ comme si vous étiez „ ma femme. Je vous „ donnerai deux bagues „ de diamant, „ deux paires de boucles „ d'oreilles, un „ collier de diamant, „ que ma Mere avoit „ achetés pour en fai-

V. De beaux habits ne me conviennent pas, Monsieur, & je n'ai pas l'ambition d'en porter : je tire plus de gloire de ma pauvreté & de ma bassesse, que je n'en tirerois des habits les plus somptueux. Croyez-moi, Monsieur, ces choses-là conviennent moins à l'humble Paméla née dans la bassesse, que les haillons d'où votre bonne Mere m'a tirée. Vos bagues, Monsieur, votre collier, vos boucles d'oreilles

„ re présent à Mademoiselle Tomlims, si le mariage qu'on avoit proposé entre elle & moi avoit eu lieu. Je vous ferai d'autres présens encore, si je me trouve content de votre conduite, & de votre affection pour moi.

sieront mieux à quelque Dame de qualité qu'à moi. La perte de mon plus précieux joyau, je veux dire de ma vertu, seroit bien mal récompensée par les bijoux que vous m'offrez. Que pourrois-je penser quand je verrois ces bagues à mes doigts, ce collier à mon cou, & ces boubles à mes oreilles, si ce n'est que tout cela seroit le prix de ma chasteté, & que je ne serois ornée ainsi extérieurement, que parce que j'aurois perdu le seul ornement réel de mon Sexe ?

„ VI. Comprenez par-là, Paméla, le cas que je fais du consentement volontaire d'une personne que j'ai déjà actuellement en mon pouvoir ; & qui, si elle n'accepte pas mes of-

VI. Je sais, Monsieur, par une triste expérience, que je suis en votre pouvoir. Je sais que la résistance que je puis faire ne sera que foible, & que peut-être elle ne me servira de rien. Je crains que la *volonté*

„ fres, trouvera enfin que je n'ai pas pris tant de peines, & que je n'ai pas risqué ma réputation, sans être résolu de satisfaire ma passion pour vous, à quelque prix que ce soit, & sans faire aucune condition avec vous, si vous refusez celle que je vous propose.

que vous avez de me perdre, ne soit égale à votre *pouvoir*. Cependant je puis vous assurer, Monsieur, que je ne ferai jamais un sacrifice volontaire de ma vertu. Tout ce que je pourrai, ce sera peu de chose, je le ferai pour vous convaincre que vos offres ne me détermineront jamais à consentir à ma ruine. Et si je ne puis pas résister à la violence, j'espére que par la grace de Dieu, je n'aurai pas à me reprocher de n'avoir pas fait tout ce qui étoit en mon pouvoir pour éviter mon deshonneur. J'en puis en conscience appeller à témoin le grand Dieu qui est mon seul refuge, & mon unique Protecteur. Il sait que ma volonté n'aura pas eu la moindre part dans mon malheur.

„ VII. Vous serez „ maîtresse de ma „ personne & de tout „ mon bien, aussi ab- „ solument que si la „ ridicule cérémonie „ avoit été célébrée. „ Tous mes domesti- „ ques seront les vô- „ tres ; & vous en „ choisirez deux en „ particulier pour „ vous servir, sans „ que je me mêle ja- „ mais de leur com- „ mander rien. Et si „ votre conduite est „ telle que j'aye lieu „ d'en être content, „ peut-être pourrai- „ je me résoudre à „ vous épouser après „ que nous aurons vé- „ cu un an ensemble. „ Je ne veux pourtant „ pas m'y engager ; „ car si l'amour que „ j'ai pour vous croît „ tous les jours, com- „ me il a fait depuis „ plusieurs mois, il „ me sera impossible „ de vous rien refu- „ ser.

VII. Je n'ai jamais osé porter mes vuës si loin, que de souhaiter seulement ce que vous insinuez dans votre septieme article. Et c'est ce qui m'a engagée à employer, quoiqu'inutilement, tous ces petits artifices pour me délivrer de la prison où vous me teniez, quoique vous m'eussiez promis d'en agir honorablement avec moi. Je savois très-bien que votre qualité ne vous permettroit jamais de vous abaisser jusqu'à penser sérieusement à épouser une pauvre & méprisable créature comme moi. Tout ce que je désire, c'est de retourner avec mon innocence à la bassesse où je suis née. Qu'ai-je fait, M. pour mériter que vous me le refusiez ? Car quoique je pusse assurer avec vérité, que je n'avois pas le moin-

„ Considérez donc, „ Paméla, qu'il est „ maintenant en „ votre pouvoir de „ m'obliger à des „ conditions qui „ procureront vo„ tre propre bon„ heur, & celui de „ tous vos Parens. „ Mais après ce „ jour, tout sera „ fini, & fini sans „ retour, vous „ éprouverez tout „ ce que vous pa„ roissez craindre, „ sans qu'il vous „ en revienne le „ moindre avanta„ ge.

„ Je vous prie „ donc de bien pé„ ser tout, & d'ac„ cepter les offres „ que je vous fais; „ & je m'applique„ rai immédiate„ ment à vous en „ assurer l'exécu„ tion. Si vous con„ noissez vos véri„ tables intérêts, „ vous me témoi-

dre dessein d'épouser votre Chapelain, cependant, pour sauver ma vertu, j'aurois pris la fuite avec le moindre de vos domestiques, si j'avois cru qu'il eût pu me conduire sûrement à ma chére pauvreté. Je me souviens, Monsieur, de vous avoir oui dire un jour d'un certain grand Capitaine, que puisqu'il pouvoit se résoudre à vivre de lentilles, il n'étoit pas surprenant qu'il refusât les présens que les plus puissans Monarques vouloient lui faire pour le corrompre. Je me flâte aussi, que puisque je puis vivre contente dans la plus grande misére, je ne me résoudrai jamais à vendre ma vertu, fût-ce pour gagner toutes les richesses des Indes. Quand je deviendrai vaine, & que je prendrai plaisir à porter de

„ generez votre re- „ connoiſſance, & „ de mon côté, je „ je vous pardon- „ nerai tout ce qui „ s'eſt paſſé „.

magnifiques habits ; & à vivre dans le luxe (ce qui j'eſpére n'arrivera jamais) qu'alors je puiſſe faire conſiſter mon ſouverain bien dans ces ridicules babioles, & leur ſacrifier les ornemens plus ſolides d'une bonne réputation, & d'une chaſteté inviolable.

Et ſur ce que vous dites que vous pourrez m'épouſer au bout d'un an, pourvû que je continue à me bien conduire à votre égard, permettez-moi de répondre, Monſieur, que ceci fait moins d'impreſſion ſur moi, s'il eſt poſſible, que tout le reſte de vos propoſitions. Car ſi j'ai maintenant encore quelque mérite à vos yeux, il s'évanouira entiérement dès le moment que j'accepterai vos offres : & je ſerois ſi éloignée de m'attendre à cet honneur, que je m'en prononcerois moi-même abſolument indigne. Que diroit-on dans le monde, Monſieur, ſi vous épouſiez une fille que vous auriez entretenue ? Si un Gentilhomme de votre qualité s'abaiſſoit juſqu'à épouſer, non ſeulement une Paméla de baſſe extraction, mais même une infâme proſtituée ? Quelque peu que je connoiſſe le monde, je ne ſaurois, Monſieur, me laiſſer prendre à un appas ſi groſſier.

J'avoue que c'eſt quelque choſe de bien affreux pour moi, pauvre, foible, ſans amis, & ſans appui, comme je ſuis, de me voir abſolument en votre pouvoir. Mais permet-

ez-moi, Monſieur, de vous prier à genoux
:omme j'écris ceci, de bien péſer tout, avant
que de vous réſoudre à me perdre. Juſqu'ici,
Monſieur, vous vous êtes avancé à grands
pas vers le plus affreux de tous les crimes;
mais vous ne l'avez pas encore achevé. Lorſ-
qu'une fois vous l'aurez commis, rien ne
pourra le rappeller. Quel ſera alors votre
triomphe? Quelle gloire vous reviendra-t'il
d'avoir vaincu un ſi foible ennemi? Laiſſez-
moi ſeulement jouir de ma pauvreté avec
honneur, c'eſt toute la grace que je vous
demande; & je vous bénirai, je prierai
Dieu pour vous tous les momens de ma vie.
Penſez, je vous en conjure, penſez avant
qu'il ſoit trop tard, quels reproches, quels
cruels remords vous éprouveriez dans votre
conſcience à l'heure de votre mort, lorſque
vous viendriez à conſidérer que vous au-
riez ruiné une pauvre créature, & peut-être
rendu malheureuſe pour l'éternité, celle qui
ne tiroit gloire de rien que de ſa vertu!
Quelle joie, quelle conſolation ne gouterez-
vous pas au contraire, lorſque dans ce ter-
rible moment vous vous ſentirez innocent
de cet affreux crime, & que votre conſcien-
ce vous rendra témoignage que vous vous
êtes laiſſé toucher aux ardentes priéres d'une
infortunée; que ſes ſollicitations vous ont
engagé à conſerver votre propre vertu, &
à lui laiſſer conſerver la ſienne! Que le Dieu
tout-puiſſant, de qui la miſéricorde vous a
empêché depuis peu de périr dans les eaux
dont je me flatte que j'aurai lieu de me

réjouir, & de vous féliciter) que le Dieu tout-puissant, dis-je, touche votre cœur, & vous préserve de ce crime, & moi d'une entiére ruine ! C'est entre ses mains que je remets ma cause ; & si je puis échapper à cet affreux malheur, je lui en donnerai toute la gloire, & le prierai jour & nuit pour vous. Je suis,

Monsieur,

Votre très-affligée, pauvre, & désolée Servante.

Je copiai ceci pour vous le communiquer ; mes chers parents, si jamais je suis si heureuse que de vous revoir ; & je me flatte que vous approuverez ma conduite. Le soir, quand M. le Chevalier Darnford fut parti, mon Maître me fit descendre. Eh bien, dit-il, avez-vous examiné mes offres ? Oui, Monsieur, répondis-je, & voici ma réponse ; mais souffrez que je ne vous la voye point lire. Est-ce votre modestie, dit-il, ou votre obstination qui vous fait souhaiter que je ne la lise point devant vous ?

Je voulus me retirer : mais il me dit, ne me fuyez pas, je ne lirai point votre réponse tant que vous serez ici. Mais dites-moi, Paméla, si vous acceptez mes offres ou non. Monsieur, dis-je, vous le verrez bientôt ; mais ne me tenez pas ainsi, car il m'avoit pris la main. Y avez-vous bien réfléchi avant que de répondre ? reprit-il. Oui, Monsieur ;

dis-je. Mais, ajouta-t-il, si vous croyez que cette réponse ne puisse pas me plaire, reprenez-la, ma chere, & réfléchissez-y de nouveau; car si c'est-là votre derniere réponse, & qu'elle ne me plaise pas, vous êtes perdue sans ressource; car je ne veux plus m'abaisser jusqu'à prier où je puis commander. Je crains à votre air, que votre réponse ne soit pas satisfaisante, & souffrez que je vous dise que je ne veux point essuyer de refus. Si les conditions que je vous propose ne vous paroissent pas assez avantageuses, je vous donnerai jusqu'aux deux tiers de mon bien; car, ajouta-t-il, en faisant un affreux serment, je ne saurois vivre sans vous, & puisque les choses ont été si loin, je suis déterminé à ne point vivre sans vous. Là-dessus il me prit entre ses bras, ce qui m'effraya prodigieusement; & il me donna deux ou trois baisers.

Je m'échappai enfin, & montai dans ma chambre, pénetrée d'inquiétude & de crainte.

Une heure après il appella Madame Jevvkes. Je compris qu'il étoit dans une furieuse colére, & cela uniquement à cause de moi; j'entendis Madame Jevvkes lui dire que c'étoit sa propre faute, & que s'il avoit un peu de résolution, il feroit bientôt cesser mon obstination & toutes mes plaintes. Elle lui dit plusieurs autres choses semblables, toutes pleines d'impudence. Je suis résolue à ne me point coucher ce soir, si on ne m'y force pas. Oh que mon pauvre cœur palpite! Que deviendrai-je enfin!

SAMEDI *sur le minuit.*

Sur le minuit il m'envoya dire par Madame Jewkes de l'aller trouver. Où, dis-je? Je vais vous y conduire, répondit-elle. Je descendis deux ou trois marches ; mais voyant qu'elle alloit à la chambre de mon Maître, dont la porte étoit ouverte ; je ne saurois aller-là, dis-je. Allons, reprit-elle, ne faites pas la sotte ; il ne vous arrivera aucun mal. Non, dis-je, quand je devrois mourir, je ne veux point y aller. Je l'entendis lui, qui disoit ; qu'elle vienne, autrement elle s'en repentira ; je ne saurois me résoudre à lui parler moi-même : Non dis-je, je ne puis point l'aller trouver ; & je remontai dans mon cabinet, attendant à tout moment qu'on viendroit m'en tirer par force.

Mais Madame Jewkes monta quelques moments après, & me commanda de me coucher au plutôt. Non, dis-je, je suis résolue à ne me point coucher cette nuit. Je vous y obligerai bien, dit cette impérieuse créature ; Nanon & moi vous deshabillerons. Je savois que ni prieres, ni larmes ne pouvoient toucher cette méchante femme. Je lui dis, je suis sûre que vous ferez entrer mon Maître, & je serai perdue. Vous en seriez bien plus mal, n'est-ce pas ? répondit-elle : mais je vous assure qu'il est trop irrité pour se familiariser avec vous ; & vous pouvez

compter qu'on disposera de vous d'une autre maniere ; c'est ce que je puis vous dire pour votre consolation. J'espére qu'un mari saura se faire obéir, quoiqu'aucune autre personne ne le puisse. Il n'y a point de mari au monde, répondis-je, qui puisse me forcer à faire rien d'injuste ni de honteux. C'est ce qu'on éprouvera bientôt, dit-elle, & Nanon étant entrée là-dessus : Quoi ! dis-je, faut-il que je couche encore avec deux personnes durant la chaleur qu'il fait ? Oui, dit-elle, vous coucherez avec deux personnes de votre sexe, jusqu'à ce que vous puissiez avoir un bon compagnon au lieu de nous deux. Madame Jewkes, lui dis-je, je vous prie de ne me point parler d'une maniere indécente ; je vois que vous allez encore commencer à le faire, mais peut-être que cela m'obligera à vous dire quelque dureté. Car après les mauvaises actions, il n'y a rien de plus criminel que les mauvaises paroles ; on n'en prononceroit point si l'on n'avoit pas le cœur corrompu. Couchez-vous, petite *Puritaine*, dit-elle ; sans doute que vous êtes d'une chasteté sans pareille. En vérité, répondis-je, je ne saurois me coucher : quel mal cela vous fera-t-il, si je passe la nuit dans ce fauteuil ? Nanon, dit-elle, deshabillez ma jeune Demoiselle ; si elle ne veut pas vous le permettre, je viendrai vous aider, & si nous ne pouvons pas en venir à bout toutes deux, j'appellerai mon Maître pour nous assister ; ce seroit pourtant un emploi qui conviendroit mieux à M. Colbrand

qu'à lui. Vous êtes bien cruelle, lui dis-je. Je le sais, répondit-elle, je suis une Prostituée, & une Jézabel. Ah! dis-je, vous avez fait un bel exploit d'aller rapporter ces fadaises à mon Maître! Que ne lui disiez-vous aussi que vous m'aviez battue? Non, mon petit Agneau, reprit-elle, (je ne lui avois pas oui prononcer ce mot depuis longtemps) je vous laissois ce soin, & vous alliez le dire, si le *Vautour* n'avoit pas pris le parti du *Loup*, & ordonné à l'innocent Agneau de se taire. Je ne me soucie point de vos railleries, Madame Jevvkes, lui dis-je; mais quoique je ne puisse trouver maintenant ni justice, ni grace, & qu'on ne veuille point écouter ma justification, il viendra peut-être un temps où l'on m'entendra, & où le sentiment de vos crimes vous ôtera la parole. Oui, petite arrogante, dit-elle, & le vautour aussi perdra la parole! Il faudra donc que nous soyons deux muets! Cela sera joli, mon petit Agneau. Alors vous aurez tous le temps de parler seule. Oh! qu'il sera beau entendre ce joli petit Agneau répéter continuellement les mots d'*innocence*, de *vertu*, & d'*honneur*, jusqu'à ce que le procès soit fini! Vous êtes bien vicieuse, lui dis-je; mais si vous pensiez le moins du monde à l'autre vie, vous ne parleriez pas comme vous faites. Je ne m'en étonne point. Cela fait voir en quelles mains je suis tombée. Sans doute, répondit-elle; mais je vous prie de vous deshabiller & de vous coucher, autrement je crois que votre *inno-*

tence ne vous empêchera pas de tomber en de plus mauvaises mains encore. Je me coucherai, lui dis-je, si vous voulez me permettre de tenir moi-même les clefs de la chambre; mais non pas autrement, si je puis m'en empêcher. Oui, dit-elle, & puis vous formerez de nouveaux projets, de nouveaux stratagêmes pour vous enfuir. Non, je vous assure, repris-je, j'ai renoncé à tous mes stratagêmes. Je vous prie de me donner les clefs, & je me coucherai. Elle vint à moi, & me prit dans ses terribles bras, comme si je n'eusse éte qu'un paquet de plumes. Je fais ceci, dit-elle, pour vous montrer combien seroit foible la résistance que vous pourriez faire contre moi, si je voulois me servir de toute ma force. Ainsi, mon petit *Agneau*, ne dites pas à votre *Loup* que vous ne voulez point vous coucher. Là-dessus elle me remit sur ma chaise, & me donna un petit coup sur le cou. Ah! tu es en vérité une jolie créature; mais si obstinée & si hautaine, que si tes forces répondoient à ton orgueil, tu nous emporterois tous sur tes épaules, & la maison par-dessus le marché. Mais je vous ordonne de vous deshabiller.

Je vois bien, dis-je, que mes malheurs ne font qu'exciter votre gayeté, & vous engagent encore à me tourner en ridicule. Mais je vous *aimerai*, si vous voulez me faire le plaisir de me donner les clefs des portes de la chambre. Etes-vous sûre que vous m'aimerez, dit-elle? parlez en conf-

cience. Vous ne devriez pas, repris-je, me presser si fort là-dessus; & vous ne le feriez pas si vous n'étiez pas persuadée que vous ne m'avez donné que trop de sujets de ne vous pas aimer. Mais je vous aimerai autant que je pourrai; je ne voudrois pas dire un mensonge de propos délibéré. Si je vous assurois que je vous aimerai de tout mon cœur, sans doute que vous ne me croiriez pas, après la maniere dure & cruelle dont vous m'avez traitée. Voilà qui est sincére, je l'avoue, dit-elle; mais Nanon, ajouta-t'elle, déchaussez Mademoiselle. N'en faites rien, je vous en prie, lui dis-je, je me coucherai tout à l'heure, puisqu'il le faut absolument.

J'entrai là-dessus dans mon cabinet pour quelques moments, & je me mis à écrire ceci. Mais comme elle me pressoit fort, je fus obligée de m'aller coucher; je gardai pourtant une partie de mes jupes, comme j'avois fait la nuit précédente. Madame Jewkes me permit de garder les clefs de la chambre; car il y a une double porte, & deux serrures. Je dormis un peu cette nuit, n'ayant pas fermé l'œil les deux ou trois dernieres nuits.

Je ne saurois m'imaginer ce que Madame Jevvkes prétend; mais comme Nanon vouloit parler une fois ou deux, elle l'a rabrouée, & lui a dit, je vous défends d'ouvrir la bouche devant moi, petite souillon; & si Paméla vous fait quelques questions, ne lui répondez pas un mot pendant que je

'uis ici. C'eſt une femme impérieuſe, qui ;e fait craindre de tous les domeſtiques : c'a été toujours-là ſon caractére. O qu'il eſt bien différent en tout de celui de la bonne Madame Jervis.

D I M A N C H E *matin.*

Il m'eſt venu dans l'eſprit une penſée bien ingulere ; mon deſſein, quoiqu'un peu hardi, n'avoit rien de criminel. Voyant que mon Maître s'habilloit pour aller à l'Egliſe, & que le caroſſe étoit prêt, je ſuis entrée dans mon cabinet, & me ſuis miſe à écrire ces deux Billets.

On recommande inſtamment aux prieres de cette Aſſemblée, un Gentilhomme d'honneur & de mérite ; mais qui eſt expoſé à une violente tentation, ayant deſſein d'employer ſon grand pouvoir pour ruiner une pauvre & infortunée créature.

Une pauvre Fille affligée ſe recommande aux prieres de l'Egliſe, pour demander à Dieu qu'il conſerve ſa vertu & ſon innocence.

Madame Jevvkes monta comme j'écrivois ces Billets. Toujours à écrire, dit-elle en entrant ! Elle voulut abſolument voir ce que c'étoit, & ſur le champ, malgré tout ce que je pus lui dire, elle porta les deux Billets

à mon Maître, qui les lût, & dit à Madame Jevvkes, allez dire à Paméla qu'elle verra bientôt comment ses prieres auront été exaucées. Elle est bien hardie; mais puisqu'elle a refusé toutes mes offres, je ne tarderai pas de lui faire rendre compte de tout. Il sortit là-dessus, & je le regardai par la fenêtre; il étoit parfaitement bien mis. En vérité c'est un très-bel homme. Quel dommage que son cœur ne réponde pas à cet extérieur aimable! Pourquoi ne puis-je pas le haïr? Mais que ceci ne vous inquiéte pas. Il est impossible que je l'aime, ses services le rendent affreux à mes yeux.

Mon Maître a envoyé dire qu'il ne viendra point dîner au logis, je m'imagine qu'il dînera chez M. le Chevalier Darnford. Je suis fort inquiéte au sujet du pauvre M. Williams. Madame Jevvkes dit qu'il est encore en prison, & qu'il prend son malheur fort à cœur. Comme il se l'est attiré pour l'amour de moi, cela m'afflige entiérement. Mon Maître veut en être payé, & cela est bien dur. Il est vrai que M. Williams a reçu cent cinquante livres sterling de lui; mais il regardoit cela comme un salaire qu'il lui donnoit pour les trois ans qu'il a été son Chapelain. Mais il n'y a point eu d'accord entr'eux, & M. Williams se fioit entiérement à la bonté de son Patron. Ce digne Ministre en a sans doute agi bien généreusement avec moi; puisqu'il s'est exposé volontairement au ressentiment de mon Maître, uniquement pour délivrer l'innocence opprimée;

pprimée; j'espére qu'il en sera dignement écompensé avec le temps. Hélas! pour moi, : n'ose pas intercéder en sa faveur. Je ne :rois qu'exciter de plus en plus la jalousie e mon persécuteur. Et d'ailleurs, je n'ai as assez de crédit pour me délivrer moinême.

DIMANCHE *au soir.*

Madame Jevvkes a reçu un Billet de mon Maître; je ne sais ce qu'il lui marque, mais : carosse est revenu sans lui. Comme elle ie me veut rien dire, il est inutile de lui aire des questions. Je crains si fort de nou-eaux complots & de nouveaux artifices, jue je ne sais que faire. Tout m'est suspect; :ar maintenant qu'on a juré ma ruine, que uis-je attendre! On entreprendra sans doue, ce qu'il y a de plus affreux. Tout ce que e puis faire, c'est d'adresser mes prieres à Dieu pour implorer sa protection. S'il faut jue je souffre, puissai-je au moins ne pas sur-ivre long-temps à la perte de mon honneur! seulement que je n'abrége pas mes jours l'une maniere criminelle!

Cette femme a laissé le Billet de mon Maître sur la table de notre chambre, & je m'y uis renfermée pour le copier. Vous jugerez ar ma main tremblante de l'inquiétude où e suis. Je souhaite que le pauvre M. Wiliams soit relâché à quelque prix que ce oit. Mais cette lettre me fend le cœur. Ce-

pendant j'ai encore, graces à Dieu, un jour de répit.

„ *Madame* JEVVKES,

„ On m'a tant sollicité sur l'affaire de M. „Wlliams, que je pars cette après-dînée „pour Stamford, dans le carosse de M. „Darnford, avec le Ministre Péters, qui „intercéde pour son confrere. Je ne serai „peut-être de retour que demain au soir. „Quant à votre Pupile, je suis extrême-„ment irrité contre elle. Elle a laissé écou-„ler le temps que je lui avois accordé; & „quand même elle voudroit à présent signer „les articles que je lui ai proposé, il est dé-„sormais trop tard. Je découvrirai peut-„être quelque chose par le moyen de M. „Williams, & à mon retour je ferai éprou-„ver à cette ingrate, que tous ses charmes „enchanteurs ne sauroient lui faire éviter „le sort qui l'attend. Mais qu'elle ne sache „rien de ceci, de peur que cela ne l'enga-„ge à exercer son esprit inventif pour trou-„ver quelque nouveau stratagême. Ayez „soin de ne vous pas fier avec elle la nuit, „sans avoir avec vous une autre personne „pour vous assister, crainte qu'elle ne soit „assez téméraire pour tâcher de s'échapper „une seconde fois par la fenêtre, car je la „redemanderai de vos mains. Je suis

„*Votre*, &c.

Après avoir copié cette lettre, je la remis à l'endroit où je l'avois trouvée. Je l'avois à peine posée sur la table, que Madame Jewkes est remontée, étant dans une grande inquiétude, craignant que je n'eusse vu ce Billet. Mais comme j'étois dans mon cabinet, & que la lettre étoit sur la table où elle l'avoit laissée, elle n'a rien soupçonné. Ah! dit-elle, j'appréhendois que vous n'eussiez vû cette lettre de mon Maître, que j'ai eu la négligence de laisser sur la table. Je voudrois l'avoir sçu, lui dis-je. Comment, reprit-elle, vous n'oseriez pas sans doute lire les lettres qu'on m'adresse? Je vous assure, lui ai-je répondu, que dans la circonstance où je me trouve, je l'aurois lue, si j'avois sçu qu'elle étoit là. Permettez-moi, je vous prie, de la voir. Je souhaite beaucoup de bien à M. Williams, a-t-elle dit, j'apprends que mon Maître est allé pour s'accommoder avec lui, ce qui est une grande preuve de sa bonté. Il a certainement le cœur très-bon, & il est toujours prêt à pardonner. Comment, ai-je dit, comme si je n'avois rien sçu de cette affaire, comment peut-il s'accommoder avec lui? M. Williams n'est-il pas à Stamford? Je le crois, a-t-elle répondu. Mais M. Péters intercéde pour lui, & il est allé à Stamford avec mon Maître, qui ne sera pas de retour ce soir; de sorte que nous n'avons rien à faire, si ce n'est de souper de bonne heure, & d'aller nous coucher. Tant mieux, ai-je dit là-dessus; j'espére donc que je dormirai bien cette nuit.

Vous pourriez dormir bien toutes les nuits; a-t-elle répondu, si vos ridicules frayeurs ne vous en empêchoient pas. Vous craignez vos amis, lors même qu'ils ne vous approchent pas. Cela est vrai, ai-je dit, car je n'en ai point ici.

Je pourrai donc conserver mon innocence encore une nuit. Je ne sais ce qui m'arrivera la nuit suivante, ainsi je tâcherai de bien dormir celle-ci, tandis que je suis un peu tranquille. Je vous souhaite le bon soir, mes chers Pere & Mere, car je n'ai plus rien à dire sur cette journée. Et quoique la lettre de mon Maître m'effraye, je m'efforcerai pourtant d'être aussi gaye qu'il me sera possible, afin qu'on ne me soupçonne pas de l'avoir vue.

MARDI *au soir.*

Désormais plus les apparences me paroîtront favorables, & plus je soupçonnerai de mauvais desseins. Oh votre pauvre fille! Que n'a-t-elle pas souffert depuis qu'elle vous écrivit Dimanche au soir! La plus cruelle épreuve! le plus affreux danger. O que le corps me frissonne en voulant vous rendre compte de ce qui s'est passé durant ce funeste intervalle! Car, mes chers Parents, ne serez-vous pas trop effrayés, & ne ressentirez-vous pas une trop vive douleur, lorsque je vous dirai que ce prétendu voyage de Stamford, n'étoit qu'un prétexte abo-

minable ? Car mon Maître revint secrettement à la maison, & peu s'en est fallu qu'il n'ait accompli son détestable projet, & ruiné pour jamais votre pauvre fille, & cela par un artifice dont je ne me doutois pas le moins du monde ; & vous verrez la maniere indigne & honteuse dont cette infâme créature, Madame Jevvkes, s'est conduite.

Je finis ma derniere, en vous apprenant combien j'étois contente de voir que ma vertu avoit au moins encore une nuit de répit. Mais j'avois moins sujet que jamais de me réjouir, comme vous pouvez vous l'imaginer par ce que j'ai déja dit. Je vais vous raconter, du mieux que je pourrai, la suite de ma triste histoire.

La servante Nanon est sujette à boire un peu trop, quand elle peut trouver quelque liqueur forte. Madame Jevvkes laissa, sans doute à dessein, une bouteille d'eau-de-vie sur une table, & la pauvre Nanon en but plus qu'il ne lui en falloit. Quand elle vint mettre la nappe, Madame Jevvkes la gronda d'importance ; car elle a trop de défauts elle-même, pour souffrir patiemment que les autres en ayent. Elle la chassa de la salle à manger, & quand nous eumes soupé, elle lui ordonna d'aller cuver son vin, avant que nous fussions nous coucher. La pauvre fille monta dans notre chambre en murmurant.

Environ deux heures après, c'est-à-dire, vers les onze heures, nous montâmes, Ma-

dame Jewkes & moi, pour nous aller coucher, & je me réjouissois dans l'espérance de bien dormir. Nous fermâmes les deux portes à la clef, & nous vîmes la pauvre Nanon, à ce que je croyois, dormant profondément sur un fauteuil dans un coin obscur de la chambre, & ayant son tablier sur la tête. Je dis, *Nanon, à ce que je croyois*: mais, ô horreur! c'étoit mon abominable Maître qui s'étoit ainsi déguisé, comme vous l'apprendrez bientôt. Voilà, dit Madame Jewkes, cette vilaine yvrognesse profondément endormie dans un fauteuil, au lieu d'être au lit. Je savois bien qu'elle s'en étoit donnée à cœur joie. Je vais l'éveiller, dis-je. Non, non, reprit-elle, nous serons mieux sans elle. Sans doute, répondis-je; mais ne s'enrhumera-t-elle pas?

J'espére, dit Madame Jevvkes, que vous n'avez point à écrire ce soir. Non, repliquai-je, & je me coucherai en même temps que vous. Je ne comprends pas, dit-elle, où vous trouvez de quoi tant écrire. Il faut sans doute que vous ayez plus de commodités pour cela, & plus de papier que je ne fais. J'avois dessein de vous sonder là-dessus, si mon Maître n'étoit pas venu; car j'ai apperçu une coupe de porcelaine rompue, où il y a un peu d'encre, ce qui m'a donné des soupçons. Mais puisqu'il est venu, qu'il prenne garde à vous lui-même, s'il veut; & si vous le trompez, ce sera sa propre faute.

Pendant qu'elle parloit ainsi, nous nous

deshabillions, & je poussai un profond soupir. De quoi soupirez-vous, dit-elle? C'est, répondis-je, que je réfléchis sur la triste vie que je méne, & que je considére combien mon sort est cruel. Je suis persuadée qu'une voleuse est plus heureuse que moi, si vous en exceptez le sentiment de son crime; & je crois que je regarderois comme une véritable faveur d'être pendue tout d'un coup, plutôt que de vivre continuellement dans de cruelles appréhensions. Comme je n'étois point assoupie, & que je me trouvois en train de jaser, je me mis à faire mon histoire, comme je l'avois fait une fois en présence de Madame Jervis.

Mes pauvres & vertueux Parents, dis-je, ont pris soin de m'inspirer de bons principes, jusqu'à ce que j'eusse atteint l'âge de douze ans. Ils m'ont enseigné à préférer la pauvreté accompagnée de la vertu, à tout l'éclat des richesses & de la grandeur, lorsqu'il faut y arriver par le crime. Ils ont confirmé leurs leçons par leur propre exemple; car depuis quelques années ils ont été extrêmement pauvres, mais en même temps si vertueux, que leur probité a passé en proverbe dans leur voisinage, où l'on dit de celui qu'on veut louer, *il est aussi vertueux que le bon homme Andrevvs.*

Ensuite ma chere & bonne Maîtresse prit de l'amitié pour moi, elle me promit qu'elle feroit ma fortune, si je voulois répondre aux soins qu'elle prendroit de mon éducation. Elle me fit apprendre à chanter, à dan-

ser, & à jouer du clavessin, pour l'amuser dans ses heures perdues. Elle me fit aussi apprendre à faire toute sorte de beaux ouvrages à l'aiguille. Au milieu de tout cela, elle me répétoit continuellement cette leçon: *Ma bonne Paméla soyez vertueuse, & ne vous familiarisez point avec les hommes.* Je me flatte que j'ai suivi sa leçon, & cependant tous les hommes m'aimoient & me respectoient, je puis bien le dire, puisque cela est vrai à la lettre; & ils étoient prêts à me rendre tous les services possibles, comme si j'eusse été Demoiselle.

Mais qu'est-il arrivé ensuite? Il a plû à Dieu de retirer à soi ma bonne Maîtresse, & mon Maître a pris sa place. Mais quelles leçons a-t'il voulu me donner! Elles reviennent à ceci, *Paméla ne soyez point vertueuse.*

De sorte qu'après avoir vécu pendant seize ans dans la vertu & avec honneur, & être parvenue à connoître la différence du Bien & du Mal, il faut que je renonce tout-d'un coup à la vertu, à cette innocence où j'ai vécu pendant seize ans, & de laquelle après la grace de Dieu, je suis redevable aux leçons & aux exemples de mes Parens & de ma Maîtresse; il faut que je m'abandonne au crime, & que dans un moment de temps je devienne la plus indigne de toutes les créatures. Et cela en vue de quelle récompense? Pour une paire de boucles d'oreilles, pour un collier, & pour une bague de diamant; qui ne me conviendroient en aucune façon,

pour quelques beaux habits, que je ne saurois porter sans me faire moquer de moi & montrer au doigt, sur-tout lorsqu'on sauroit à quelles infâmes conditions j'aurois acquis tout cela. Il est vrai que je devois recevoir aussi un bon nombre de guinées; je ne me souviens pas combien; mais y en eût-il eu dix fois davantage, je n'en aurois pas fait tant de cas, que des six guinées que j'avois gagnées avec honneur, & que vous m'avez escamotées, Madame Jevvkes.

Oui, mais je devois avoir aussi je ne sais combien de livres sterling de rente durant ma vie : & le bon de l'affaire étoit, que mon honnête homme de Pere devoit être le fermier de sa fille, qui se feroit ainsi abandonnée & prostituée. A ces conditions mon Maître auroit bien voulu me pardonner toutes mes fautes, tant il est bon, vertueux, & facile à faire grace.

Je lui en ai beaucoup d'obligation sans doute. Mais quelles sont donc ces grandes & terribles fautes qu'il voudroit bien me pardonner? Les voici. C'est de vouloir suivre les bonnes leçons qu'on m'a données, & de refuser d'en apprendre une toute opposée à celles-là; c'est de n'être pas contente qu'on m'ait indignement enlevée pour me perdre; c'est d'avoir employé tout ce que je puis avoir d'esprit, pour tâcher de me tirer du danger où je suis, & de sauver mon innocence.

Et puis il s'est avisé une fois d'être jaloux du pauvre Jean, quoiqu'il sut fort bien que

ce valet étoit sa créature, & qu'il l'aidoit à me tromper.

Après cela, il s'est mis en colére contre cet honnête Ecclésiastique M. Williams; & ce Maître si bon, si compatissant, l'a fait mettre en prison. Et pourquoi? Parce qu'étant Ministre, & ayant de la piété, il a eu *la crainte de Dieu devant les yeux*, & étoit prêt à sacrifier ses propres intérêts pour assister une pauvre créature oprimée.

Mais il faut que je sois une fille hardie, effrontée, impudente, & que sais-je encore, pour oser fuir un malheur certain, & chercher à m'échapper de la prison où l'on me retient injustement; il faut que ce soit dans le dessein d'épouser ce Ministre, rien n'est plus certain suivant mon Maître. Hélas! M. Williams n'auroit pas fait une grande fortune, si j'avois consenti à l'épouser. Mais vous savez, & lui aussi, que je n'avois pas dessein d'épouser qui que ce fût: tout ce que je souhaitois, c'étoit de me retirer chez mes pauvres Parents, & de jouir de ma liberté, sans être ainsi injustement emprisonnée; & on n'auroit pas osé en agir ainsi avec moi, si je n'étois pas une pauvre fille qui n'ai personne pour me faire rendre justice.

Voilà mon histoire en peu de mots. Je suis certainement bien malheureuse. Et pourquoi faut-il que je le sois? C'est parce que mon Maître apperçoit quelque chose en moi qui lui plait, & que je ne veux pas consentir à ma ruine. C'est pourquoi, il faut que

je ſois ruinée, & je le ſerai: c'eſt toute la raiſon qu'il peut alléguer.

Madame Jevvkes me laiſſa cauſer ainſi tant qu'il me plut, ſans m'interrompre une ſeule fois. Je me deshabillois cependant, & je dis à Madame Jevvkes, il faut que j'aille regarder dans les deux cabinets; car quoique mon Maître ſoit bien loin, je ſuis ſoupçonneuſe depuis l'affaire du cabinet qui arriva dans l'autre maiſon. J'ai auſſi bonne envie d'éveiller cette pauvre fille. N'en faites rien, dit-elle, je vous le défens; je ſuis fort en colére contre elle; elle n'attrapera aucun mal où elle eſt; & ſi elle s'éveille, elle pourra fort bien venir ſe coucher, puiſqu'il y a une chandelle dans la cheminée. Je regardai donc dans les deux cabinets, & je me mis à genoux dans le mien ſuivant ma coutume, pour faire ma priére. J'étois toute deshabillée, & je tenois mes jupes à la main. En rentrant je paſſai proche de cette pauvre *dormeuſe*, à ce que je croyois; car, hélas! je ne penſois gueres que ce fût mon Maître, mon méchant Maître, qui s'étoit déguiſé en mettant la robe & la jupe de Nanon, & qui avoit le tablier de cette fille ſur ſa tête & ſur ſes épaules. A quelles baſſeſſes, à quelles indignités les ſuppots du Démon ne ſe portent ils pas par ſon inſtigation, pour exécuter leurs abominables projets!

Madame Jevvkes étoit déja couchée, & s'étoit miſe du côté de la ruelle, ſuivant ſa coutume, & je me mis auſſi près d'elle que

je pus, afin de laisser de la place pour Nanon. Où sont les clefs, Madame Jevvkes, lui dis-je? je ne crains pourtant pas beaucoup pour cette nuit. Les voici attachées à mon poignet, dit cette méchante femme; mettez votre bras sous le mien, & vous les trouverez. Je le fis, & cette abominable, qui avoit ses vues, me tint la main dans la sienne.

En moins d'un quart-d'heure, je dis voilà Nanon qui s'éveille, car je l'entens remuer. Dormons, dit Madame Jevvkes, elle saura bien venir se coucher, quand elle sera tout-à-fait éveillée. La pauvre fille! repris-je; elle aura sans doute un grand mal de tête demain pour s'être ainsi enivrée. Taisez-vous & dormez, me répondit-elle, vous m'empêchez de dormir; je ne vous ai jamais vue si fort en humeur de jaser. Ne me grondez point, dis-je, je n'ai plus qu'une chose à vous demander. Croyez-vous que Nanon ait pu m'entendre lorsque j'ai parlé des propositions de mon Maître? Non, dit-elle, car elle dormoit profondément. J'en suis bien aise, repris-je; parce que je ne voudrois pas ternir la réputation de mon Maître dans l'esprit de ses moindres domestiques; car pour vous, vous n'ignorez pas les belles propositions qu'il m'a faites. C'étoient, dit-elle, des propositions très-avantageuses, & il faut que vous soyez folle de les avoir rejettées; mais dormons. Je me tus donc; & la prétendue Nanon parut s'éveiller tout-à-fait (oh le lâche, l'in-

fâme! quel complot! quel affreux complot n'avoit-il pas formé! Madame Jevvkes l'abominable créature! dit Nanon, êtes-vous donc éveillée enfin? venez vous coucher, je vous prie; car Mademoiselle Paméla est en humeur de jaser, & ne s'endormira pas si-tôt.

Là-dessus la prétendue fille s'approcha du lit, s'assit sur une chaise, & commença à se deshabiller: le rideau qui étoit fermé, m'empêcha de la voir. Pauvre fille, dis-je! vous avez sans doute grand mal à la tête, comment vous trouvez-vous? Elle ne me répondit mot. Ne savez-vous pas, me dit l'exécrable & artificieuse Jevvkes, que je lui aî défendu de vous parler en ma presence. Sans doute qu'elle avoit déja formé ce complot, en lui faisant cette défense le soir précédent.

Il me sembloit entendre que cette prétendue fille respiroit avec beaucoup de difficulté, & qu'elle étoit fort oppressée. En vérité, Madame Jevvkes, dis-je, cette pauvre fille se trouve mal. Qu'avez-vous Nanon, ajoutai-je? mais elle ne me répondit point encore.

Enfin, j'ai horreur de le raconter, cette fausse fille se met au lit, & trembloit comme la feuille; & moi, pauvre folle que j'étois, j'en avois grande pitié. Mais ce barbare avoit bien raison de trembler, vû l'affreux & infâme projet qu'il avoit formé.

Quelles expressions trouverai-je, ma chére Mere (car il ne faudroit pas que mon

Pere vit cet endroit odieux de mon récit) quelles expressions trouverai-je pour décrire ce qui s'est passé, & la confusion où je fus ? Ce méchant me prit le bras gauche qu'il mit autour de son col, pendant que l'infâme ma.... le me tenoit le bras droit, puis il m'embrassa. Cette fille est folle, dis-je; que prétendez-vous impudente ! croyant toujours que c'étoit Nanon. Mais il me désabusa bientôt, en me faisant entendre une voix qui me parut un coup de tonnerre. Voici, Paméla, dit-il, le temps auquel vous devez compter avec moi, comme je vous en ai menacée. Je jettai un cri si affreux, qu'on n'en a jamais entendu de pareil. Mais il n'y avoit personne pour me secourir. On me tenoit les deux mains, comme je l'ai dit. J'étois dans la plus cruelle angoisse qui se puisse concevoir. Méchant ! infâme ! dis-je; abominable femme ! O Dieu, délivre-moi cette fois, cette fois seulement tire-moi du péril où je suis, ou fais-moi expirer sur le champ ! Puis je me mis encore à crier de toute ma force.

Paméla, me dit-il; je ne veux vous dire qu'un mot, écoutez-moi un seul moment, vous voyez que jusqu'ici je n'ai rien entrepris contre vous. N'est ce *rien*, dis-je, que d'être ici dans le lit, & de me tenir les mains à vous deux ? Je n'écouterai rien à moins que vous ne sortiez du lit dans l'instant, & que vous n'emmeniez cette abominable créature avec vous.

Monsieur, dit-elle, (oh l'infâme ! qui est

la honte de son Sexe) vous perdez du temps, ne vous amusez pas à la bagatelle ; elle ne sauroit crier plus haut qu'elle a fait ; elle en sera plus tranquille dès que son sort sera décidé.

Taisez-vous, lui dit-il : il faut que je vous dise un mot, Paméla : vous voyez que vous êtes absolument en mon pouvoir ; vous ne sauriez m'échapper, ni vous défendre. Cependant je ne vous ai point encore touchée. Mais si vous ne voulez pas accepter les offres que je vous ai faites, je ne perdrai pas cette occasion : si vous les acceptez, je vous laisserai & me retirerai.

Oh ! Monsieur, répondis-je, laissez-moi seulement, & je ferai tout ce que je pourrai. Jurez-moi donc, reprit-il, que vous accepterez mes offres ; & là-dessus (car tout ce qu'il disoit n'étoit qu'une abominable feinte) il me mit la main sur le sein. La situation violente où j'étois, la crainte & la terreur dont j'étois saisie, me firent tomber en foiblesse, je perdis entiérement connoissance, & la sueur froide, où ils me virent tous deux, leur fit croire que j'étois morte. Je fus fort long-temps avant que de reprendre mes esprits ; & tout ce dont je me souviens, c'est que quand on m'eut fait un peu revenir, je vis Madame Jevvkes habillée & assise d'un côté du lit, & lui de l'autre en robe de chambre & en pantoufles.

Votre pauvre Paméla ne sauroit répondre des libertés qu'on a prises avec elle pendant qu'elle étoit dans ce déplorable état de mort.

Lorſque je les apperçus je me levai ſur mon féant, ſans conſidérer les bienféances, & ſans ſonger que je n'avois rien autour du col. Mon Maître voulut m'appaiſer, en me témoignant quelque pitié; mais je lui mis la main ſur la bouche. Oh! dis-je, ne m'apprenez point ce que j'ai ſouffert pendant mon évanouiſſement: je tins des diſcours égarés, ſans ſavoir ce que je diſois; car j'avois preſque perdu l'eſprit.

Il me déclara le plus ſolemnellement du monde, & avec les plus terribles imprécations contre lui-même, qu'il n'avoit pas commis la moindre indécence; qu'il avoit été fort effrayé de l'état où il m'avoit vue; qu'il renonceroit à ſes entrepriſes; qu'il ſouhaitoit ſeulement de me voir tranquille, & que dès que je le ferois, il me quitteroit ſur le champ, & iroit ſe coucher dans ſon propre lit. Eh bien, Monſieur, lui dis-je, pour me prouver que vous parlez ſincérement emmenez donc auſſi cette méchante créature, cette infâme Jevvkes.

Quoi! Monſieur, dit cette abominable, une petite pamoiſon vous fera-t-elle perdre une auſſi belle occaſion? Je croyois que vous connoiſſiez un peu mieux le Sexe. Vous voyez que la voilà maintenant tout-à-fait revenue.

Voilà tout ce que j'entendis; peut-être qu'elle en dit davantage, mais je m'évanouis encore à ces paroles, & par la terreur que mon Maître m'inſpira de nouveau en voulant m'embraſſer. Lorſque je revins à moi,

je le vis assis encore auprès de mon lit, & j'apperçus Nanon, qui tenoit une bouteille d'eau de la Reine d'Hongrie, qu'elle m'avoit fait sentir : mais Madame Jevvkes n'y étoit plus.

Mon Maître me dit, en me prenant la main, je vous jure, ma chére Paméla, que je vous laisserai dès le moment que je vous verrai mieux & appaisée. Nanon, qui est là, sait & vous dira dans quelle inquiétude j'ai été pour vous. Je prends Dieu à témoin, que je n'ai commis aucune indécence. Et comme j'ai compris que la presence de Madame Jevvkes vous fait beaucoup de peine, je l'ai envoyée coucher dans le lit de la servante, & Nanon couchera avec vous cette nuit. Promettez-moi seulement que vous vous tranquilliserez, & je m'en irai. Mais, dis-je, Nanon ne me tiendra-t'elle pas aussi les mains, & ne vous laissera-t-elle pas rentrer ? Je vous jure, reprit-il, que je ne reviendrai pas cette nuit. Nanon, ajouta-t'il, deshabillez-vous, couchez-vous, & faites tous vos efforts pour consoler un peu cette chére fille. Allons, Paméla, me dit-il, donnez-moi la main ; dites que vous me pardonnez, & je vous laisserai reposer. Je lui presentai une main tremblante, qu'il daigna baiser. Dieu vous pardonne, Monsieur, lui dis-je, s'il est vrai que vous ayez été sage, pendant mon évanouissement, & si vous êtes résolu à tenir votre promesse. Il se retira d'un air qui me parut témoigner son repentir, & Nanon ferma les portes & m'en apporta les clefs.

Voilà, mes chers Parens, la plus terrible de toutes les épreuves. Je tremble encore quand j'y pense, & je n'ose m'en rappeller toutes les effrayantes circonstances. Je me flatte qu'il n'a commis aucune indécence, comme il m'en a assurée solemnellement; mais j'ai lieu de benir Dieu, qui en me faisant perdre l'usage de mes sens, m'a mise par-là en état de conserver mon innocence; & qui, lorsque toutes mes forces ne m'auroient servi de rien, a voulu être glorifié dans ma foiblesse.

Je me trouvai si foible Lundi, que je gardai le lit. Mon Maître me témoigna beaucoup de tendresse. Je me flatte qu'il est sérieusement fâché de son entreprise, & qu'il n'y retournera plus : il ne me le promet pourtant pas.

Il vint le matin dès qu'il entendit ouvrir les portes. Je commençai à craindre; mais il s'arrêta à quelques distances du lit, & dit, je n'approcherai pas, crainte de vous causer la moindre crainte. Monsieur, lui dis-je, tout ce que j'ai à vous demander, c'est que vous teniez votre promesse, & que vous ayez pitié de moi. Il s'assit sur le bord du lit, & me demanda avec un air de bonté comment je me portois, il me pria de me tranquilliser, & me dit que j'avois encore l'air un peu égaré. Je vous prie, mon cher Monsieur, lui dis-je, que je ne voye point cette infâme Jevvkes, je ne saurois plus la souffrir. Elle n'approchera pas de vous de tout le jour, me répondit-il, si vous voulez me

promettre que vous vous tranquilliſerez. Je tâcherai de le faire, repris-je; il me preſſa la main fort tendrement, & ſe retira. Quel heureux changement ceci ne montre-t'il pas! Oh puiſſe-t'il être durable! Mais hélas! il ſemble que mon Maître n'ait fait que changer ſes manieres d'agir; je crains qu'il n'ait toûjours les mêmes deſſeins criminels!

Mardi matin mon Maître m'envoya dire vers les dix heures de l'aller trouver dans la ſalle. Quand je fus entrée, il me dit: approchez de moi, Paméla; il me prit la main, en me diſant, vous paroiſſez vous porter bien à preſent, j'en ſuis charmé. Mais, ma petite friponne, vous m'avez terriblement effrayé Dimanche au ſoir. Ah! dis-je, ne me parlez pas de cet affreux ſoir: en vérité le ſeul ſouvenir de ce qui s'étoit paſſé me fit fondre en larmes, & je détournai la tête pour cacher mes pleurs.

Ayez quelque confiance en moi, reprit-il, je ſais ce que veulent dire ces yeux charmans; il n'eſt pas néceſſaire que vous vous expliquiés plus clairement; car je vous aſſure que dès que je vous vis pâlir, & qu'une ſueur froide vint à votre aimable viſage, Madame Jevvkes & moi ſortimes du lit, je mis ma robe de chambre, & elle fut chercher une bouteille d'eau de la Reine d'Hongrie, & nous fîmes tout ce que nous pûmes pour vous faire revenir! toute ma paſſion ſe changea en inquiétude ſur votre rétabliſſement: car je ne crois pas vous avoir

jamais vue dans un ſi long & ſi terrible évanouiſſement : celui où je vous avois vue une autrefois, n'étoit rien en comparaiſon de celui-ci, & nous craignimes de ne pouvoir jamais vous faire revenir. C'étoit peut-être un effet de ma ſottiſe, & de l'ignorance où j'étois de ce que peuvent les perſonnes de votre ſexe, quand elles veulent ſe défendre ſérieuſement contre les entrepriſes des hommes. Mais afin que vous ayez l'eſprit entiérement tranquille, je vous aſſure que tout ce que je vous ai fait (& ce n'a été aſſurément rien qui ne fût très-innocent) je l'ai fait avant que vous fuſſiez tombée en foibleſſe.

Cela même, Monſieur, dis-je, étoit très-criminel, & il eſt ſûr que vous aviez le plus affreux deſſein. Lorſque je vous dis la vérité ſur un point, reprit-il, vous devez me croire ſur le reſte. Je vous déclare, qu'à l'exception de cet aimable ſein, j'ignore d'ailleurs de quel ſexe vous êtes; mais j'avoue que j'ai eu ce que vous appellez un affreux deſſein. Et quoique je ne veuille pas vous allarmer trop maintenant, je puis maudire ma foibleſſe & ma folie, qui me forcent à vous avouer que je vous aime paſſionnément, & que je ne ſaurois vivre ſans vous. Mais ſi je puis me vaincre moi-même, & être maître de mes réſolutions, je n'employerai jamais plus la force pour vous obliger à ſatisfaire mes deſirs. Monſieur, lui dis-je, vous pourrez aiſément être maître de vos réſolutions, ſi vous voulez

me permettre de vous quitter, & d'aller trouver mes pauvres Parens; c'est la seule grace que je vous demande.

C'est une folie que d'en parler seulement, reprit-il; il ne faut point que vous vous en alliez, & vous ne vous en irez point. Et si j'étois sûr que vous ne songerez point à vous échapper, on vous traiteroit mieux, & l'on vous rendroit votre prison moins fâcheuse. Mais, Monsieur, dis-je, à quel dessein faut-il que je demeure ici? Vous-même vous paroissez douter si vous pourrez persévérer dans la bonne résolution que vous avez prise. Et pensez-vous que si je restois, tandis qu'il seroit en mon pouvoir de m'en aller, & de mettre ma vertu en sûreté, cela ne signifieroit pas, ou que je compte trop sur mes propres forces, ou que je suis bien aise de m'exposer à la tentation d'être ruinée? Cela ne marqueroit-il pas, que ce n'est pas sérieusement que je souhaite d'être hors de danger? Et puis, combien de temps faut-il que je reste, & dans quelle vue? Quelle idée se formera-t'on de moi dans le monde? Cela seul ne me condamneroit-il point, quand même il ne se passeroit ensuite rien que d'innocent? Vous m'avouerez, Monsieur, que si une bonne réputation est quelque chose d'estimable, on ne doit pas s'exposer à la censure du Public, quand on peut l'éviter.

Ce n'étoit point, dit-il, pour parler de cela que je vous ai envoyé chercher à present; j'ai deux autres propositions à vous

faire. La premiére, c'est que vous me promettiez que pendant quinze jours au moins vous ne tâcherez point de vous en aller sans mon consentement exprès; j'attens cela de vous pour l'amour de vous-même, afin que je puisse vous donner un peu plus de liberté. La seconde, c'est que vous voyez Madame Jewkes, & que vous lui pardonniez : elle prend votre ressentiment fort à cœur : & elle croit que comme toute la faute consiste à avoir obéi à mes ordres, il seroit bien dur qu'elle fut sacrifiée à votre ressentiment.

Par rapport à votre premiére proposition, Monsieur, répondis-je, elle me paroît bien dure, pour les raisons que je vous ai déja alléguées. Et pour la seconde, vu l'infame conduite de cette femme, qui n'a pas même fait difficulté de vous inciter à me perdre lorsque votre bonté sembloit reprendre le dessus, & que vous paroissiez avoir quelque compassion de moi, votre seconde proposition, dis-je, me paroît plus dure encore que la premiere. Cependant, pour vous témoigner combien je suis disposée à obéir à vos ordres, quand je puis le faire sans crime (vous savez, mes chers Parens, qu'il m'étoit permis de me faire un mérite de ma complaisance, puisqu'un refus ne m'auroit servi de rien) je veux bien consentir à vos deux propositions, & à tout ce que vous voudrez m'ordonner, pourvu que je puisse m'y soumettre sans perdre mon honneur.

Voilà qui est bien, ma bonne fille, dit-il,

& il me baisa. Vous agissez prudemment, & vous témoignez par-là que vous ne voulez pas vous prévaloir fiérement de la bonté que j'ai pour vous. Cette complaisance vous sera peut-être plus avantageuse que vous ne pensez.

Il appella là-dessus Madame Jevvkes, & lorsqu'elle fut entrée il lui parla de cette maniere. Je vous suis obligé, Madame Jevvkes, des soins que vous avez pris, & de la fidélité avec laquelle vous m'avez obéi. Mais j'avoue que Paméla ne sauroit vous être obligée de même, parce que le service auquel je vous ai employée, ne lui a pas été aussi agréable que je l'aurois souhaité; aussi votre devoir étoit-il moins de tâcher de lui plaire, que de m'obéir. Cependant je puis vous assurer, que dès la premiere ouverture que je lui en ai faite, elle a bien voulu pour la premiere fois m'obliger jusqu'à consentir de se réconcilier avec vous; & si elle ne m'en donne point de sujet, peut-être que je ne vous employerai plus dans une chose qui lui déplaît si fort. Tenez-vous donc encore pour quelques jours compagnie à table & au lit; & prenez garde que Paméla n'envoye ni Lettre, ni message hors de la maison, & qu'elle n'entretienne commerce avec personne, sans que j'en sois averti, principalement avec M. Williams. Du reste, témoignez à cette chére fille tout le respect qui est dû à une personne qu'il faut que j'aime, pourvu qu'elle s'en rende digne, comme je me flat-

te qu'elle le fera ; & qu'elle ne ſoit point maltraitée, ni gênée au-delà de ce qui eſt abſolument néceſſaire. Cependant vos ſoins vigilans ne doivent point encore ceſſer ; ſouvenez-vous que vous ne devez point me déſobliger pour lui faire plaiſir, & que je ne veux ni ne puis me ſéparer d'elle.

Madame Jevvkes parut fort chagrine, & on auroit dit à ſon air, qu'elle auroit ſouhaité de me rendre ſervice, s'il eût été en ſon pouvoir.

J'eus alors le courage de dire un mot en faveur de M. Williams ; mais mon Maître ſe mit en colére contre moi, & me dit qu'il ne pouvoit pas ſouffrir de m'entendre prononcer ce nom ; de ſorte que je fus obligée de me taire ſur ce ſujet.

Cependant mes papiers, que j'avois cachés ſous un roſier, y étoient encore. Je demandai la permiſſion de vous envoyer une Lettre ; mon Maître me l'accorda, à condition ſeulement que je la lui fiſſe lire avant. Mais cela ne m'accommodoit pas ; je vous aurois pourtant écrit une Lettre qui eût pu lui être communiquée, ſi je m'étois crue entiérement hors de danger. Mais je ne ſuis pas encore ſi heureuſe ; car mon Maître ſemble vouloir déſormais employer une autre méthode pour me perdre ; je le crains d'autant plus, que peut-être il ſe ſervira de quelque occaſion favorable pour joindre la violence à la bonté qu'il affecte maintenant, & pour me ſurprendre lorſque je ferai moins préparée

préparée à me défendre. Car à present il me traite de la maniere du monde la plus obligeante, & me parle de son amour sans se contraindre ; il ne fait pas même scrupule de me baiser quand il peut, & il appelle cela une liberté innocente. Cependant cette liberté ne me plaît pas, principalement vu l'ardeur qu'il témoigne. Car lorsqu'un Maître se donne ces libertés avec une servante, cela ne signifie rien de bon, & ne doit que trop allarmer une fille vertueuse.

MERCREDI *matin.*

Je vois qu'on m'observe toûjours fort exactement, & qu'on me soupçonne encore ; je voudrois être chez vous ; mais il ne faut pas y penser au moins de quinze jours. Ces quinze jours ne me plaisent point, je crains qu'ils ne soient dangereux pour moi.

Mon Maître vient de m'envoyer chercher pour faire un tour de Jardin avec lui ; mais ses manieres me déplaisent ; car pendant que nous nous promenions, il m'a toûjours tenue embrassée, & m'a dit mille douceurs, qui auroient pu me rendre vaine, si je n'avois pas connu bien clairement ses vues. Après avoir fait quelque tours, il m'a conduite dans un petit cabinet de verdure tout au bout du Jardin, ce qui m'a fait craindre quelque dessein : car il me fa-

tiguoit avec ses douceurs, & m'a fait asséoir sur ses genoux, me baisant si souvent qu'à la fin je lui ai dit; je n'aime point du tout à être ici, Monsieur, je vous assure que vous m'allarmez. Ce qui augmentoit mes craintes, c'est un mot que je lui avois oui dire à Madame Jevvkes, & qu'il ne croyoit pas que j'eusse entendu. Ce mot m'est toûjours resté dans l'esprit depuis; & si je n'en ai encore rien dit, c'est que je n'en ai pas ttouvé l'occasion.

Ce mot fut dit avant ma derniere & terrible épreuve. Je m'imagine que Madame Jevvkes l'encourageoit à exécuter ses criminels desseins; car je n'entendis point ce qu'elle disoit, mais j'en juge par sa réponse. J'essayerai encore une fois, lui dit-il, mais j'ai mal commencé; car je vois que la terreur que je lui ai inspirée, ne fait qu'augmenter sa froideur. C'est une charmante fille, peut-être qu'elle pourra se laisser toucher par la douceur. J'aurois dû l'échauffer par l'amour, au lieu de la glacer par la crainte.

Ne faut-il pas qu'il soit bien méchant pour parler ainsi? En vérité je rougis en écrivant ceci; mais j'espére que ce Dieu, qui m'a délivrée de la patte du lion & de l'ours, je veux dire, de la violence de mon Maître & de Madame Jewkes, me protégera aussi contre cette autre ennemie que j'ai, je veux dire, moi-même, & ma propre foiblesse, afin que je *ne viole pas les Commandemens du Dieu vivant*.

Ce mot donc que j'avois oui dire à mon Maître me venant dans l'esprit, je crus que je ne pouvois jamais être trop sur mes gardes, sur-tout lorsqu'il prenoit de si grandes libertés; car il me faisoit de bouche des protestations d'honneur, tandis que ses actions le démentoient: Je l'ai donc prié instamment de me permettre de me retirer. Et si je n'avois pas témoigné que je ne faisois aucun cas de tout ce qu'il disoit, & que j'étois résolue à ne pas demeurer dans ce cabinet, s'il m'étoit possible, je ne sais jusqu'où il se seroit émancipé, car je fus obligée de me mettre à genoux pour le prier de me laisser aller.

Enfin il est sorti du cabinet avec moi, en me parlant toûjours de son honneur & de son amour. Oui, Monsieur, lui ai-je dit, votre honneur consiste à me faire perdre le mien, & votre amour tend à me ruiner, je ne le vois que trop clairement, c'est pourquoi je ne veux plus me promener avec vous. Savez-vous, m'a-t'il demandé là-dessus, à qui vous parlez, & où vous êtes?

Vous jugez bien que je n'avois que trop de raison de me défier de ses desseins: c'est pourquoi je lui ai répondu, pour ce qui est de savoir où je suis, je ne le sais que trop, Monsieur; je sais qu'il n'y a pas une ame ici qui puisse ou qui veuille prendre mon parti. Vous me demandez aussi si je sais qui vous êtes. Permettez-moi de vous demander à

mon tour, quelle réponſe vous voudriez que je fiſſe à cette queſtion ?

Et quelle réponſe voudriez-vous me faire, a-t'il dit ? Elle ne feroit que vous mettre en colére ; de ſorte que je m'en trouverois encore plus mal, s'il étoit poſſible. Non, dit-il, je ne me facherai point. Eh bien donc, repliquai-je, vous ne ſauriez être le fils de feu ma bonne Maîtreſſe ; car elle m'aimoit, & m'a enſeigné la vertu. Vous ne ſauriez être mon Maître ; car un Maître ne s'abaiſſe pas juſqu'à ſe conduire envers une pauvre ſervante, comme vous faites envers moi.

Il mit ſon bras autour de mon col, ce qui me fâcha encore plus, & me rendit plus hardie à lui parler. Qui ſuis-je donc, dit-il ? Vous êtes Lucifer, dis-je fort en colére & en me débattant, vous êtes Lucifer en perſonne, qui a pris la figure de mon Maître, autrement vous ne me traiteriez pas comme vous faites. Vous prenez de trop grandes libertés, dit-il d'un air fâché ; je vous prie, pour l'amour de vous-même, de ne plus parler ainſi ; car ſi vous paſſez avec moi les bornes de la bienſéance, je ne garderai plus de meſures avec vous.

Je m'enfuis de lui ; mais il me cria, revenez quand on vous le commande. Sachant donc que tous les endroits étoient également dangereux pour moi, & qu'il n'y avoit perſonne de qui je puſſe attendre du ſecours, je revins ſur mes pas, & le voyant irrité, je joignis les deux mains, & lui dis

en pleurant, je vous prie, Monſieur, de me pardonner. Non, reprit-il, dites plûtôt, *je vous prie, Lucifer, de me pardonner.* Puiſque vous me prenez pour un Démon, comment pouvez-vous eſpérer quelque faveur de moi? Ne devez-vous pas plûtôt vous attendre au plus mauvais traitement? Vous m'attribués un caractere odieux, Paméla, & me blâmerez-vous, ſi j'agis d'une maniere qui y réponde?

Je vous prie Monſieur, dis-je, de me pardonner, je ſuis véritablement fâchée de ma hardieſſe. Mais en vérité vous ne me traités pas comme il convient à un Gentilhomme. Et comment puis-je exprimer mon reſſentiment, s'il faut que je péſe toutes mes paroles, pendant que vous en agiſſez d'une maniere ſi indécente?

Petite précieuſe, dit-il, quelle indécence ai-je commiſe? Il faut que j'aye été fou Dimanche au ſoir, de n'avoir pas exécuté mon projet. Alors votre langue licentieuſe n'auroit pas donné les noms les plus odieux à quelques petites libertés, qui témoignent à la fois & mon amour & ma folie. Mais retirez-vous, ajoûta-t'il en me prenant la main, & me la jettant loin de lui; allez apprendre à marquer plus de prudence & plus d'eſprit. Je renoncerai à la ſotte affection que j'ai pour vous, & reprendrai ma liberté. Retirez-vous, dit-il encore une fois avec un air plein de hauteur.

En vérité, Monſieur, dis-je, je ne ſaurois me retirer que vous ne m'ayez pardon-

née, je vous en prie à genoux. Je suis sérieusement fâchée de ma hardiesse. Mais je vois où vous en voulez venir : vous cherchez à me gagner peu à peu ; vous voulez m'accoutumer par degrés aux libertés que vous prenez avec moi ; tantôt vous me menacez, tantôt vous me cajolez. Et si je ne vous témoignois pas mon ressentiment quand vous me traitez avec indécence, ne me perdrois-je pas peu à peu ? Et si je ne marquois pas toute l'indignation possible des moindres démarches qui peuvent tendre à ce que j'appréhende plus que la mort, ne seroit-ce pas montrer que je puis souffrir tout de votre part ? N'avez-vous pas pour ainsi dire, avoué vous-même que vous vouliez me perdre ? M'avez-vous fait espérer seulement une fois, que vous renonceriez à vos desseins ? Comment puis-je donc m'empêcher de témoigner de l'horreur pour tout ce qui peut me conduire à ma perte ? Que me reste-t'il que des paroles ? Et quelles paroles puis-je employer, que celles qui expriment avec le plus de force combien j'abhorre du plus profond de mon cœur, toute entreprise contre ma vertu ? Mettez-vous à ma place, Monsieur, jugez pour moi, & me pardonnez.

Que je vous pardonne ! dit-il. Quoi ! tandis que vous ne vous répentez point ! Tandis que vous avez la hardiesse de justifier votre faute ! Que ne dites-vous que vous ne m'offenserez plus ! Je tâcherai, Monsieur, répondis-je, de me conduire envers vous

avec tout le respect que je vous dois. Mais en vérité vous aurez la bonté de m'excuser, si je dis que lorsque vous vous oubliez jusqu'à commettre des indécences envers moi, & qu'il ne me reste que des paroles pour en témoigner mon ressentiment, je ne saurois vous promettre que je n'employerai pas les expressions les plus fortes que mon esprit affligé & inquiet pourra me suggérer. Vos regards les plus sévéres & les plus irrités ne m'effrayeront point lorsqu'il s'agira de ma vertu.

De quoi donc, reprit-il, demandez-vous pardon? où est la promesse de votre *amendement*, pour laquelle il faut que je vous pardonne? En vérité, Monsieur, dis-je, j'avoue qu'il faut que cela dépende absolument de la maniere dont vous me traiterez. Je souffrirai avec patience toutes les peines que vous voudrez m'infliger, & la mort même, pour vous témoigner mon obéissance sur tout autre article. Mais je ne saurois être tranquille, je ne saurois obéir, quand ma vertu est en danger, ce seroit me rendre actuellement criminelle.

Il dit là-dessus, qu'il n'avoit jamais vû de sa vie une sotte comme moi : il se promena quelques moments à côté de moi sans dire mot & parut fâché : il rentra dans la maison, en me commandant de l'aller trouver au jardin après qu'il auroit dîné. De sorte qu'ayant un peu de temps, je me suis mise à écrire ceci.

MERCREDI *au soir.*

Mes très-chers Parents, si je ne suis pas destinée plus sûrement que jamais à être perdue, j'ai maintenant plus de consolation que je n'en ai eu de ma vie. Je suis plus proche de mon bonheur ou de mon malheur que je n'ai encore été. Dieu me préserve de malheur, si c'est sa volonté! J'ai à vous ouvrir une scène qui excitera tout ensemble vos espérances & vos craintes, comme elle a fait par rapport à moi: voici ce que c'est

Dès que mon Maître eut dîné, il fut faire un tour dans ses écuries pour voir son haras. En revenant il ouvrit la porte de la salle où Madame Jevvkes & moi étions à dîner. Lorsqu'il entra, nous nous levâmes toutes deux. Mais il nous ordonna de nous asseoir, & me dit: voyons, Paméla, si vous avez bon appétit. En vérité, dit Madame Jevvkes, elle ne mange presque rien. Pardonnez-moi, dis-je, je mange assez bien, vû l'état où je suis. Vû l'état où vous êtes! dit mon Maître, ne parlez pas ainsi, ma jolie Enfant: en disant cela il me donna un petit coup sur la joue. Je rougis, mais j'étois pourtant bien aise de le voir de si bonne humeur. Je ne sçavois quelle contenance tenir en me voyant assise devant lui. Je sais, Paméla, dit-il, que vous savez très-bien découper; c'est ce que ma Mere avoit

coutume de dire. Monſieur, répondis-je, ma Maîtreſſe a toujours eu beaucoup de bonté pour moi à tous égards; elle vouloit que je fiſſe les honneurs de ſa table, quand elle n'avoit avec elle que quelques amies particulieres. Découpez-moi ce poulet, me dit-il; & quand je l'eus fait, il prit un couteau & une fourchette, & mit une aîle de ce poulet ſur mon aſſiette, en me diſant, que je vous voye manger ce morceau. Oh! Monſieur, dis-je, j'ai déja mangé une aîle, & je ne ſaurois manger tant. Il faut, reprit-il, que vous mangiez cela pour l'amour de moi, je veux vous apprendre à manger de bon appétit. Je mangeai donc cette aîle; mais j'étois toute confuſe de cette bonté, qu'il me témoignoit d'un air ſi libre & ſi dégagé, & auquel j'étois ſi peu accoutumée. Mais vous ne ſauriez vous repréſenter l'air qu'avoit alors Madame Jevvkes. Elle me regardoit avec une gravité & un reſpect tout extraordinaire, me traitant de *Mademoiſelle*, & me preſſant de manger un morceau de tarte.

Mon Maitre fit quelques tours dans la ſalle d'un air penſif, que je ne lui avois jamais apperçu. Enfin il ſortit en me diſant, je vais au jardin; vous ſavez Paméla, ce que je vous ai dit ce matin. Je me levai, & lui fis la révérence, en diſant que j'allois le ſuivre. Faites-le, ma bonne fille, reprit-il.

Je vois bien, dit Madame Jevvkes, comment les choſes tourneront. Oh! *Mademoiſelle*, (c'eſt le titre qu'elle me donna en-

core) je suis sûre que vous allez être notre Maîtresse, & je prévois bien ce que je deviendrai alors. Ah, Madame Jevvkes, répondis-je! le plus haut de mon ambition, c'est de conserver ma vertu; & je me flatte qu'aucune tentation ne me forcera jamais à y renoncer.

Quoique je n'eusse pas sujet d'être contente de la maniere dont mon Maître m'avoit traitée avant dîner, je me hâtai cependant de le suivre au jardin. Je le trouvai qui se promenoit le long de ce vivier, qui faute du secours de la grace de Dieu, & par l'effet d'un désespoir criminel, avoit faillit à me devenir fatal, & dont la vue depuis ce temps-là me cause toujours du trouble & des remords. C'est le long de ce vivier, & près de l'entrée où j'eus ce terrible combat avec moi-même, que j'ai commencé à concevoir quelques espérances, à moins que je ne me trompe encore malheureusement. Je regarde cette circonstance comme un bon augure? & je me flatte que le Dieu tout-puissant a voulu faire connoître par-là à votre pauvre fille, combien je fus sage de mettre ma confiance en lui, & de ne me pas plonger dans un malheur certain, parce que ma ruine paroissoit inévitable à un esprit borné comme le mien.

Mon Maître eut la bonté de me dire: Eh bien Paméla, je suis charmé que vous soyez venue de vous-même, donnez-moi la main. Je le fis, & il la pressa tendrement, en me regardant fixément. A la fin il me dit, je

veux avoir à préſent une converſation ſérieuſe avec vous.

Vous avez de l'eſprit & du jugement audeſſus de votre âge, & même, à ce qu'il me ſemble, au-delà de ce qu'on auroit lieu d'attendre, vû le peu d'occaſions que vous ayez eu de cultiver votre eſprit. Vous avez le cœur ouvert, franc & généreux. Vous êtes ſi aimable, que vous ſurpaſſez à mes yeux toutes les perſonnes de votre ſexe. Toutes vos excellentes qualités m'ont inſpiré tant d'amour pour vous, que, comme je vous l'ai dit ſouvent, je ne ſaurois vivre ſans vous. Je partagerois avec plaiſir tout mon bien avec vous, pour vous poſſéder, aux conditions que je vous ai propoſées : mais vous les avez rejettées abſolument; & quoique vous l'ayez fait avec aſſez de hauteur, vous l'avez fait cependant d'une maniere qui fait que je vous en admire davantage. Votre joli petit babil de Dimanche au ſoir en préſence de Madame Jewkes, qui etoit ſi innocent, ſi naturel, & ſi ſimple, avoit déja à moitié déſarmé ma réſolution avant que j'approchaſſe votre lit. Je vous vois ſi attachée à votre vertu, ſi déterminée à la défendre juſqu'à la derniere extrémité, que quoique je me fuſſe flatté de vous trouver plus commode, il faut pourtant que j'avoue que votre conſtance n'a fait qu'augmenter mon amour. Et maintenant que vous dirai-je de plus, Paméla ? Quoique vous ſoyez partie intéreſſée, je veux vous demander conſeil à vous même, ſans prétendre

cependant vous ériger en Juge de qui je ne puisse appeller.

Vous savez que je ne suis pas tout-à-fait scélérat, jusqu'à présent je n'ai point encore commis de crime énorme ni infâme. Celui de vous avoir renfermée & persécutée, paroîtra peut-être le plus grand, au moins aux yeux de ceux qui sont véritablement innocents. Si j'avois été disposé à me livrer entiérement à ma passion, je l'aurois déja satisfaite, & je ne vous aurois pas témoigné des remords & une compassion, qui vous ont sauvée plus d'une fois, lorsque vous étiez entiérement en mon pouvoir; & vous êtes encore actuellement aussi pure, que lorsque vous êtes venue chez moi.

Mais que puis-je faire? considérez la vanité des gens de ma condition: je ne saurois me résoudre à me marier, même avec une personne d'un rang égal ou supérieur au mien; j'ai refusé plusieurs propositions que l'on m'a faites. Comment pourrois-je donc songer à vous épouser, vû la grande distance qu'il y a entre nous, & l'opinion qu'on auroit de moi dans le monde? Cependant il faut que je vous posséde. Je ne saurois souffrir qu'un autre ait dans votre cœur la place à laquelle je prétends: la seule pensée m'en fait frémir; & c'est cela même qui m'a fait haïr le nom de Williams, & qui m'a engagé à le traiter d'une maniere bien opposée à mon caractère.

Maintenant, Paméla, jugez pour moi; & puisque je vous ai déclaré sincérement

ma pensée, & que je vois à vos yeux, à votre rougeur, & à cette aimable confusion que j'apperçois sur votre visage, que vous avez quelque chose d'important à me dire, parlez avec franchise & avec candeur, dites-moi naïvement ce que vous voudriez que je fisse.

Il m'est impossible d'exprimer les agitations que produisit dans mon cœur cette déclaration si peu attendue. Ses manieres me parurent avoir quelque chose de si noble & de si franc, que je trouvai, hélas! que j'avois besoin de toute ma prudence, pour parer le coup que cette conduite portoit à mon cœur, malgré toutes les précautions que j'avois prises pour me défendre de ses bontés. Je me jettai à ses pieds toute tremblante, & pouvant à peine me soutenir. O Monsieur, lui dis-je, épargnez cette confusion à votre indigne servante, épargnez la pauvre Paméla! Expliquez-vous, dit-il, & faites ce que je vous commande; dites-moi ce qu'il faut que je fasse. Je ne saurois vous dire ce qu'il faut que vous fassiez, répondis-je. Je vous prie seulement de ne me point ruiner; & si vous me croyez sage & sincérement vertueuse, permettez-moi d'aller chez mes pauvres Parents. Je vous promettrai solemnellement que je ne m'engagerai point sans votre consentement.

Il insista sur une réponse plus claire & plus positive à sa question, & sur ce qu'il devoit faire. Puisqu'il faut absolument, repris-je, que je vous dise mon sentiment, je crois que

vous devés avoir égard à ce que le monde pensera, & que vous ne devez rien faire qui soit indigne de votre naissance & de votre rang. Et si vous avez réellement quelque affection pour la pauvre Paméla, un peu de temps, l'absence, & le commerce des personnes de mon sexe plus distinguées que moi, vous mettront en état de surmonter un attachement si indigne de vous. C'est-là, Monsieur, le meilleur conseil que je puisse vous donner.

Charmante fille ! aimable Paméla, dit-il, avec une ardeur qui ne m'avoit jamais paru si agréable, cette preuve de votre générosité répond à tout le reste de votre conduite. Mais dites-moi plus précisément ce que vous me conseillez de faire.

Monsieur, lui dis-je, ne vous prévalez pas de ma crédulité, ni de ces moments de foiblesse. Mais si j'étois la plus grande Dame du pays, au lieu de la pauvre & méprisable Paméla, je voudrois, je pourrois vous dire.... mais je ne saurois en dire davantage.

Oh mes chers Pere & Mere ! je sais que vous serez maintenant inquiets pour moi, car je suis moi-même en peine. Je ne sais que trop à présent, pourquoi malgré tous ses mauvais traitements, & toutes nos affreuses appréhensions, je ne pouvois le haïr. Soyez assurés pourtant, qu'avec le secours de la grace de Dieu, je ne ferai rien qui soit indigne de votre Paméla, & si je trouve qu'il soit encore capable de me tromper, & que la conduite qu'il tient maintenant, ne tende

qu'à m'en imposer, je croirai qu'il n'y a rien au monde de si odieux & de si infâme, rien de si désespérément artificieux & trompeur que le cœur de l'homme. Mais il dit (& je me flatte qu'il dit vrai) qu'il n'est pas le plus grand scélérat de son sexe. Il le seroit, s'il ne me témoignoit quelque bonté que dans le dessein de me perdre surement.

Il eut la générosité de dire : je veux vous épargner la confusion de vous expliquer plus clairement ; mais je me flatte que vous pourrez m'aimer préférablement à tout autre homme, & qu'il n'y en a point au monde qui ait quelque part dans votre affection ; car je suis fort jaloux de ce que j'aime, & si je croyois qu'il y eût au fond de votre cœur quelque pensée secrette en faveur d'un autre, quand même elle ne seroit pas encore parvenue à être un desir formel, je ne me pardonnerois jamais de continuer à vous aimer, & je ne vous pardonnerois point de ne m'avoir pas découvert franchement cette pensée secrette.

Comme j'étois toujours à genoux sur la pente du gazon proche le vivier, il s'assit sur l'herbe près de moi, & me prit entre ses bras, disant, pourquoi ma Paméla hésite-t'elle ? Ne pouvez-vous pas me répondre avec vérité, & pourtant d'une maniere conforme à mes desirs ? Si vous ne le pouvez pas, parlez, & je vous le pardonnerai.

Oh ! mon cher Monsieur, lui dis-je, ce n'est point là ce qui m'empêche de parler, je vous en assure. Mais il me vient dans l'es-

prit un mot terrible, que vous dites l'autre jour à Madame Jewkes, ne croyant pas que je vous entendisse; & c'est ce qui me fait craindre que je ne sois maintenant plus en danger que je ne l'ai été de toute ma vie.

Vous ne m'avez jamais trouvé menteur, dit-il, trop craintive & trop timide Paméla. Je ne saurois répondre du temps que durera la disposition où je suis maintenant; ma vanité combat fortement en moi contre mon amour, je vous en assure. Si vous me soupçonnez, je ne saurois vous obliger à avoir de la confiance en moi; mais je puis vous protester qu'à présent je vous ai parlé avec toute la sincérité possible. J'attends que vous en fassiez autant, & que vous répondiez directement à ma question.

Monsieur, dis-je, je trouve que je ne me connois pas moi-même; & votre question est d'une telle nature, qu'avant que d'y répondre, il faut que je vous dise ce que j'ai entendu, & que je sache ce que vous voudrez bien dire là-dessus; autrement la réponse que j'ai à faire à votre question pourroit me conduire à ma perte, en découvrant une foiblesse dont je me croyois incapable.

Eh bien, reprit-il, dites-moi ce que vous avez entendu; car en ne répondant pas directement à ma question, vous mettez mon ame à la torture; & la moitié des peines que j'ai prises avec vous, auroit mis entre mes bras la plus belle femme d'Angleterre.

Oh! Monfieur, répondis-je, ma vertu m'eft auffi chere que fi j'étois de la premiere qualité, & mes foupçons (qui, comme vous le favez, n'etoient que trop bien fondés) m'ont rendue impórtune. Mais je vais vous dire ce que j'ai entendu, & qui m'a caufé beaucoup d'inquiétude.

Vous difiez à Madame Jewkes que vous aviez mal commencé, en voulant me gagner par la terreur; vous parliez de me glacer par la crainte, vous vous en fouvenez bien; & vous dites que déformais vous changeriez de conduite, & que vous vouliez me toucher par la douceur, & m'échauffer par l'amour : ce furent vos expreffions.

Je ne crains pas, Monfieur, que fi la grace de Dieu continue à me foutenir, aucune faveur, aucune bonté de votre part, me faffe jamais oublier ce que je dois à ma vertu. Mais je trouve, Monfieur, que ces actes de bonté pourront me rendre plus miférable que je n'ai pû l'être par la terreur. Car je fuis naturellement fi franche, & j'ai le cœur fait d'une certaine maniere, que je ne faurois fouhaiter d'être ingrate : & fi l'on m'enfeignoit une leçon que je n'ai point encore apprife, avec quelle douleur ne defcendrois-je pas au fépulchre, en penfant que je ne faurois haïr celui qui m'auroit ruinée; & en fongeant qu'au jour du Jugement je ferois obligée de comparoître comme accufatrice d'un pauvre malheureux, que je voudrois qu'il fut en mon pouvoir de fauver?

Excellente fille, s'écria-t'il, quelle pensée est-ce-là! En vérité, Paméla, vous vous surpassez vous-même. Vous venez de me donner une idée qui ne partira de longtemps de mon esprit. Mais dites-moi, ma chere, quelle est cette leçon que vous n'avez point encore apprise, & que vous craignez si fort d'apprendre?

Il n'est pas nécessaire que je le dise, Monsieur, répondis-je, si vous voulez avoir la bonté de m'en épargner la confusion. Mais pour vous satisfaire sur la question à laquelle vous paroissiez prendre un si grand intérêt, je vous dirai que je ne connois pas un seul homme au monde que je souhaite d'épouser, ou auquel j'aye jamais pensé dans une pareille espérance. J'avois si bien accoutumé mon cœur à aimer la pauvreté, que tout ce que je souhaitois étoit de retourner chez les meilleurs, quoique les plus pauvres de tous les Parents, & de m'employer chez eux à servir Dieu, & à les consoler; & vous ne savez pas, Monsieur, combien vous trompâtes mes espérances, en me faisant conduire ici, & en faisant ainsi évanouir tous les innocents plaisirs que je me proposois de gouter.

Je puis donc me flatter, dit-il, que ni ce Ministre, ni aucun autre homme n'a été le motif secret qui vous a fait refuser constamment toutes mes offres? En vérité, Monsieur, dis-je, vous le pouvez. Et je réponds à ce que vous m'avez fait l'honneur de me demander, que mon cœur ne forme pas

l'ombre même d'un souhait, & n'a pas la moindre pensée en faveur de quelque homme que ce soit.

Mais, reprit-il, car je suis extrêmement jaloux, ce qui prouve l'amour que j'ai pour vous, n'avez-vous pas fait espérer à M. Williams que vous l'épouseriez ? Non certainement, Monsieur, repris-je, bien loin de-là. Mais ne l'auriez-vous pas épousé, dit-il en m'interrompant, si vous aviez pu vous échapper par son moyen ? J'avois résolu le contraire, repris-je ; il le savoit, & le pauvre homme... Je vous défends, dit-il, de prononcer un seul mot en sa faveur. Si vous le nommez avec bonté, vous exciterez dans mon cœur une tempête, dont la violence s'étendra jusqu'à vous.

J'ai fait, Monsieur, dis-je, j'ai fait. Non reprit-il, *n'ayez point fait*, & apprenez-moi tout. Si vous avez la moindre amitié pour lui, dites-le, car tout finiroit très-mal pour vous, pour lui & pour moi, si je trouvois que vous m'eussiez caché le moindre secret de votre cœur sur un sujet si délicat, & qui me touche de si près.

Monsieur, répondis-je, si je vous ai jamais donné sujet de me croire sincére.... Dites donc, reprit-il, en m'interrompant avec ardeur & en prenant mes deux mains, dites que maintenant, en la présence de Dieu vous déclarez solemnellement, que vous n'avez pas la moindre affection secrette pour M. Williams, ni pour quelqu'autre homme que ce soit.

Je le déclare, Monſieur, dis-je, je n'en ai point; ainſi Dieu me béniſſe, & préſerve mon innocence. Je vous crois, Paméla, reprit-il, & avec le temps je pourrai mieux ſouffrir d'entendre prononcer le nom de cet homme. Et ſi je puis me perſuader que vous n'êtes pas prévenue en faveur d'un autre, ma propre vanité m'aſſure que je ne dois pas craindre d'obtenir une place dans votre eſtime, préférablement à tout autre. Cependant ma vanité eſt vivement bleſſée, de ce que connoiſſant ſi peu ce jeune étourdi, vous ayez pu vous réſoudre ſi facilement à vous enfuir avec lui.

O mon cher Monſieur, dis-je, ſi vous voulez me permettre de vous dire une ſeule choſe, dût-elle m'expoſer à toute votre indignation, je vous dirai toute la vérité, quelque peu de néceſſité, quelqu'imprudence même qu'il y ait peut-être à le faire.

Ma vertu (car pauvre & de baſſe naiſſance comme je ſuis, il ne m'appartient pas de dire mon honneur) étoit en danger. Je ne voyois aucun moyen de me garantir de vos entrepriſes. Vous aviez fait voir que rien ne vous arrêteroit. Qu'auroit-on penſé de ma ſincérité, lorſque je prétendois préférer ma vertu à toute autre conſidération, ſi je n'avois pas fui le danger, au cas que j'en euſſe trouvé le moyen. Je n'ai pas deſſein de rien dire en faveur de M. Williams; mais en vérité, Monſieur, c'eſt moi qui l'engageai à vouloir bien me prêter ſon ſecours, dans le deſſein où j'étois de m'échapper. Je

l'obligeai à me dire quelles personnes de distinction il y avoit dans le voisinage, chez qui je pusse me retirer. Je lui persuadai.... Ne me regardez pas de travers, mon cher Monsieur, il faut que je vous dise toute la vérité. Je lui persuadai de s'adresser à Miladi Jones, & à Miladi Darnford : il s'adressa lui-même au Ministre Péters : mais il trouva des refus par tout. Il me fit savoir que le seul moyen honnête que je pouvois employer pour me sauver, étoit de l'épouser; mais je le refusai le plus civilement que je pus, & il voulut bien m'aider pour l'amour de Dieu.

A présent, dit mon Maître, vous allez.... je l'interrompis en lui mettant hardiment la main sur la bouche, sans songer presque à la liberté que je prenois. Je vous prie, Monsieur, lui dis-je, ne vous fâchez pas, j'aurai fait dans un moment. Je voulois ajouter seulement, que plutôt que de demeurer ici pour être ruinée, je me serois jettée à la tête du plus pauvre de tous les mandiants, pourvû que je l'eusse crû honnête homme. Et je me flatte que si vous pesez bien tout, vous me pardonnerez, & que vous ne me croirez plus une fille hardie & effrontée, comme il vous a plu de m'appeller.

Souffrez que je vous dise, reprit-t'il, que même par ce dernier discours, qui fait voir la sincérité & la bonté de votre cœur plutôt que votre prudence, vous ne m'avez pas fait beaucoup de plaisir; cependant il faut que je vous aime malgré que j'en aye, &

cela me chagrine assez. Mais dites-moi, Paméla, car maintenant ma premiere question revient; puisque vous estimez tant votre honneur & votre vertu; puisque toute entreprise contre l'un & l'autre vous est si odieuse; & puisqu'il est sûr que j'ai tâché plusieurs fois d'y porter atteinte, croyez-vous qu'il vous soit possible de m'aimer préférablement à tout autre homme?

Ah! Monsieur, lui dis-je, voilà mes doutes qui reviennent. Je crains que vous ne me traitiez avec plus de bonté, que pour vous prévaloir ensuite de ma crédulité & de ma foiblesse.

Toujours incrédule & soupçonneuse! dit-il. Ne pouvez-vous donc pas vous fier à moi, au moins dans les dispositions où je suis à présent? Ne pouvez-vous pas vous persuader que ce que je viens de vous dire est sincére, & sans aucun mauvais dessein, quel que je puisse être à votre égard à *l'avenir*?

Hélas! Monsieur, repris-je, que puis-je vous dire? J'en ai déja trop dit, si ce terrible *avenir* arrivoit. Ne m'ordonnez pas de vous dire, combien je pourrois.... Je fus alors toute honteuse, mon visage étoit tout en feu; & pour cacher ma confusion, je m'appuyai sur son épaule.

Il m'embrassa avec une ardeur extrême, en me disant, cachez votre cher visage dans mon sein, mon aimable Paméla. Vos innocentes libertés me charment. Mais dites-moi combien.... Quoi?

Si vous voulez, dis-je, être favorable à votre pauvre ſervante, & l'épargner, je ne ſaurois en dire aſſez. Sinon, je ſuis perdue.... perdue ſans reſſource.

J'eſpére, dit-il, que je ſerai toujours dans la diſpoſition où je ſuis à préſent; car je vous avoue franchement, que j'ai gouté plus de plaiſir réel durant ces deux moments que je viens de paſſer avec vous, que je n'en ai trouvé dans tous ces deſirs criminels, que mon cœur impatient formoit de vous poſſéder aux conditions que je voulois vous preſcrire. Vous devez prier Dieu, Paméla, qu'il m'entretienne dans ces bonnes diſpoſitions, & j'eſpére que vos priéres me feront remporter la victoire ſur mes tentations.

Cette bonté qu'il me témoignoit me fut ſi agréable, qu'elle ſurmonta toute ma prudence. Je me jettai à ſes pieds, & j'embraſſai ſes genoux; en diſant: votre pauvre ſervante ne ſauroit, mon cher Monſieur, exprimer le plaiſir que lui cauſent vos paroles pleines de douceur. Je ne ſerai que trop récompenſée de toutes mes ſouffrances, ſi vous perſévérez dans ces ſentimens de bonté. Dieu le veuille, pour le ſalut de votre ame, auſſi-bien que de la mienne. Oh! que je ſerois heureuſe, ſi....

Il m'arrêta en diſant: Mais, ma chére, que faut-il que nous faſſions à l'égard du monde, & des cenſures du public? En vérité, je ne ſaurois vous épouſer!

Ces paroles me frappérent de nouveau comme un coup de foudre. Cependant je

repris bientôt mes esprits, & je lui dis avec courage. Je vous assure, Monsieur, que je n'ai pas la vanité d'aspirer à un si grand honneur : si je puis obtenir la permission de retourner en paix & en sureté chez mes pauvres Parens pour prier Dieu pour vous, c'est tout ce que je souhaite à present : ce sera un grand plaisir pour moi, après toutes mes craintes, & tous les dangers que j'ai courus. Et si je connois bien mon propre cœur, je souhaiterai que vous soyez heureux dans la possession d'une Epouse d'un rang proportionné au vôtre. Je me réjouirai de tout ce qui pourra contribuer au bonheur du cher & aimable fils de feu ma très-bonne Maîtresse.

Eh bien, Paméla, dit-il, cette conversation a été plus loin que je ne me le proposois d'abord. A ce compte vous voyez que vous ne devez pas craindre de vous confier en moi. C'est moi qui dois me défier de moi-même quand je suis avec vous. Mais avant que d'en dire davantage, je veux examiner un peu, & prendre à tâche mon cœur trop fier encore, jusques-là que cette conversation soit regardée comme une chose non avenue. Permettez-moi de vous dire seulement, que plus vous prendrez de confiance en moi, & plus vous m'obligerez. Vos doutes & vos soupçons ne serviront qu'à en faire naître chez moi. Après avoir parlé de cette maniere ambigue, il me baisa, mais d'un air plus sérieux, à ce qu'il me

me sembla, qu'il n'avoit fait avant; il me prit par la main, & me conduisit à la maison; mais il me parut avoir un air sombre & pensif, comme s'il se repentoit déja de la bonté qu'il m'avoit témoignée.

Que ferai-je? Comment me conduirai-je, si tout cela n'est qu'artifice & dissimulation? Oh! dans quelle perpléxité me jettent mes cruelles défiances! S'il me trompe, & s'il est perfide, j'en ai sans doute trop dit, & beaucoup trop. Dans la crainte où j'en suis, je suis prête à mordre ma langue qui a été trop prompte; ou plûtôt à me percer ce cœur trop franc & trop sincére, qui m'a inspiré tout ce que j'ai dit. Mais il faut certainement que mon Maître ait été sincére, au moins pendant qu'il me parloit. Il est impossible qu'il ait pu si bien dissimuler. Ou s'il l'a pu, oh! que *ce cœur de l'homme est desespérément malin*! Où auroit-il pu apprendre cet art abominable! Il faut qu'il soit naturel à son sexe. Mais pourquoi cette téméraire censure! Apaisez-vous, tumultes orageux de mon esprit troublé! N'ai-je pas un Pere qui ne sait ce que c'est qu'artifice! Qui ne voudroit pas pour tous les biens du monde commettre la moindre injustice! Qui ne sait ce que c'est que tromper ou opprimer personne, fût-ce pour gagner un Empire! Comment donc puis-je penser que les artifices soient naturels à ceux de son sexe? Ne dois-je pas aussi me flatter que le fils de ma bonne Maîtresse ne sauroit être le

plus méchant des hommes? S'il l'eſt, que le ſort de cette excellente femme qui l'a porté dans ſon ſein, doit être triſte! Mais que le ſort de Paméla, qui eſt tombée en de ſi mauvaiſes mains, doit être plus déplorable encore! Cependant je me confierai en Dieu, & j'eſpérerai que tout tournera mieux que je ne m'y attens; & laſſe d'écrire je vais quitter la plume pour quelque temps.

JEUDI *matin.*

A peine faiſoit-il jour, qu'on frappa avec empreſſement à la porte de notre chambre. Qui eſt-là? dit la Jewkes. Ouvrez, Madame Jevvkes, répondit mon Maître. J'eus beau la prier de n'en rien faire, elle ne m'écouta pas. Au moins laiſſez-moi m'habiller en hâte auparavant, & en diſant cela je me colois contre elle de toute ma force. Mais mon Maître frappant toujours, elle m'échappa. Epouvantée, & hors de moi-même, je m'entortillai dans les couvertures. Quoi! dit-il en entrant, Paméla s'allarme ainſi, après ce qui s'eſt paſſé hier entre nous! Eh! Monſieur, m'écriai-je, je crains bien que mes priéres n'ayent pas été exaucées. De grace, mon cher Monſieur, conſidérez... Ceſſez vos craintes frivoles, me dit-il en s'aſſeyant à côté du lit: je n'ai qu'un mot à vous dire, & je pars.

Hier, après que vous vous fûtes retirée

dans votre chambre, on vint m'inviter à un Bal, qui se fait ce soir à Stamford à l'occasion d'une nôce; je vais voir le Chevalier S...., son épouse, & ses filles, car c'est un de leur parent qui se marie; de sorte que je ne serai pas au logis d'ici à Samedi. C'est pourquoi je viens vous avertir en presence de Paméla, ajouta-t'il en s'adressant à Madame Jevvkes, qu'elle ne doit pas être surprise si on la tient de plus court pendant ce temps-là, qu'elle ne l'a éte depuis trois ou quatre jours, & si personne ne peut la voir, ni lui rendre aucune Lettre; car on a vu quelqu'un épier ce logis, & demander de ses nouvelles; & je sais de bonne part, que Madame Jervis, ou M. Longman, a écrit une Lettte, qu'on cherche à lui faire tenir. Je vous dirai, ajouta-t'il en me regardant, que j'ai donné ordre à Longman de faire ses comptes, & que depuis que je suis ici, j'ai renvoyé Jonathan & Madame Jervis, ne pouvant plus supporter leurs couduites. Ils nous ont tellement brouillés ma sœur Davers & moi, que nous le sommes peut-être pour jamais. Je vous saurai donc bon gré, Paméla, si pendant mon absence vous vous renfermez la plus grande partie de ce temps dans votre chambre, pour épargner à Madame Jevvkes des soins & des inquiétudes, qu'elle mérite d'autant moins, que vous savez qu'elle n'agit que par mes ordres.

Hélas, dis-je, Monsieur, j'ai peur que ces bonnes gens ne me doivent leur disgrace!

Je suis bien de votre opinion, ajouta-t'il d'un ton ironique, & jamais honnête fille de votre sorte n'eut le talent de mieux mettre en rumeur une grande famille ; certes... mais je brise là-dessus. Vous savez l'une & l'autre mes intentions, & vous en connoissez en partie les motifs. J'ajouterai seulement, que j'ai reçu de ma sœur une Lettre d'un stile auquel je ne m'attendois pas. Paméla, continua-t'il, nous n'avons ni vous ni moi sujet de l'en remercier, comme vous l'apprendrez peut-être à mon retour. Je vais en carosse, dit-il tout de suite à la Jevvkes, parce que je dois prendre Miladi Darnford, une de ses filles, & la niéce de M. Péters. Le Chevalier ira dans sa berline avec son autre fille. Ainsi ayez soin de bien fermer toutes les portes, de n'y laisser aller personne sans vous, & de n'aller prendre l'air dans aucun des carosses, entendez-vous Madame Jevvkes? J'aurai grand soin, dit celle-ci, d'exécuter les ordres que vous me donnés.

Je l'assurai que je ne donnerois aucune peine à la Jevvkes, & que je me tiendrois constamment dans ma chambre ; & pour vous montrer, ajoutai-je, que je ne demande qu'à vous obéir, quand cela se peut, je n'irai pas même au jardin sans elle. Mais je commence à craindre... De nouveaux complots sans doute, dit-il en m'interrompant, & de nouvelles inventions, n'est-ce pas? En vérité, ajouta t'il, vous n'en eûtes jamais moins de raison, je vous dis la pure vérité ;

car je m'en vais réellement, & de ce pas, à Stamford, pour le sujet que je viens de dire. Ainsi, Paméla, donnez-moi votre main & un baiser, & fouette cocher.

Je n'osai le refuser. Dieu veuille être votre guide en quelqu'endroit que vous alliez, lui dis-je; mais je suis au désespoir de ce que vous m'aprenez de vos domestiques. Les pauvres gens!

Quand il eut passé la porte, il dit tout bas quelques mots à la Jevvkes, que j'entendis lui répondre: *Comptez, Monsieur, sur mes soins & sur ma vigilance.*

Il monta en carosse, comme il nous l'avoit dit: son équipage étoit magnifique, & sembloit confirmer ses paroles: mais, en vérité, on avoit usé avec moi de tant de supercheries & de mauvais tours, que je ne savois qu'en penser. La pauvre Madame Jervis me tient bien au cœur. Voilà donc le Ministre Williams, le malheureux Jean, la bonne Madame Jervis, M. Longman, & M. Jonathan congédiés pour l'amour de moi? Il est vrai que M. Longman est riche, & doit pour cette raison en avoir moins d'inquiétude; mais je sais qu'il en aura du chagrin. Pour le pauvre Jonathan, c'est un bon vieux domestique qui en mourra de douleur. Malheureuse que je suis! de combien de désastres ne suis-je pas la cause? ou plûtôt mon Maître, dont les manieres à mon égard ont engagé tant de mes meilleurs amis à encourir sa disgrace pour l'amour de moi!

Tout ceci m'abbat cruellement: s'il m'ai-

moit avec ſincérité, il me ſemble qu'il ne devroit pas être ſi fâché contre ſes domeſtiques, de ce qu'ils en font autant..... Que faut-il que j'en penſe?

VENDREDI, *au ſoir.*

J'ai retiré mes papiers de deſſous le roſier, crainte que le Jardinier, que j'ai vû bêcher aſſez près de-là, ne vint à les trouver.

Comme nous regardions hier Madame Jewkes & moi au travers de la porte de fer qui eſt en face des ormes, une eſpéce de Bohémienne vint à nous, & nous dit Meſdames, ſi vous voulez me donner quelques reſtes de votre table, je vous dirai votre bonne avanture. Faiſons-nous la dire, Madame Jevvkes, lui dis-je. Je n'aime pas ces ſortes de gens, reprit-elle; cependant, voyons ce qu'elle nous apprendra. Je ne ſaurois vous aller chercher à manger, répondit la Jevvkes, mais je vous donnerai quelqu'argent ; & comme Nanon ſortoit dans ce moment, Nanon, lui cria-t'elle, allez chercher du pain & quelque morceau de viande froide, & l'on vous dira votre bonne avanture.

Vous croirez peut-être que, comme pluſieurs choſes que je vous ai écrites, c'eſt ici une pure bagatelle qui ne merite pas d'être miſe ſur le papier. Mais obſervez, je vous

prie, qu'elle m'a fait découvrir un complot affreux fait contre moi. Bon Dieu! que dois-je penser du méchant, du mille fois méchant homme qui l'a conçu! C'est à present que je vais le haïr de tout mon cœur, & je disois bien vrai.

Comme nous étions en dedans, & la Bohémienne en dehors de la porte de fer, qui étoit bien fermée, Madame Jevvkes n'entra jamais en soupçon sur le compte de cette femme, & lui donna sa main à travers les barreaux. Celle-ci, après avoir marmotté sur la main de la Jevvkes une kirielle de mots baroques, lui dit: Vraiment, Madame, vous vous marierez bien-tôt, je vous en répons. Cela ne déplut point à la Jevvkes, qui secouant ses larges côtés à force de rire, dit, je suis bien-aise d'apprendre cela. Pendant tout ce temps la Bohémienne me regardoit attentivement, en femme qui avoit quelque vue: & il me vint tout de suite dans l'esprit, pensant à la grande précaution dont usoit mon Maître, que cette créature pourroit bien être chargée de tâcher de me faire tenir une Lettre. Je résolus donc d'examiner tous ses mouvemens. Quel mari aurai-je? dit encore Madame Jevvkes à la Bohémienne. Un homme plus jeune que vous, reprit celle-ci, & qui sera le meilleur mari du monde. J'en suis bien-aise, dit la Jevvkes en riant encore. Allons, Mademoiselle, continua-t'elle en s'adressant à moi, voyons ce qu'on vous prédira.

La Bohémienne s'approchant de moi, &

me prenant la main : Ah! dit-elle, je ne sçaurois vous rien apprendre ; votre main est si belle & si blanche, qu'il n'y a pas moyen d'en appercevoir les linéamens : mais, ajouta-t'elle en se baissant & en arrachant une petite touffe d'herbe, j'ai un reméde pour cela ; & me frotta en même-temps la main avec le bout terreux de la touffe d'herbe. A present, dit-elle, je vois à merveille les traits de votre main.

Madame Jevvkes qui épioit de près tous ses mouvemens, prit l'herbe dont elle avoit frotté ma main, & la considéra attentivement, de peur qu'elle ne recelât quelque chose. Voici, me dit alors la Bohémienne, la ligne de Jupiter qui traverse la ligne de Vie ; & Mars : Que vois-je, s'écria t'elle tout d'un coup, & comme dans une espéce d'enthousiasme. Ah ! ma jolie Demoiselle, vous devriez bien prendre garde à vous ; car on vous assiége de près, je vous en donne ma parole. A ce que je puis voir, vous ne serez jamais mariée, & vous mourrez de votre premiére couche. Peste soit de la coquine ! dis-je aussi-tôt ; je voudrois que tu n'eusses jamais mis le pied ici !

Ceci ne me plait pas, dit Madame Jevvkes en marmottant ; il pourroit bien y avoir là quelque fourbe ; rentrez dans l'instant, Mademoiselle Paméla. Aussi ferai je, Madame Jevvkes, lui dis-je ; j'ai de la bonne avanture plus que je n'en voulois, & je rentrai là dessus.

La Bohémienne auroit bien voulu m'en

dire un peu plus, ce qui fit que Madame Jevvkes la soupçonna encore davantage. Elle la menaça, & celle-ci gagna au pied, après avoir prédit à Nanon qu'elle seroit noyée.

Cette avanture nous frappa tous; nous allames voir, une heure après, si la Bohémienne rodoit encore autour du logis, & primes pour cet effet M. Colbrand pour notre garde. En regardant à travers les barreaux de la porte de fer, il apperçut un homme qui alloit & venoit vers le milieu de l'allée, ce qui remplit encore Madame Jevvkes de nouveaux soupçons. Abordons ce drole-là vous & moi, dit-elle à M. Colbrand, & voyons qui l'a mis-là en sentinelle: & vous Nanon, restez à la porte avec Mademoiselle.

Là-dessus ils ouvrirent la porte, & marchérent vers l'homme en question. Pour moi qui devinois que si la Bohémienne avoit été mise en œuvre, elle avoit infailliblement voulu me faire entendre quelque chose par la touffe d'herbe, je jettai les yeux du côté où elle l'avoit arrachée, & il me parut qu'elle avoit détaché plus d'herbe de la terre, qu'elle n'en avoit employé à me frotter la main. Je ne doutai plus alors qu'il n'y eût-là quelque chose pour moi. Je m'approchai de l'endroit, & me tenant debout sur la place: Nanon, dis-je à celle qui me gardoit, voilà une jolie espéce de fleur sauvage qui croit à côté de cet ormeau, le cinquiéme à compter depuis nous; sur la main

gauche; je vous prie cueillez la moi. Ce n'est, dit-elle, qu'une herbe sauvage. N'importe, lui dis-je, cueillez-la moi toûjours: il y a quelquefois de magnifiques couleurs dans la fleur d'une Simple.

Pendant qu'elle y alloit, je me baissai, & arrachai une bonne poignée d'herbe, où étoit un morceau de papier, que je mis sur le champ dans mon sein, laissant tomber l'herbe à mes pieds: le cœur me battit tout le temps de la singularité de cette avanture. Mademoiselle Nanon, dis-je à ma gardienne, rentrons. Non, répondit-elle, il faut attendre le retour de Madame Jewkes.

Je mourois d'impatience de lire ce papier, & quand la Jevvkes & Colbrand furent de retour, je me hâtai de rentrer. Certes, dit cette femme, ce n'est pas sans raison que mon Maître est si fort sur ses gardes; je ne comprens rien aux allées & aux venues de ce drole-là; mais il y avoit certainement du dessein dans la Bohémienne. Et bien, dis-je, s'il y en avoit, vous voyez qu'elle a manqué son coup. Cela est bien vrai, repliqua la Jevvkes, mais il en faut remercier ma vigilance; & vous avez fait comme une bonne fille, de vous en aller quand je vous ai parlé.

Je volai à mon cabinet, & j'ouvris la Lettre. La main m'en parut déguisée, & l'ortographe assez mauvaise. Elle contenoit ce qui suit:

„ On s'est déja avisé de mille stratagêmes „ pour vous informer du danger que vous

„ courez ; mais aucun d'eux n'a réussi. Vos „ amis espérent qu'il n'est point encore trop „ tard pour vous donner cet avis, s'il peut „ parvenir jusqu'à vous. Vôtre Maître est „ absolument résolu à vous perdre. Et com- „ me il desespére d'y réussir par aucun au- „ tre moyen, il veut en affectant un redou- „ blement de tendresse & d'égards pour „ vous, vous faire croire qu'il vous épou- „ sera. Bientôt vous verrez arriver pour cet „ effet un Ministre, qui n'est qu'un frippon „ de Procureur sans pratique, un fourbe, „ qu'il a loué pour en faire le personnage. „ Il a la face large, très-marquée de petite „ vérole, & l'air d'un grand débauché. Pre- „ nez donc garde à vous. Fiez-vous à l'avis „ qu'on vous donne. Vous n'avez peut- „ être eu déja que trop de raison de vous „ convaincre qu'il est fondé. Il vous vient de „ votre zèlé serviteur,

QUELQU'UN.

Que dirons-nous presentement, mes chers Parens, que dirons-nous de mon Maître, de cet homme vraiment diabolique ! Où trouverai-je des termes, bon Dieu ! pour exprimer l'excès de ma douleur, & de sa scélératesse ! J'ai comme avoué que je l'aimois : mais en vérité je ne l'ai fait que sur la supposition qu'il fût bon : c'étoit pourtant lui donner trop d'avantage sur moi. Aussi, quand je devrois percer mille fois mon criminel & foible cœur, je saurai bien à pre-

ſent lui apprendre à le haïr. Que de noirceur ne doit pas renfermer ſon ame! Il a donc ourdi une trame pour me perdre, & pour me perdre même avec mon conſentement! Je ne m'étonne plus du ralentiſſement de ſes infâmes pourſuites, que j'attribuois à ſes remords & à ſa compaſſion pour moi, puiſqu'il avoit encore un pareil projet en réſerve! Il m'auroit donc trompée de la ſorte, par l'eſpérance d'un bonheur auquel toute mon ambition ne pouvoit jamais me tenter d'aſpirer! Mais quelle n'auroit pas été l'horreur de ma ſituation, lorſque je me ſerois trouvée n'être qu'une créature perdue d'honneur, une coupable proſtituée, au lieu d'une femme légitime? C'en eſt trop en vérité, & plus mille fois que la pauvre Paméla n'en peut ſupporter! Cet échec eſt d'autant plus cruel, que je m'étois flattée que le pire de mes maux étoit paſſé, & que j'aurois le plaiſir de voir bientôt en lui un homme rendu à ſon devoir, & non un libertin conſommé. Que faut-il que faſſe votre malheureuſe fille, à préſent que toutes ſes eſpérances ſont renverſées? S'il voit ſon projet ſans ſuccès, alors la violence rendra ma honte infaillible; car ce dernier trait montre aſſez, qu'il ne lâchera jamais priſe, qu'après m'avoir perdue. O trop malheureuſe Paméla!

SAMEDI *à une heure après midi.*

Mon Maître eſt de retour au logis, & a certainement été où il diſoit qu'il iroit. Une fois en ſa vie il a dit la vérité, & ſa ſortie n'a l'air d'aucun mauvais tour : ſans doute qu'il compte ſur ſon indigne mariage ſuppoſé. Il a amené ici un Gentilhomme qui doit dîner avec lui, de ſorte que je ne l'ai pas encore vu.

A deux heures après midi.

Je ſuis dans la plus grande triſteſſe, & n'en ai que trop de raiſon ; car il n'y a qu'un inſtant que la Jevvkes, tandis que j'étois dans mon cabinet, occupée à conſidérer le paquet que j'avois caché ſous le roſier, pour voir s'il n'étoit point endommagé après y avoir été ſi long-temps, eſt venue me ſurprendre bruſquement, & s'en eſt ſaiſie. Il paroît qu'elle m'avoit épiée par le trou de la ſerrure.

Que ferai-je à préſent, bon Dieu! car il verra tout ce que j'ai penſé ſur ſon compte, & tous mes ſecrets. La négligente créature que je ſuis! Je mérite bien d'en être punie!

Vous ſavez que par le moyen de M. Williams, j'ai eu le bonheur de vous envoyer tous mes papiers, juſqu'à Samedi 17e jour de ma détenſion, incluſivement. Mais ceux

dont je lamente la perte, contiennent tout ce qui m'est arrivé depuis ce temps-là jusqu'à Mercredi 27e jour de mon desastre. Comme il peut arriver que vous ne les voyez jamais, je vais vous en dire le contenu en deux mots.

„ Ils renferment, un détail des artifices „ de Madame Jevvkes, pour me persuader „ de consentir à épouser M. Williams. Mon „ refus, & l'instante priére que je vous fais „ de ne pas favoriser ses recherches. La manière indigne dont il a été volé. La visite „ que lui rend la Jevvkes, qui par-là découvre tous ses secrets. La grande envie „ que j'eus de m'enfuir pendant son absence, & comment mes craintes ridicules „ m'empêchérent de l'exécuter. Que j'ai la „ clef de la porte de derriére. Que Madame Jevvkes avoit écrit à mon Maître „ tous les secrets qu'elle avoit extorqués de „ M. Williams, & ses manieres envers lui „ & moi à ce sujet. La continuation de ma „ correspondance avec M. Williams, par le „ moyen des tuiles, commencé dans le paquet que vous avez. Mes reproches à M. „ Williams, de ce qu'il avoit ouvert son „ cœur à la Jevvkes. Sa reponse, où il menace de faire connoître mon Maître, si „ celui-ci l'a trompé; & où il parle de la „ maniere dont Jean Arnold s'est entendu „ avec lui, & d'une Lettre que ledit Jean „ a envoyée, & qui paroît avoir été interceptée. Notre correspondance continuée „ par le moyen d'un de ses amis de Gainsborough, & comment il devoit se pour-

„ voir de deux chevaux, un pour moi, & „ l'autre pour lui. Les aveux faits à Madame Jevvkes par M. Williams, & mon „ refus d'écouter ses propositions. Une Lettre pressante de moi à lui, pour le solliciter de hâter mon évasion avant l'arrivée de mon Maître, avec la réponse à „ demi en colére qu'il me fait. La bonne „ Lettre que vous, mon cher Pere, me fîtes „ tenir par le moyen de M. Williams, où „ vous semblez souhaiter que je l'écoute, „ quoique vous me laissiez toujours la maîtresse, & où par bonheur vous paroissez „ vous appercevoir de mon éloignement „ pour le mariage. Mon desir ardent d'être „ avec vous. Ma réponse en substance à M. „ Williams; où je lui montre plus de patience, &c. Une Lettre foudroyante de „ mon Maître à la Jevvkes, qui m'étoit „ adressée par méprise, & une de lui à moi „ adressée à elle par une méprise semblable; „ avec les réfléxions que je fais sans me gêner sur le compte de l'un & de l'autre. „ Mon inquiétude sur ce que M. Williams „ avoit donné dans le panneau, & étoit „ un homme perdu. Détail de la maniere „ dont la Jevvkes faisoit gloire de sa criminelle fidélité. La peinture effrayante que „ je fais d'un certain Colbrand, envoyé ici „ par mon Maître, pour aider Madame „ Jevvkes, à me garder. Comment M. „ Williams a été arrêté, & mis en prison. „ Mon chagrin & les réfléxions libres que je „ fais à ce sujet sur le compte de mon Maître. Le projet que je forme de m'enfuir par

„ la fenêtre, & par la porte de derriére, en
„ jettant ma jupe & mon mouchoir dans
„ l'étang, pour amuser mes Argus pendant
„ ma fuite. Tentative dont les suites ont
„ pensé m'être très-fatales! La continuation
„ de mon chagrin, de ce que M. Williams
„ est ruiné pour l'amour de moi. Enfin, par
„ quel hazard j'ai entendu Madame Jevv-
„ kes se vanter d'avoir imaginé de faire vo-
„ ler M. Williams, pour parvenir à avoir
„ mes papiers, qu'il trouva moyen de sau-
„ ver, & de vous envoyer sûrement. „

Voilà, autant qu'il m'en peut souvenir, le contenu des papiers que cette impitoyable femme m'a enlevés, & dont le détail finit à l'exécution de mon malheureux projet, car j'ai encore cousu autour de mes hanches, dans ma jupe de dessous, où j'espére qu'ils sont en sûreté, les papiers qui contiennent le détail de mon peu de réussite, & de ce qui s'en ensuivit.

J'employai inutilement les priéres & les larmes, pour la persuader de ne les pas montrer à mon Maître. Je vois bien à present, me dit elle, pourquoi vous affectiez tant d'être seule, & pourquoi vous écriviez depuis le matin jusqu'au soir. Je suis bien heureuse d'avoir trouvé ces papiers; car j'ai cent & cent fois cherché des écritures, dans tous les coins où je m'imaginois qu'il pouvoit y en avoir, & jusqu'ici je l'ai fait inutilement. J'espére, dit-elle, qu'ils ne contiennent rien que chacun ne puisse voir; car, ajouta-t'elle, vous savez que vous êtes l'innocence même. Insolente créature! repris-

je avec indignation, je ſais certainement que vous n'êtes qu'iniquité! Vous pouvez faire de votre pis, car je ne ſaurois me prêter aucun ſecours à moi-même, & je vois bien que je n'ai nulle pitié à attendre.

Mon Maître arrivant dans ce moment, elle eſt deſcendue pour lui parler, & lui a donné mes papiers ſur l'eſcalier. Vraiment, Monſieur, lui dit-elle, vous m'aſſuriez toujours que Mademoiſelle Paméla écrivoit beaucoup; mais voici la premiére fois que j'ai mis la main ſur rien de ce qu'elle a écrit. Là-deſſus il a pris les papiers, & eſt redeſcendu dans la ſalle ſans me venir voir. Pour moi, moitié à cauſe de l'affaire de la Bohémienne, moitié à cauſe de celle-ci, je n'ai jamais ſongé à deſcendre pour diner. La Jevvkes a encore dit cet article à mon Maître; ce qui me fait ſuppoſer qu'il montera dans ma chambre, dès que la compagnie ſera partie.

SAMEDI *à ſix heures du ſoir.*

Mon Maître monta enfin, & d'un ton plus jovial que je ne m'y attendois, me dit: Paméla, il paroît que nous nous ſommes ſaiſis de papiers où vous vous rendez criminelle de haute trahiſon? Trahiſon! répondis-je d'un ton aſſez aigre. Oui, dit-il, ou du moins je le ſuppoſe ainſi, car vous êtes fertile en ſtratagêmes; mais je ne les ai pas lûs.

Si cela eſt, Monſieur, lui repliquai-je

très-sérieusement, vous ferez une action vraiment généreuse de ne les pas lire, & de me les rendre. A qui sont-ils écrits, me dit-il? A mon Pere, Monsieur; mais vous le voyez bien sans doute? En vérité, reprit-il, je n'en ai pas encore lû trois lignes. Eh bien donc, Monsieur, ne les lisez pas, & rendez-les moi. C'est, dit-il, ce que je n'ai garde de faire, que premierement je ne les aye lûs. Vous m'avez joué, lui repliquai-je, un assez mauvais tour, par rapport aux lettres que j'avois coutume d'écrire il y a quelque temps: il étoit à mon avis, au-dessous de vous d'imaginer de vous en saisir par la voye du traître Jean Arnold. Un homme de votre rang devroit-il jamais s'embarrasser de ce qu'écrit une pauvre fille qui le sert? Oui, dit-il, il faut absolument que je m'embarasse de ce qu'écrit un domestique tel que ma Paméla.

Votre Paméla! pensai-je en moi-même; & alors le mariage supposé me revint dans l'esprit, ou plutôt, il ne m'en est jamais sorti depuis l'affaire de la Bohémienne. Mais ajouta-t'il, y a-t'il donc dans ces papiers quelque chose que vous ne voudriez pas que je visse? Sans doute, Monsieur, qu'il y en a: ce qu'on écrit à son Pere & à sa Mere, n'est pas pour tout le monde. Aussi ne suis-je pas tout le monde, reprit-il.

Les lettres que j'ai vues par le moyen de Jean, n'étoient pas à votre désavantage, je vous en réponds; car elles m'ont donné une très-haute opinion de votre esprit, & de votre innocence. Si je ne vous avois pas ai-

mée, penſez-vous que je me fuſſe donné tant de peine pour vos lettres ?

Hélas ! Monſieur, lui dis-je, voilà effectivement bien de quoi m'énorgueillir ! Mes lettres vous ont donné une ſi haute opinion de mon innocence, que vous en avez pris la réſolution de me perdre. Quel bien m'en eſt-il revenu, je vous prie ? à moi, qui ai été détenue priſonniere, & en bute à mille mauvais procédés entre vous & votre femme de charge ?

Comment donc, Paméla, me dit-il d'un ton un peu ſérieux, eſt-ce là le traitement dont vous récompenſez ma bonté pour vous dans le jardin ? Il ne quadre guéres avec la conduite & la douceur que vous m'y montrâtes, & qui me rendit enchanté de vous. Vous ne devriez pas me donner ſujet de penſer, que vous ſeriez d'autant plus inſultante avec moi, que vous me trouverez plus indulgent envers vous. Ah ! Monſieur, lui dis-je, votre propre cœur & vos deſſeins vous ſont bien mieux connus, que vous ne voudriez que je le cruſſe ! Mais je crains à préſent de vous avoir parlé alors trop à cœur ouvert ; je crois que vous perſiſtez toujours dans la réſolution de me perdre, & que vous n'avez que changé la forme de votre mauvais procédé.

Quand je vous répéte, me dit-il d'un ton un peu fâché, que vous ne ſauriez m'obliger davantage qu'en me donnant une part dans votre confiance, je ſuis bien aiſe de vous avertir, que vos ſoupçons ridicules & obſtinés, ſont à mes yeux les plus grandes

fautes dont vous puissiez vous rendre coupable. Mais, ajouta-t'il, j'en trouverai peut-être la cause dans les papiers que voici ; car je ne doute pas que vous n'ayez été sincére avec vos Parents. Vous commencez à vous rendre suspecte à mes yeux ; car, à vous parler franchement, il est impossible, fille indomptable que vous êtes, que, demeurant froide & insensible après ce qui s'est passé en dernier lieu dans le jardin, vous ne soyez prévenue en faveur de quelqu'autre. Et je vous avertis encore que si je viens à le découvrir, les suites en seront si funestes, que vous en frémirez depuis la tête jusqu'aux pieds.

Comme il se retiroit en colere, un mot, de grace, lui dis-je, Monsieur, un seul mot, avant que vous les lisiez, puisque vous y êtes résolu. Au nom de Dieu, ayez quelqu'indulgence pour toutes les réfléxions choquantes que vous y trouverez sur votre conduite à mon égard ; & ressouvenez-vous seulement, qu'elles n'ont pas été écrites pour que vous les vissiez ; & que celle qui les a mises sur le papier, est une pauvre fille traitée avec la derniere rigueur, & qui, en les exprimant, étoit dans l'appréhension éternelle de recevoir de vous le plus cruel affront qu'elle pût jamais essuyer.

Si c'est-là tout, dit-il, & que je n'y découvre rien d'un autre nature, qu'il ne me soit pas possible de pardonner, vous n'avez nulle raison de vous inquiéter ; car j'ai déja essuyé de votre part, dans vos précédentes lettres, autant de réfléxions impertinentes.

qu'il y avoit de lignes ; & vous ſavez cependant que je ne vous en ai jamais fait de reproche. Je ne ſerois pas fâché néanmoins que vous euſſiez été un peu moins libérale d'épithétes, & moins prête à prendre de ces ſortes de libertés.

Eh bien, Monſieur, lui dis-je, puiſque vous voulez les lire, liſez-les donc : après tout, je n'ai point à craindre que vous y déméliez la moindre diſſimulation, ou que vous m'y ſurpreniez dans quelque menſonge ; parce que, quoique je ne me reſſouvienne pas de tout ce que j'ai écrit ; je ſais cependant que mon cœur a tout dicté, & il ignore l'art de tromper. Au reſte, ajoutai-je, je vous prie de vous reſſouvenir encore, que j'ai toujours dit hautement, que je croyois ne pouvoir mieux faire, que de tâcher de m'affranchir de la violence & de l'injuſte eſclavage où je ſuis en bute : ainſi vous ne devez pas être offenſé de voir que je l'aurois fait, ſi je l'avois pu.

Ne craignez rien, me dit-il, je vous jugerai auſſi favorablement que vous le méritez, vous n'avez déja qu'un trop bon Avocat en mon cœur, & il partit là-deſſus.

Sur les neuf heures du ſoir il m'envoya dire de deſcendre dans la ſalle, je le fis un peu en tremblant. Eh bien, Paméla, me dit-il en tenant mes papiers à la main, vous venez recevoir votre ſentence. J'eſpére, lui dis-je, que j'ai à plaider devant un Juge équitable. Sans doute, reprit-il ; & vous devez ſouhaiter auſſi qu'il ſoit clément, autrement je ne ſais pas trop ce que vous deviendriez.

J'entends que vous répondiez sans détour, & sans obscurité, à chacune des questions que je vous ferai. En premier lieu, voici plusieurs lettres d'amour entre vous & Williams. Lettres d'amour ! Monsieur, m'écriai-je. Eh bien dit-il, appellez-les comme il vous plaira, mais je vous déclare que malgré toute l'indulgence que vous m'avez demandée, elles ne sont pas tout-à-fait de mon goût. Y voyez-vous, lui dis-je, que j'écoute ses propositions, ou ne l'y voyez-vous pas ? Il est vrai, reprit-il, que vous le refusez en apparence, mais ce n'est que comme toutes celles de votre sexe le font avec nous, pour nous en rendre plus ardents à les poursuivre.

Fort bien, Monsieur, lui dis-je, voilà votre commentaire, mais il ne paroît rien de tel dans le texte. Bien répondu, dit-il : où diable en as-tu tant appris à ton âge ! Je vois encore, ajouta-t'il, par vos papiers, que vous avez une mémoire à qui rien n'échappe, Mademoiselle. Hélas, Monsieur, lui dis-je, mes foibles talents, si j'en ai, ne servent qu'à me rendre plus misérable ; & pour ma mémoire, elle n'est bonne qu'à me tourmenter, en imprimant dans mon esprit des choses que je voudrois qui n'eussent jamais eu lieu, ou que je souhaiterois d'en effacer pour toujours.

Fort bien, dit-il, c'en est assez sur cet article. Mais puisque vous avez tenu un journal si exact de tout ce qui vous est arrivé, où sont les détails antérieurs à ceux que j'ai en main ? Mon Pere les a, repris-je. Par le

moyen de qui, ajouta-t'il? De M. Williams, lui repliquai-je d'un ton ferme. Bien répondu encore, me dit-il. Mais ne ſauriez-vous pas un moyen de me les faire voir? Cela ſeroit fort joli, répondis-je, je voudrois au contraire avoir pu dérober ceux-ci à votre connoiſſance. Il faut, dit-il, que je les voye, Paméla, ou je ne ſerai jamais content; car je veux ſavoir comment ce commerce de lettres a commencé entre Williams & vous. Si je les vois, & qu'ils répondent à ce que ceux-ci me promettent, vous ne vous en trouverez que mieux.

Je puis, lui dis-je, vous rendre un compte fidele de la maniere dont ce commerce a commencé, puiſque j'ai eu la hardieſſe d'en faire les premiers pas. Cela ne me ſatisfait point, reprit-il; car, quelque frivole que la choſe puiſſe vous paroître, elle m'eſt à moi de la derniere importance. Monſieur, ajoutai-je, ſi vous voulez me permettre d'aller retrouver mon Pere, je vous les enverrai par tel meſſager qu'il vous plaira de charger de me les demander. Eſt-il vrai? me dit-il ironiquement. Mais, Paméla, je jurerois bien que ſi vous les demandiez, on vous les enverroit, ſans que vous vous donnaſſiez la peine de faire un tel voyage. Je vous prie que cela ſoit ainſi.

Je crois, Monſieur, lui dis-je, que comme vous avez vu toutes mes lettres précédentes par la trahiſon de Jean, & celles-ci par l'officieuſe vigilance de votre fidelle femme de charge, vous pouvez bien voir tout le reſte. Mais j'eſpére que vous n'inſiſterez

pas là-dessus, que je ne voie premiérement, quel avantage je retirerai de ma complaisance pour vous à cet égard.

Il faut vous en rapporter à ma probité. Mais dites-moi, Paméla, ajouta mon rusé Maître, puisque j'ai vu ces lettres ici, ne m'auriez-vous pas montré les autres, si vous les aviez eues en main?

N'étant point en garde contre la conséquence qu'il cherchoit à tirer de ma réponse, oui, lui dis-je, Monsieur, je crois en vérité que je vous les aurois montrées, si vous me l'aviez ordonné. Eh bien donc, Paméla, reprit-il, comme je suis assuré que vous avez trouvé le moyen de continuer votre journal, je vous prie avant que vos précédentes lettres puissent venir, de me montrer la suite de celles-ci? Eh! Monsieur, lui dis-je, est-ce ainsi que vous m'attrappez? il faut en vérité que vous m'excusiez pour cette fois.

Allons, reprit-il, la main sur la conscience, n'avez-vous pas continué votre journal jusqu'à présent? De grace, Monsieur, ne me le demandez pas. J'insiste absolument sur votre réponse, ajouta-t'il. Eh bien donc, Monsieur, repliquai-je, cela est vrai, car je ne saurois vous mentir. Voilà ce qui s'appelle une bonne fille, me dit-il; j'aime la sincérité de toute mon ame. C'est apparemment dans autrui, repliquai-je? Bravo! s'écria-t'il encore; je vous permets d'avoir un peu d'esprit à mes dépens; aussi-bien cela vous coule-t'il dans les veines, & vous ne sauriez vous en empêcher. Mais vous m'obligerez

bligerez beaucoup de me montrer de votre bon gré ce que vous avez écrit. Je languis de voir les particularités de votre projet d'évasion, & de votre mauvaise réussite; c'est l'endroit où vos papiers m'ont laissé. Car vous avez une maniere de vous exprimer si aimable, que c'est en partie cela, & en partie mon amour pour vous qui m'a rendu avide de lire tout ce que vous écrivez, quoique la plus grande partie en soit contre moi: aussi devez-vous vous attendre à souffrir un peu pour cela. Comme j'ai fourni de l'exercice à votre plume, j'ai quelque droit sur vos productions. D'ailleurs, ajouta-t'il, vous donnez un si joli tour de roman aux descriptions que vous faites de vos batteries & des miennes, qu'en achevant de les lire, je ne saurai que mieux comment il me faudra amener le dénouement de la jolie petite historiette.

Si j'étois votre égale, lui repliquai-je, je vous dirois, Monsieur, que rien n'est plus insultant que la maniere dont vous vous moquez d'un malheur que je ne dois qu'à vous.

Oh, dit-il, les libertés que vous vous êtes données sur mon compte dans vos lettres, nous ont mis au moins à deux de jeu sur cet article. Je ne les aurois jamais prises ces libertés, ajoutai-je, si vous n'y aviez pas donné lieu: & vous savez, Monsieur, que la cause va toujours devant l'effet.

D'accord, Paméla, me dit-il: voilà la plus jolie logique du monde. Pourquoi diable allons nous à l'école nous autres hom-

mes! Si notre esprit égaloit celui des femmes, nous épargnerions bien du temps & de la peine pour notre éducation. Car la Nature apprend à votre sexe, ce que le nôtre a bien de la peine à attrapper à force de travail & d'étude. Aussi faut-il avouer que toutes les femmes ne sont pas des Paméla.

Vous vous delectez à railler votre pauvre domestique, lui dis-je.

Je pense même, ajouta-t'il, que si vous avez de l'esprit, la moitié du mérite m'en appartient; car l'innocent exercice que je lui ai donné, a certainement aiguisé votre invention.

S'il avoit été à mon choix, lui dis-je, de me passer de cet exercice, qu'il vous plaît d'appeller innocent, j'eusse été ravie de demeurer la stupidité même. Oui, reprit-il, mais à ce compte je ne vous aurois pas tant aimée que je fais. Mais à ce compte aussi, repliquai-je, j'aurois été contente, heureuse, & hors de danger. Peut-être que oui, peut-être que non, ajouta-t'il, & peut-être aussi la femme de quelque grossier valet de charrue.

Eh bien, lui dis-je, j'aurois en récompense été contente, & sans reproche; & cela vaut mieux que d'être Princesse dans l'état opposé. Peut-être encore que non, me dit-il; car si vous aviez eu ce joli petit minois-là, quelqu'un de nos chasseurs de renards vous auroit déterrée; & en dépit de vos idées romanesques, qui peut-être alors n'auroient pas été si fortement en possession de votre fantaisie, il auroit été plus heureux

avec la femme d'un laboureur, que je ne l'ai été avec la Paméla de ma Mere. J'espére, Monsieur, répondis-je, que Dieu m'auroit mieux inspirée.

Fort bien, reprit-il; mais quant à ceux de vos papiers qui sont postérieurs à votre projet d'évasion, il faut que je les voye. Ah, Monsieur! m'écriai-je, il ne le faudra pas, si je puis l'éviter. Ce qui me fait le plus de plaisir, me dit-il, c'est que dans toutes vos adresses, vos échappatoires & vos stratagêmes, vous avez été très-fidelle à la vérité, & qu'il ne s'est glissé parmi vos plus grandes fraudes, que quelques petites menteries volontaires. Je m'attends à présent que vous observerez cette louable régle dans tout le reste de notre conversation. Apprenez-moi donc, & ne me mentez pas sur toutes choses, qui vous a fourni de plumes, d'encre, & de papier pendant que Madame Jewkes vous gardoit de si près, & ne vous en donnoit au plus que deux feuilles à la fois?

Je ne m'imaginois pas, répondis-je, que j'en aurois tant de besoin. Mais en partant de chez vous, je demandai un peu de tout cela au bon M. Longman, qui m'en donna une ample provision. Oui, oui, dit-il, c'est sans doute le bon M. Longman! Tous vos confédérés sont bons depuis le premier jusqu'au dernier : mais ceux de mes domestiques qui ont fait leur devoir, & qui ont obéi à mes ordres, sont peints par vous de la couleur dont on peint les diables; & pourquoi non? je le suis bien aussi, moi.

J'espére, lui dis-je, que vous ne vous mettrez pas en colére: mais, excepté vous, pensez-vous, Monsieur, qu'ils soient peints de couleurs qu'ils ne méritent pas, ou plus noires que leur procédé à mon égard?

Vous dites *excepté moi*, Paméla: mais cet *excepté* n'est-il point un pur compliment, que vous me faites parce que je suis présent, & que vous êtes en ma puissance? Allons, la vérité! Mon cher Monsieur, lui dis-je, j'espére que vous m'excuserez; mais il me semble que je pourrois vous demander, s'il seroit possible que vous eussiez cette pensée, si un petit reste de conscience ne vous disoit pas que vous n'y avez que trop donné lieu?

Il me baisa pour toute réponse, & me dit, il faut de deux choses l'une, ou que je vous baise, ou que je me fâche; car vous êtes bien impertinente, ma chere Paméla! Mais avec votre sorcier de babil, & votre coquine d'effronterie, je ne veux pas perdre de vue ma question. Où avez-vous caché votre papier, votre encre, & vos plumes?

Partie dans un endroit, partie dans un autre, lui dis-je, pour en avoir toujours de reste, au cas qu'on en trouvât quelque part. Voilà une brave fille, me dit-il, je vous aime pour votre charmante véracité. Dites-moi présentement où vous cachez ce que vous avez écrit, votre impertinent journal? Monsieur, lui dis-je, je vous demande mille excuses pour cet article. Fort bien, reprit-il, mais de mille je ne vous en accorderai pas une; car enfin, je suis ré-

solu de tout voir, & de tout savoir. Cela est bien dur, Monsieur, lui repliquai-je; mais il faut absolument que je vous dise que vous ne les verrez pas, si je puis l'empêcher.

Nous avions été de bout presque tout ce temps, mais il s'assit pour lors, & me prenant les deux mains, c'est bien dit en effet, si vous pouvez l'empêcher, ma chere Paméla; mais c'est ce que je ne vous permettrai pas. Dites-moi, sont-ils dans votre poche? Non, Monsieur, lui dis-je, avec un battement de cœur terrible. Je sais ajouta-t'il, que pour tout l'or du monde vous ne me diriez pas un mensonge à brule-pourpoint; mais pour des équivoques, jamais Jésuite ne s'en acquita mieux que vous. Répondez-moi donc, sont-ils dans quelqu'une de vos poches? Non, Monsieur. Ne sont-ils pas autour de votre busc? Non, repris-je: Mais de grace, Monsieur, plus de questions, car me le demandassiez-vous un siécle, je ne vous le dirois pas.

Oh! ajouta-t'il, nous avons un remede pour vous y obliger. Je puis faire comme on fait dans les pays étrangers. Quand les criminels s'obstinent à nier, on leur donne la torture jusqu'à ce qu'ils jasent. Eh! Monsieur, m'écriai-je, y a-t'il de la générosité & de la justice à ce que vous dites? Je ne suis point coupable, & je ne confesserai rien.

Mon Enfant! me dit-il, vous ne seriez pas la milliéme innocente personne qu'on auroit mise à la torture. Mais dites-moi seulement où sont vos papiers, & par-là vous éviterez la question, comme les Etrangers l'appellent.

La torture n'eſt pas en uſage en Angleterre, lui dis-je, & j'eſpére, Monſieur, que vous n'en aménerez pas la mode. C'eſt parler comme un livre, repliqua mon méchant Maître; mais je puis vous nommer une autre punition, qui vaut bien celle-ci. Quand un criminel ne veut pas parler, parmi nous autres Anglois, nous le mettons en preſſe juſqu'à ce qu'il meure, ou qu'il dégoiſe. Ainſi, Paméla, c'eſt un ſupplice qui ne peut vous manquer, ſi vous ne parlez clair.

Cela eſt bien cruel & bien barbare, m'écriai-je les larmes aux yeux! N'importe, reprit-il, je n'en reſſemble que mieux à votre Lucifer, que vous diſiez qui avoit pris ma forme. Après les horribles choſes que je vous ai faites ſelon vous, il n'y a pas tant de quoi vous récrier ſur ceci; ce n'eſt tout au plus que laine du même drap.

Mais, Monſieur, lui dis-je mourant de peur qu'il n'eut la penſée qu'ils étoient ſur moi, ſi vous voulez être obéï dans une choſe auſſi injuſte, quoiqu'aſſurément ce ſoit la tirannie même, ſouffrez donc que j'aille vous les chercher, & que je les reliſe encore, & je vous en laiſſerai voir le contenu, juſqu'à la fin de la triſte hiſtoire qui ſuit ceux que vous avez.

Je veux les voir tous, reprit-il, même ce qui regarde le temps preſent, ſi vous en êtes venue juſques-là: ou du moins ce qui eſt compris dans l'eſpace de cette ſemaine. Laiſſez-moi donc monter là-haut, lui dis-je, & voir ce que j'ai écrit, juſqu'à quel jour il faut que je vous en montre; car vous

n'exigerez pas, j'espére, que je vous en laisse voir jusqu'au moindre ïota. C'est encore ce qui vous trompe, reprit-il : mais, dites-moi, Paméla, & sur-tout ne biaisez pas, sont-ils *là-haut*? Ici mon battement de cœur redoubla. Il vit ma confusion. La vérité sur toutes choses, me dit-il encore. Eh bien donc, Monsieur, puisqu'il le faut, je vous avouerai que j'en ai caché quelquefois sous de la terre séche dans le jardin ; quelquefois dans un endroit, quelquefois dans un autre ; & ceux-même que vous avez en main, ont été plusieurs jours sous un rosier. Artificieuse coquine! me dit-il, qu'est-ce que tout cela fait à ma question? sont-ils sur vous? Si vous m'obligez, lui dis-je, à les tirer de la cachette où je les tiens derriére le lambris, ne me regarderez-vous point? Autre ruse! reprit-il : est-ce là répondre à ma question? J'ai visité là-haut jusqu'au moindre recoin de votre cabinet pour les trouver, mais inutilement; & ainsi je veux savoir où ils sont. Or, dit-il, j'ai dans l'esprit qu'ils sont sur vous : jamais de ma vie je ne deshabillai fille, mais je vais commencer par dépouiller ma jolie Paméla, & j'espére que je n'irai pas loin sans les trouver.

Je ne veux pas être traitée de la sorte, m'écriai-je en pleurant amérement. De grace, Monsieur, ajoûtai-je, faites réfléxion ; car il commençoit à détacher mon mouchoir de cou. De grace, Paméla, reprit-il sur le même ton, faites réfléxion que je veux absolument voir ces papiers-là. Mais peut-être, ajoûta-t'il en faisant semblant de se baisser,

qu'ils sont attachés autour de vos genoux avec vos jarretiéres. Quelle bassesse, & quelle méchanceté inouie ! Que voulez-vous que je fasse, lui dis-je en me jettant à ses genoux ? que puis-je faire de mieux ? si vous voulez j'irai là-haut, & vous les apporterai. Vous me les apporterez, reprit-il, sur votre honneur, sans en rien ôter, ou sans en rien détourner, pas même jusqu'au moindre chifon ? Je le ferai en vérité. Sur votre honneur ? Oui, sur mon honneur, Monsieur. Il me laissa monter tout en pleurs, & le cœur outré de me voir traitée si cruellement. En usa-t'on jamais avec quelqu'un comme il fait avec moi ?

Je me retirai dans mon cabinet, & m'assis tristement, ne pouvant digérer l'idée de livrer ainsi mes papiers. D'ailleurs il falloit en quelque sorte me deshabiller tout-à-fait. Ce qui m'engagea à lui écrire en ces termes.

Monsieur,

„ Je sais qu'il ne me servira de rien d'en „ venir aux reproches avec un homme aussi „ absolu que vous. Vous vous servez avec „ toute la cruauté imaginable du pouvoir „ que vous avez si injustement usurpé sur „ moi : mais qui vous a dit, Monsieur, que „ je n'ai pas assez de courage pour faire une „ action, qui vous pénétreroit de regret de „ m'avoir traitée comme vous faites ? c'est „ un procédé que je supporte à peine, aussi„ bien que l'idée de ce que je pourrai endurer encore. Mais, graces à Dieu, de plus

„ grandes confidérations me retiennent.
„ Quoi qu'il en foit, je vous tiendrai parole,
„ fi vous infiftez après avoir lu ceci. Mais,
„ Monfieur, permettez-moi de vous prier de
„ m'accorder un repit jufqu'à demain ma-
„ tin, afin que je puiffe parcourir, & voir
„ quelles armes je vous mets entre les mains
„ contre moi. Alors je vous donnerai mes pa-
„ piers, fans la moindre altération, addi-
„ tion, ou diminution. J'oferai cependant
„ vous prier encore de m'en difpenfer. Si
„ vous n'y confentez pas, je ne vous deman-
„ de que de me les laiffer jufqu'à demain
„ matin. Mais fi vous me l'accordez, je le
„ regarderai (tant eft grande votre dureté à
„ mon égard) comme une faveur dont je vous
„ ferai très-obligée. „

Je jugeai bien que je ne ferois pas long-temps fans avoir de fes nouvelles. En effet, il envoya la Jevvkes me demander ce que je lui avois promis. Je la chargeai de lui rendre ce Billet. Sa réponfe fut, qu'il falloit abfolument que je lui tinffe parole, s'il m'accordoit jufqu'au lendemain matin; mais qu'auffi il exigeoit que je lui portaffe mes papiers, fans les lui faire redemander.

J'ôtai ma jupe de deffous, & en découfis mes papiers avec le plus grand créve-cœur du monde. Il y en avoit un tas; & comme il pouvoit arriver que je ne les reviffe jamais, je me réfolus à vous en écrire les fujets en quatre mots.

Ils commencent d'abord par un détail de la maniere dont j'effayai de m'évader pas la fenêtre. „ J'y remarque enfuite, comment je

„ jettai ma jupe & mon mouchoir dans l'é-
„ tang. Ma cruelle surprise, en trouvant la
„ serrure de la porte de derriére changée.
„ Comment en essayant d'escalader la por-
„ te, je tombai par terre, & fus cruellement
„ meurtrie par les briques qui tombérent sur
„ moi en se détachant. Comment je fus assez
„ malheureuse, voyant qu'il n'y avoit pas
„ moyen d'échapper, & redoutant le cruel
„ traitement qui m'attendoit, d'avoir la pen-
„ sée de me jetter dans l'eau. Mes tristes ré-
„ fléxions là-dessus. Comment la Jevvkes me
„ traita à cette occasion, quand elle m'eut
„ trouvée. Comment mon Maître pensa se
„ noyer en chassant. Mon inquiétude sur
„ le danger qu'il avoit couru, malgré sa con-
„ duite à mon égard. Les rapports pleins de
„ noirceur pas lesquels la Jevvkes veut m'ef-
„ frayer, en me donnant à entendre que je
„ serois mariée à un vilain Suisse, qui le jour
„ même des nôces, devoit me vendre à mon
„ Maître. Les indignes discours qu'elle me
„ tient en véritable prostituée. Mes craintes
„ à la vûe des préparatifs qu'on fait pour la
„ venue de mon Maître. Leurs craintes mal
„ fondées, que je méditois de nouveau mon
„ évasion, quoique je n'en eusse pas la pen-
„ sée; & les mauvais traitemens que j'essuye
„ de leur part à cette occasion. La redouta-
„ ble arrivée de mon Maître, ses duretés ex-
„ cessives, & les insultes de la Jevvkes. Ses
„ soupçons contre M. Williams & moi. Avec
„ quelle indignité la Jevvkes le sollicitoit au
„ crime. „ Je mis dans un paquet à part tous
les papiers qui viennent jusques-là, espé-

rant qu'il s'en contenteroit. Mais dans la crainte que non, je mis dans un autre paquet les papiers suivans, *savoir*.

„ Une copie des propositions qu'il me fait „ de me donner un tas d'or, de beaux habits, „ des bijoux, & une terre de je ne sais com- „ bien de revenu, & les cinquante livres „ sterling par an pour toute votre vie, mes „ chers Parents, à condition que je serai sa „ Maitresse; insinuant que peut-être il m'é- „ pousera au bout de l'an. Le tout d'une bas- „ sesse exécrable, avec des menaces, en cas „ de refus, de me perdre sans m'en donner „ de récompense. Une copie de ma répon- „ se, où je refuse le tout avec une juste hor- „ reur; & où je finis par implorer sa bonté & „ sa pitié en ma faveur, de la plus touchan- „ te maniére qu'il m'est possible. Détail de „ ses accès de colére, & des infâmes avis que „ la Jevvkes lui donne à ce sujet. Ses efforts „ pour me faire venir dans sa chambre, & „ mon refus d'y entrer. Un tas de pauvre- „ tés, & de menu caquet de l'indigne Jevv- „ kes à moi, où elle est aussi méchante qu'in- „ sultante. Deux Billets que j'écris, comme „ pour les envoyer à l'Eglise, pour prier pour „ sa conversion & ma délivrance; Madame „ Jevvkes me les arrache, & les lui montre „ officieusement. L'aveu que je vous fais que „ malgré sa conduite je ne saurois le haïr. „ Mes inquiétudes sur le compte de M. Wil- „ liams. Une invention abominable de mon „ Maître pour me perdre, en demeurant dé- „ guisé dans ma chambre sous les habits de „ la servante qui couchoit avec la Jevvkes

„ & moi. Combien je l'échappai belle (j'en
„ fremis encore quand j'y pense) en tombant évanouie coup sur coup! Comment il
„ parut touché du danger où j'étois, & s'abstint d'exécuter son horrible dessein, m'assurant qu'il ne commettroit pas la moindre indécence. Comment je fus malade un ou deux jours après, & ses maniéres obligeantes. Comment il m'engagea à pardonner à la Jewkes. Comment, après tant de bonté apparente, il voulut en agir incivilement avec moi, & comment je l'évitai. Comment je lui en marquai mon ressentiment. Je vous écrivis ensuite combien il étoit bon & civil à mon égard; ses louanges sur ma conduite, & les grandes espérances qu'il me faisoit concevoir de sa conversion sincére. De la trop tendre impression que cela avoit fait sur moi, & comment je commençai à me défier de ma propre foiblesse, & de l'estime que je lui témoignois après avoir été si maltraitée. Son affreuse jalousie de M. Williams, & comment je levai ses doutes; comment, après m'avoir fait espérer qu'il porteroit sa bonté pour moi au suprême degré, il me fit déchoir tout-à-coup de mes espérances, & me quitta brusquement & avec froideur. Mes réfléxions sur cette nouvelle épreuve. „

Voilà la substance de ce qui s'est passé depuis le Jeudi 20 jusqu'au Mercredi 41 jour de ma détention. J'étois résolue à finir-là, quoi qu'il pût arriver, car il ne me reste que le détail de ce qui s'est passé Jeudi, Vendredi, & Samedi. Jeudi il partit pour aller à

un Bal à Stamford. Vendredi arriva l'histoire de la Bohémienne. Et Samedi, qui est aujourd'hui, il est revenu de Stamford. En vérité, s'il faut qu'il voye tout, je n'aurai guéres le cœur d'écrire davantage.

Voilà donc deux paquets de papiers prêts à lui être délivrés demain matin. Il est bien vrai que je me suis toûjours donné carriére, & que je ne l'ai pas épargné dans mes Lettres. Mais comme je n'ai rien écrit qui ne soit vrai, il ne peut s'en prendre qu'à lui-même. Je voudrois, aussi-bien pour l'amour de lui que de moi, qu'il eût mérité un meilleur témoignage de ma part. Quoique je ne sache pas si jamais vous verrez ce que j'écris, je veux vous dire encore que je vais, avant de me coucher, prier Dieu pour vous, comme je n'y manque jamais, & comme je sais que vous le faites toujours pour moi. Adieu, mes chers Parents, bon soir.

DIMANCHE *matin.*

Je n'oubliai pas ce qu'il m'avoit dit, de ne le point obliger à me demander encore mes papiers: & comme il en falloit venir-là bon gré mal gré, je crus que je pouvois bien le faire d'une maniere qui le convainquit, que je ne voulois pas le désobliger à dessein, quoique cela me parût encore d'assez dure digestion. J'avois donc mes deux paquets de Lettres tous prêts; & comme il n'alloit pas au Sermon du matin, il chargea la Jevvkes de me dire qu'il étoit descendu dans le jardin.

Je sentis que c'étoit un avertissement d'aller le trouver, & j'y fus ; car comment m'empêcher de lui obéir à la baguette ? Cela me fait pourtant grand mal au cœur, tout mon Maître qu'il est : mais je suis si totalement en son pouvoir, que je ne gagnerois rien à l'aigrir : & si je lui manquois de complaisance dans les bagatelles, mes refus dans les choses importantes en auroient moins de poids. Je descendis donc au jardin. Comme il se promenoit dans une allée ; j'en enfilai une autre, pour ne lui pas paroître non plus trop hardie.

Il me devina d'abord. Pensez-vous, dit-il, que je vous prierai de vous approcher ? Monsieur, lui dis-je en traversant l'allée pour le joindre, je ne savois pas si, au bon jour d'aujourd'hui, je n'interromprois point vos méditations.

Avez-vous bien cru cela du fond du cœur, reprit-il ? Je ne doute pas, Monsieur, lui dis-je, que vous n'ayez quelquefois de bonnes pensées quoiqu'elles ne roulent pas sur mon compte. Je voudrois pour beaucoup, ajouta-t'il, ne penser pas si avantageusement de vous que je le fais. Mais où sont les papiers ? Je jurerois bien que vous les aviez hier sur vous ; car vous dites dans ceux que j'ai, que vous voulez enterrer vos écritures dans le jardin, de peur d'être visitée au cas que vous ne puissiez pas vous évader. Cela me donnoit le plus beau prétexte du monde de vous visiter ; & je me suis réproché toute la nuit, de ne vous avoir pas déshabillée piéce après piéce, jusqu'à ce que je les eusse trouvés. O si,

Monſieur, lui dis-je! ne m'effrayez pas davantage de l'idée que vous ayez jamais penſé cela tout de bon.

Vraiment, ajouta-t'il j'eſpére que vous ne les avez pas-là? car j'aimerois bien mieux avoir à les chercher moi-même, je vous en réponds.

Ce langage ne me plaiſoit nullement, & ne trouvant pas à propos de le relever, j'eſpére, lui dis-je en lui livrant mes papiers, que vous m'en diſpenſerez.

Ne badinons point, me dit-il, où ſont-ils? Il me ſemble que je fus bien bon hier au ſoir, de condeſcendre à vos fantaiſies comme je le fis. Malheur à vous! ſi vous y avez rien ajouté ou diminué, & ſi vous n'avez pas tenu étroitement votre promeſſe. En vérité Monſieur, lui dis-je, je n'en ai ôté ni n'y ai rien ajouté. Voilà le paquet qui reprend la ſuite de mon malheureux projet d'évaſion, & des horribles conſéquences qui ont penſé s'en enſuivre. Il embraſſe juſqu'aux articles injurieux que vous m'envoyâtes par écrit; & comme vous ſavez tout ce qui m'eſt arrivé depuis, j'eſpére que vous-vous en contenterez.

Il alloit parler, mais pour le détourner de la penſée de m'en demander davantage, je vous prie, lui dis-je, de lire tout avec des diſpoſitions favorables, au cas que ma plume ſe ſoit donné un peu trop de libertés.

Il me ſemble, dit-il en ſouriant, que vous dévriez admirer ma patience, & être ſurpriſe de la bonté avec laquelle je veux bien lire des choſes où je ſuis ſi peu ménagé par une

péronelle comme vous. J'ai été vraiment surpris, lui dis-je, que vous puissiez souhaiter de voir mes impertinentes paperasses, & j'en ai conclu que c'étoit un très-bon ou un très-mauvais signe. Et quel est votre bon signe; me dit-il ? que cela peut à la fin produire un heureux effet sur votre esprit, lui repliquai-je, & vous mettre dans des dispositions qui me soient favorables, en vous montrant jusqu'où va ma sincérité. Et le mauvais signe, ajouta-t'il ? Que si vous pouvez lire tranquilement, & sans en être touché, mes réfléxions & mes observations sut le traitement que j'éprouve de votre part, j'en dois augurer que votre cœur est la cruauté même, & qu'il l'est de propos délibéré. De grace, Monsieur, ajoutai-je, ne soyez pas fâché de la hardiesse avec laquelle je vous dis si librement ma pensée. Peut-être, dit-il, vous étiez-vous moins trompée sur votre mauvais signe que sur le reste. A Dieu ne plaise! repliquai-je.

Là-dessus je tirai mes papiers. Les voici, lui dis-je : mais si vous vouliez bien me les rendre sans les décacheter, cela seroit vraiment généreux; je le regarderois comme une grande faveur, & comme un présage excélent.

Voilà, reprit-il, le cas que je fais de votre présage; & tout de suite il rompit le cachet, & ouvrit les papiers. J'en suis au désespoir, lui dis-je très-sérieusement, & en m'en allant. Où courez-vous si vite, s'écria-t'il! Monsieur, repris-je, je me retirois pour vous donner le temps de les lire, si vous le trouviez à propos. Vous en avez davantage, me

dit-il; en les mettant dans sa poche? Oui, Monsieur, répondis-je, mais vous savez aussi-bien que moi tout ce qu'ils contiennent. Mais, ajouta-t'il, je ne sais pas comment vous representez les choses, ainsi donnez-les-moi, si vous n'avez envie d'être visitée.

Je ne saurois demeurer, m'écriai-je avec vivacité, si vous ne faites tréve avec ce vilain mot-là. Mais aussi pourquoi m'en donner sujet, reprit-il? où sont les autres papiers? Cruel homme que vous êtes, lui dis-je! Hé bien les voilà, puisqu'il le faut absolument; & là-dessus je tirai de ma poche & lui donnai le second paquet cacheté avec cette étiquette. *Depuis les articles injurieux, & les cruels attentats, jusqu'au Jeudi 42 jour de ma détention.* C'est apparemment Jeudi dernier, reprit-il? Oui, Monsieur; mais, ajoûtai-je, puisque vous vous mettez sur le pied de vouloir lire ce que j'écris, je trouverai quelqu'autre moyen de passer mon temps; car je ne saurois écrire avec la même liberté, ni n'aurai jamais le front de mettre sur le papier, ce qui ne pourra être lu que de vous, & non de ceux que je voulois instruire du triste détail de ce qui m'arrive ici.

Oui, dit-il, j'entens sur-tout que vous continuyez à écrire; & je vous donne bien ma parole, que dans les dispositions où je suis, voici les derniers de vos papiers que je vous demanderai, à moins qu'il n'arrive quelque chose d'extraordinaire. Et je vous dirai encore, ajouta-t'il, que si vous faites venir ceux qui sont chez votre Pere, & me les laissez voir, il y a cent contre un, que je vous

rendrai le tout. Ainsi je vous prie de le faire.

Ceci m'encourage un peu à continuer de griffonner: mais, au pis aller, je veux, lorsque mes papiers seront de quelque volume, trouver, s'il se peut, un moyen de les cacher, afin de pouvoir lui protester que je ne les ai pas sur moi; ce qu'auparavant je ne pouvois pas faire avec vérité, & qui redoubloit son envie de voir s'ils n'y étoient pas: envie qui m'avoit exposée à souffrir d'horribles indécences.

Il me mena donc au bord de l'étang, s'assit sur le talut, & me fit asseoir auprès de lui. Allons, dit-il, voici la scène d'une partie du projet d'évasion que vous aviez formé, & le lieu où vous eûtes l'artifice de laisser sur l'eau quelques-uns de vos habits; je veux jetter un coup d'œil sur cet endroit de votre recit. Permettez-moi donc de me promener à quelque distance, lui dis-je, car je n'en saurois supporter l'idée. Ne vous éloignez pas, réprit-il, & il se mit à lire.

A ce que je puis supposer, quand il en fut à l'endroit où je parlois de la chute des briques sur moi, il se leva, marcha vers la porte, considéra l'endroit de la muraille que j'avois rompu & qui n'étoit pas réparé, revint vers moi toujours lisant, & sans s'interrompre me prit la main, qu'il mit sous son bras.

Vraiment, dit-il, mon Enfant, voilà un recit fort touchant. C'étoit un vrai coup de désespoir, & si vous étiez une fois sortie, vous auriez pu courir de grands risques; car il vous falloit aller par des chemins très-mauvais & très-solitaires; & j'avois pris des mesures si justes, que de quelque côté que vous eussiez tourné

vos pas, vous seriez retombée entre mes mains.

Vous voyez, Monsieur, lui dis-je, les risques que j'ai préférés au malheur d'être deshonorée ; & j'espére que vous voudrez bien juger par-là, de la sincérité avec laquelle je vous ai toujours dit, que mon honneur m'étoit plus cher que la vie. Romanesque fille ! ajouta-t'il, en continuant de lire.

Il me parut fort sérieux à la lecture de mes réfléxions sur le malheur auquel Dieu m'avoit fait la grace d'échapper. Et quand il en vint à mes raisonnemens sur ma résolution de me jetter dans l'eau, promenez-vous devant doucement, me dit-il, avec une si grande émotion, qu'il tourna son visage de l'autre côté pour me la dérober. Je me félicitai de ce bon signe, & commençai à n'avoir plus tant de regret qu'il vit cette triste partie de mon histoire.

Quand il eut lu mes réfléxions; & mes actions de graces de ce que j'étois échappée à moi-même, il mit les papiers dans sa poche & me prenant dans ses bras, ô ma chére fille ! me dit-il, votre triste récit, & les aimables réfléxions qu'il vous fait faire, m'ont touché sensiblement. J'aurois été vraiment misérable, si vous aviez exécuté votre dessein; je vois qu'on vous a traitée avec trop de rigueur ; & c'est le plus grand des miracles, que vous ayez pu resister à tout ce que ce fatal moment vous inspira.

Ma chére Paméla, ajouta-t'il en me serrant tendrement, je dirai presentement comme vous, éloignons-nous de ce malheureux étang ; je ne pourrois à l'avenir le regarder qu'avec peine, en pensant combien peu il s'en est fallu qu'il n'ait été fatal à ce que j'aime.

Je voulois, dit-il, vous amener à mes fins par la terreur, ne pouvant en venir à bout par l'amour ; & je vois que Madame Jevvkes ne m'a que trop bien obéi; puisque la frayeur de revenir chez moi après avoir manqué votre coup fut si grande, que votre courage y put à peine résister ; & que vous pensâtes, pour éviter le traitement que vous redoutiez, prendre un parti qui vous auroit été si fatal.

Ah ! Monsieur, lui dis-je, je ne saurois jamais assez benir mes Parents, & la mémoire de ma chére Maîtresse votre digne Mere, pour les sentimens de Religion dans lesquels ils m'ont élevée, car sans cela, & sans la grace de Dieu, j'aurois en plus d'une occasion fait des choses au moins fort approchantes du désespoir ; & je cesse de m'étonner comment de misérables créatures qui n'ont pas la crainte de Dieu devant les yeux, & qui se livrent au découragement, viennent à se précipiter dans un abîme de perdition.

Allons, dit-il, ma chére, baisez-moi, & dites que vous me pardonnez de vous avoir exposée à tant de dangers, & laissée en proie à de si grandes angoisses. Si je demeure dans les dispositions où je suis, & si ces anciens papiers que je veux voir, & ceux que j'ai dans ma poche, ne me donnent aucun sujet de changer de sentiment, je tâcherai de défier le monde & ses censures, & de récompenser ma chére Paméla, si ma vie entiere y peut suffire, de tant de cruels traitemens que je lui ai fait éprouver.

Tout ceci paroissoit le mieux du monde, mais vous verrez de quelle étrange façon la

chance tournera entiérement : car le mariage ſupoſé me revenant alors dans l'eſprit: Monſieur, lui dis-je, la pauvre Paméla eſt bien éloignée de mériter un ſi grand bonheur ; il ne feroit que lui attirer l'envie univerſelle, & à vous du deshonneur? Ayez donc la bonté, Monſieur, de me permettre de retourner chez mes pauvres Parents, c'eſt l'unique faveur que j'aye à vous demander.

Je le vis alors dans la plus terrible colére. Opiniâtre & mal-adroite Paméla! me dit-il, eſt-ce ainſi que vous répondez à mes bontés? & choiſiſſez-vous exprès les momens où une paſſion aveugle me rend indulgent, pour me marquer du mépris? Otez-vous de devant mes yeux, & aprenez à vous comporter auſſi-bien dans les tems où l'eſpérance vous rit, que dans un état de détreſſe; alors, & non plûtôt je pourrai daigner penſer que vous êtes au monde.

J'étois ſaiſie de frayeur, & j'allois parler : mais il frapa du pied, & me dit en fureur, ôtez-vous d'ici, & au plus vite! je ne ſaurois ſuporter une extravagance ſi romaneſque & ſi ſtupide.

Un mot, m'écriai-je de grace, un ſeul mot! Mais il me tourna le dos dans la plus grande colére, & enfila une autre allée. Je me retirai le cœur navré, dans la crainte d'avoir mal pris mon temps, au moment qu'il paroiſſoit ſi diſpoſé à relacher de ſa rigueur. Mais ſi, comme je le craignois, ce n'étoit-là qu'une de ſes ruſes pour amener ſur le tapis le mariage ſupoſé (car aſſurément il eſt paitri de ſtratagémes & d'artifices) il me ſemble que je n'étois point trop à blâmer.

Dans cette idée, je me rendis à mon cabinet, & écrivis toutes ces circonſtances pendant qu'il ſe promenoit à droite & à gauche en atendant le dîner. Il eſt à préſent à table, penſif, chagrin, & de mauvaiſe humeur, à ce que dit la Jewkes, qui me demande ce que je puis lui avoir fait. Me voilà de nouveau épouvantée de l'idée de le voir. Hélas! mes terreurs ne finiront-elles jamais.

A trois heures après midi.

Il eſt plus en colére que jamais. Il a ordonné qu'on préparât en toute diligence ſa berline de voyage. De vous dire pourquoi, c'eſt ce que je voudrois bien ſavoir.

Mais qu'ai-je donc dit de ſi terrible? Voyez, je vous prie, juſqu'où va la fierté des perſonnes d'un rang élevé. Une malheureuſe comme moi ne doit pas avoir le mot à dire, quand il leur prend envie de ſe fâcher. Qu'une perſonne de condition inférieure paſſeroit agréablement ſon temps, ſi elle venoit même à épouſer un pareil homme! Ma bonne chere Maîtreſſe a commencé par gâter ce fils-là. Perſonne, à ce qu'on m'a dit, n'oſoit lui parler, ni le contrequarrer quand il étoit enfant; ainſi il n'a pas été accoutumé à la contradiction, & ne ſauroit ſupporter la moindre choſe qui traverſe tant ſoit peu la violence de ſes volontés. Voilà un des avantages attachés à un haut rang. Grand bien leur faſſe avec leur orgueil de

leur naissance & de leur fortune. Autant que je le puis voir, il ne sert qu'à multiplier leurs chagrins, & ceux de quiconque a le malheur de les approcher.

En voici bien d'un autre! Quelle sera la fin de tout ceci? Madame Jewkes m'est venu dire de sa part, qu'il faut que je vuide du logis dans l'instant? Fort bien, lui dis-je, mais où me portera-t'on au sortir d'ici? La belle demande, reprit-elle! & chez vous, chez votre Pere & votre Mere. Seroit-il bien possible! Non, non, lui dis-je, je ne saurois croire que je sois assez heureuse! Assurément il y a encore quelque mauvais dessein sur le tapis, cela ne sauroit être autrement. Quoi! dis-je à la Jewkes, se pourroit-il qu'il eût déterré pour mes péchés une femme de charge plus mauvaise que vous? Elle étoit outrée de colére, comme vous pouvez bien le penser; mais je sais qu'elle ne sauroit être pire qu'elle est.

Elle monta une seconde fois dans ma chambre. Eh bien, dit-elle, êtes-vous prête? Bon Dieu, m'écrai-je, que vous êtes pressée! il n'y a pas encore un quart d'heure que vous m'en avez appris la premiere nouvelle. Calmez-vous, je serai prête en un clin d'œil; car je n'ai pas grand équipage à emporter, & les bons amis dont je dois prendre congé dans cette maison, ne m'y retiendront pas long-temps. J'étois pourtant assez sotte pour ne pouvoir m'empêcher de pleurer. De grace, lui dis-je, descendez un instant, & demandez si je ne puis pas ravoir mes papiers.

Enfin me voilà prête, & je n'attends que

la réponse qu'elle doit m'apporter, ainsi je vais serrer dans mon sein le peu d'écritures qu'il me reste.

Je ne sais que penser, ni quel jugement porter sur tout ceci ; mais je ne croirai jamais être avec vous que quand je me verrai à vos genoux, vous demandant à l'un & à l'autre votre bénédiction. Je suis pourtant chagrine de l'extrême colére où il est contre moi. Que lui ai-je donc dit de si insultant ?

J'apperçois déjà la berline, les chevaux y sont, & le terrible Colbrand est prêt à monter à cheval. Où tout cela aboutira-t'il ?

LUNDI.

De vous dire quel sera le résultat de ce qui m'arrive, c'est ce que je ne saurois faire. Mais me voici actuellement dans un pauvre petit village presque tout semblable au vôtre, j'en demanderai le nom tantôt. Robert m'assure qu'il a ordre de me porter chez vous, mes chers Parents. Oh s'il disoit vrai ! s'il ne me trompoit pas une seconde fois ! Mais comme je n'ai autre chose à faire, & que je suis sûre de ne pas fermer l'œil si je vais ce soir au lit, je veux passer mon temps à écrire, & reprendre mon histoire où je l'ai quittée, c'est-à-dire Dimanche après midi.

Madame Jewkes monta dans ma chambre, pour me rendre cette réponse sur mes papiers. Mon Maître dit qu'il ne veut pas les lire encore, de peur d'y trouver rien qui le touche au point de lui faire changer de résolution.

résolution. Mais s'il trouve qu'ils vaillent la peine d'être parcourus, il vous les renverra après chez votre Pere. Voici ajouta-t'elle, les guinées que je vous ai empruntées; car nous avons tous fini avec vous, à ce que je vois.

Vous répentez-vous, me dit-elle en me voyant verser quelques larmes? De quoi, lui dis-je? Je ne sais pas, reprit-elle; mais vous lui avez sans doute lâché de vos traits de raillerie ordinaires, autrement il ne seroit pas si fâché. Oh; ajouta-t'elle en levant la main, tu as bien de la fierté! Dieu sait, mais j'espére à présent que tu en rabattras. Je l'espére aussi, Madame Jewkes.

Eh bien, ajoutai-je tout de suite, me voilà prête. Je vais, dit-elle en levant le chassis de ma fenêtre, appeller Robin pour qu'il prenne votre porte-manteau : soldat & bagage, tout décampe : je suis ravie que vous vous en alliez. De vous répondre lui dis-je, ce seroient paroles bien mal employées; mais continuai-je en lui faisant une profonde révérence, je vous rends mille graces des politesses pleines de vertu dont vous m'avez accablée : adieu, je ne veux ni porte-manteau, ni rien de plus de ce que j'ai apporté dans mon mouchoir, avec ce que j'ai sur moi; car j'avois pendant tout le temps de ma détention porté les habits que je m'étois achetée, quoique mon maître eût souvent souhaité le contraire : & j'avois, à tout évènement, serré du papier, de l'encre & des plumes.

Je descendis, & comme je passois devant

la salle, la Jewkes y entra. N'avez-vous rien à dire à la fille avant qu'elle s'en aille, dit-elle à mon Maître? Quoique je ne le visse pas, je lui entendis faire cette réponse: Qui vous a dit de l'appeller ainsi la fille, Madame Jewkes? Je suis le seul ici qui ait lieu de se plaindre d'elle.

Je vous demande mille pardons, reprit l'infâme, mais si j'étois à votre place, après tout le tracas qu'elle vous a donné, elle ne s'en iroit pas sans payer le droit de sortie. Je vous ai déja dit de ne me plus tenir ce langage, répondit mon Maître. Quoi! après les preuves que j'ai, que sa vertu est tout ce qu'elle estime, dois-je avoir le courage de l'en priver? Non, ajouta-t'il, qu'elle parte la sotte & l'entêtée qu'elle est; elle mérite de remporter son honneur, & elle le remportera.

J'étois si transportée d'une bonté si peu attendue, que j'ouvris la salle avant que de savoir ce que je faisois; & lui dis en me mettant à genoux devant la porte, & les mains jointes: Dieu vous bénisse, mon cher Monsieur; je vous remercie mille & mille fois de la bonté que vous venez de me marquer, Dieu veuille vous en récompenser. Je prierai pour vous tous les jours de ma vie, & mon Pere & ma Mere en feront autant; & je prierai aussi pour vous, pauvre abandonnée que vous êtes! ajoutai-je en m'adressant à la Jewkes.

Il me tourna le dos, entra dans son cabinet, & ferma la porte sur lui. La précaution étoit assez inutile, je n'avois garde de

m'en approcher de plus près. Certes, je ne lui avois rien dit de si terrible, ni qui dût m'attirer son indignation à ce point-là.

Croiriez-vous bien que je quittois cette maison à regret? Je ne sais ce qui me tenoit, mais je sentois quelque chose de si singulier, mon cœur étoit si engourdi, je me demandois à moi-même ce que j'avois. Aussi ce qui m'arrivoit étoit si fort contre toute apparence, que je crois que mon mal venoit de-là. Je me trouve pourtant encore tout je ne sais comment. Seroit-il bien possible que je ressemblasse à ces anciens Israëlites pleins de murmures, qui regrettoient les oignons d'Egypte, après y avoir enduré l'esclavage le plus cruel! O mon cœur! mon indomptable cœur! je t'empêcherai bien de te livrer à de si étranges mouvements, si je puis me revoir avec mes chers Pere & Mere; & si je m'apperçois que tu nourrisse des sentiments que tu devrois rejetter, sois assuré que je te rendrai plus humble, si une étroite abstinence, la priere, & la mortification peuvent y contribuer.

Cependant le dernier trait de sa bonté m'a touchée trop sensiblement; je voudrois presque ne l'avoir point entendu, & pourtant il me semble que j'en suis bien aise; car je devrois pour l'amour de lui-même, me réjouir d'avoir à en penser tout le bien possible.

Je montai donc dans la berline, ce même carosse qui m'avoit amenée. Eh bien M. Robert, dis-je au cocher, me voilà derechef en campagne, le vrai jouet des Grands &

de la Fortune ! j'espére que vous avez vos ordres. Oui, Mademoiselle, me répondit-il. De grace ne me traitez point de Mademoiselle, lui dis-je, & ne vous tenez pas ainsi le chapeau bas en parlant à une personne comme moi. Quand mon Maître ne m'auroit pas ordonné d'avoir beaucoup de respect pour vous, je ne laisserois pas de vous en marquer autant qu'il m'est possible, ajouta-t'il. Vous avez bien de la bonté, lui dis-je, le cœur plein de ce que je venois d'entendre.

M. Colbrand monta à cheval avec des pistolets aux arçons, & vint à moi, aussi le chapeau bas, dès que je fus dans le carosse. Quoi lui dis-je, Monsieur, venez-vous avec moi ? Je vous escorterai une partie du chemin, me dit-il, pour empêcher qu'il ne vous arrive aucun mal. J'espère que vous le faites aussi par bonté, M. Colbrand, lui dis-je.

Je n'avois alors personne à qui dire adieu de loin avec mon mouchoir, ni dont il me fallut prendre congé : de sorte que je m'abandonnai à mes rêveries, sans autre compagnie que mon bizarre cœur, que je n'avois jamais trouvé si étrange ni si retif.

Le carosse partit enfin ; & quand je fus au bout de l'allée d'ormes & dans le grand chemin, j'avois peine à m'imaginer que tout ce qui m'arrivoit n'étoit pas un songe. Peu d'heures auparavant je m'étois vue presque dans les bras de mon Maître, qui m'avoit dit mille choses obligeantes, & qui avoit pris une part très-généreuse aux maux qu'il

m'avoit fait souffrir. Je ne fais que lâcher une parole inconsidérée, & le voilà outré de colére contre moi, il me chasse de chez lui sans autre forme de procès, toute sa tendresse se convertit en haine, & au moment que je vous écris, je suis à plusieurs milles de chez lui. Mais si je vais vous retrouver, j'espère que tout ira bien de nouveau.

Bon Dieu ! les étranges créatures que sont les hommes, ou plutôt les Gentilshommes ! car quoique la pauvreté ait toujours été votre partage, vous, ma chere & digne Mere & mon Pere, avez toujours fait & faites encore le bonheur l'un de l'autre. C'est pourtant une satisfaction pour moi de ce qu'il a eu la bonté de ne pas permettre à la Jewkes de parler mal de moi, qu'il a dédaigné de suivre le conseil odieux & indigne d'une femme qu'elle vouloit lui donner. Oh ! que cette misérable doit avoir l'ame noire ! Vraiment, ce n'est plus à moi à tant parler contre les hommes ; car mon Maître, tout méchant que je l'ai cru, ne l'est pas la moitié tant que cette femme-là. Il faut en vérité qu'elle soit athée, n'est-ce pas ?

Nous ne pûmes gagner plus loin que le misérable petit trou où nous sommes, car il commençoit à faire nuit : & Robin ne s'étant pas dépêché comme il auroit pu le faire, il fut obligé de mal auberger ses chevaux.

M. Colbrand est fort civil à mon égard, aussi bien que Robert. Je vois qu'il a attaché mon porte-manteau derriere le carosse.

Je ne l'en avois pas prié; mais puisqu'il l'a fait, je ne reviendrai pas tout-à-fait les mains vuides.

Je vois bien que mon Maître se défait entierement de moi. C'est le soldat & le bagage qui décampent de compagnie, comme dit la Jevvkes. En vérité mon histoire fourniroit matiere à un Roman assez surprenant, si elle étoit contée comme il faut.

M. Robert vient de monter dans ce moment pour me prier de manger un morceau. Je l'ai remercié, & lui ai dit que je ne pouvois rien prendre. Je l'ai prié d'appeller M. Colbrand, qui est venu : Mais ni l'un ni l'autre n'a voulu s'asseoir, ni mettre son chapeau. C'est bien se moquer d'une pauvre fille comme moi. Je leur ai demandé s'ils avoient la liberté de me dire au juste ce qu'ils avoient ordre de faire de ma personne, ajoutant que s'ils ne le pouvoient, je ne les en prierois pas. Ils m'ont dit tous deux que Robin avoit odre de me mener chez mon Pere; que M. Colbrand devoit me quitter quand j'en serois à dix milles, & prendre la route de l'autre maison de campagne pour y attendre mon Maître. Ils m'ont parlé l'un & l'autre avec tant d'assurances de sincérité, qu'il faut bien que je les croye.

Quand Robin est descendu, l'autre m'a dit qu'il avoit une lettre à me donner le lendemain à midi, quand nous serions à la dînée chez les parents de la Jevvkes, où nous devions nous arrêter. Ne puis-je pas vous prier, lui dis-je, de me la laisser voir ce soir ?

il a paru me refuser avec tant de répugnance, que j'espére d'en obtenir tantôt ce que je souhaite.

Enfin, mes très-chers Pere & Mere, j'ai à force de promesses d'être discrette, & de ne faire aucun usage de la lettre en question, obtenu de la voir. J'essayerai de l'ouvrir sans rompre le cachet, & j'en prendrai copie tantôt; car Robin va & vient sans cesse, y ayant ici à peine aucun endroit où l'on puisse être long-temps seule. Voici la lettre.

„ Quand on vous rendra cette lettre, vous „ vous serez déja considérablement rappro- „ chée de la maison paternelle, où vous „ avez si long-temps souhaité d'être. J'es- „ pére qu'en pensant à vous, je m'empê- „ cherai désormais de le faire avec la moin- „ dre apparence de la tendresse que mon „ cœur avoit eu la simplicité de concevoir „ pour vous. Quoiqu'il en soit, je ne vous „ veux point de mal : mais les vues dans „ lesquelles je vous retenois n'ayant plus „ lieu, je n'ai pas voulu que vous restassiez „ chez moi une heure de plus qu'il n'étoit „ nécessaire, après la préférence peu géné- „ reuse que vous avez donnée à un autre sur „ moi, dans un temps où j'étois porté à pas- „ ser par-dessus toute considération pour „ vous rechercher dans des vues honora- „ bles. Je me suis convaincu que la chance „ avoit absolument tourné contre moi, & „ que j'avois plus à craindre de votre part „ que vous de la mienne; puisque j'étois „ sur le point de prendre la résolution de

„ défier toutes les censures du monde, &
„ de vous épouser.

„ Je vous ferai l'aveu d'une autre vérité :
„ c'est que si je ne m'étois pas séparé de vous
„ comme j'ai fait, & que je vous eusse per-
„ mis de rester jusqu'à ce que j'eusse lû vo-
„ tre Journal, plein de réfléxions sans dou-
„ te, & jusqu'à ce que vous m'eussiez en-
„ sorcelé par les séduisantes raisons que vous
„ savez si bien alléguer en votre faveur, il
„ étoit à craindre que je ne tinsse mal la ré-
„ solution que j'avois prise. Voilà, sans dé-
„ guisement, la raison qui m'a déterminé
„ à ne vous voir, ni ne vous entendre; car
„ je ne connois que trop bien ma foiblesse
„ à votre égard.

„ Mais je la vaincrai cette foiblesse. J'es-
„ pére même l'avoir déja fait, en réfléchis-
„ sant combien j'ai été sur le point de la
„ payer cher. Je ne vous écris que pour vous
„ dire, que je souhaite de tout mon cœur
„ que vous soyez heureuse, quoique vous
„ ayez causé tant de désordres dans ma mai-
„ son. Je ne puis cependant m'empêcher d'a-
„ jouter, que je ne serois point fâché que
„ vous ne pensassiez pas trop-tôt à vous ma-
„ rier, & sur-tout que vous n'épousassiez
„ point ce maudit Williams. Mais qu'est-ce
„ que tout cela me fait à présent? Ma foi-
„ blesse m'oblige seulement à vous dire, que
„ comme je vous avois déja regardée com-
„ me ma femme, & que vous vous êtes si-
„ tôt délivrée de votre premier mari, j'espére
„ que vous ne refuserez pas à ma mémoire
„ une bienséance que les personnes les plus

„ communes obſervent, & que vous ferez à „ mes cendres le compliment (& ce ſera ſans „ doute un pur compliment) d'attendre „ une année avant que de ſonger à vous „ engager une ſeconde fois.

„ Vos papiers vous feront fidélement rendus, je paye ſi cher la curioſité que j'ai „ eu de les lire, par la tendreſſe dont ils „ m'ont pénétré le cœur pour vous, que „ vous ne vous trouveriez que trop bien „ vengée ſi vous ſaviez ce qu'ils m'ont „ couté.

„ Je ne voulois écrire que quelques lignes, mais ma Lettre eſt déja bien longue. „ Je vais à préſent m'efforcer à remettre de „ l'ordre dans mon eſprit égaré, & à rapeller „ ma raiſon. J'aurai aſſez à faire à remettre „ toutes choſes en ordre dans ma famille, „ & à réparer les bréches que vous avez faites „ à ſa tranquillité. Car je vous dirai, que „ quoique je vous pardonne, je ne pourrai „ cependant jamais pardonner à ma ſœur, „ ni à mes domeſtiques: il faut abſolument „ que ma vengeance tombe ſur quelqu'un.

„ Je ne doute pas que vous n'ayez la prudence de ne parler mal de moi, qu'autant qu'il ſera néceſſaire pour votre propre juſtification: en ce cas-là je veux bien „ que vous m'accuſiez, & j'irai juſqu'à „ m'accuſer moi-même, s'il le faut. Car je „ ſuis & ſerai toûjours „.

Celui qui vous aime, & qui vous ſouhaite du bonheur.

Cette Lettre, reçue dans un temps où je craignois de nouveaux complots contre moi, m'a plus touchée que rien de semblable ne pouvoit jamais le faire. Car il y avoue sans détour l'estime extraordinaire qu'il a pour moi, & il m'y donne des raisons de la maniere rigoureuse dont il me renvoye, qui mettent mon ame à la torture. Il paroît que toute cette vilaine histoire de la Bohémienne, n'étoit qu'un conte dont on nous a amusés l'un & l'autre, qui m'a perdue entiérement. Car si j'ai senti ci-devant avec chagrin que mon cœur étoit trop prévenu pour lui, aujourd'hui je me sens vaincue, pardonnez à la pauvre Paméla, oui je me sens absolument vaincue par tant de franchise, de tendresse & de générosité; c'étoient-là les qualités que je craignois auparavant de ne pas trouver en lui, & cette seule crainte me tenoit sur la réserve. Cependant je n'avois nul sujet de m'attendre à ce bonheur. Aussi faut-il que je vous avoue, que je ne pourrai jamais penser à aucun autre homme du monde qu'à lui. Quelle présomption! me direz-vous, & vous aurez raison; mais l'amour ne dépend pas de la volonté. L'amour, ai-je dit. Bon Dieu! j'espére que non; ou que du moins il n'aura pas fait assez de progrès pour me rendre fort inquiéte; car je ne sai ni comment il est venu, ni quand il a commencé; mais il s'est insensiblement saisi de mon cœur, & a eu toutes les apparences de l'amour, avant que je susse ce que c'étoit.

Je voudrois puisqu'il est trop tard, & que

mon sort est enfin décidé, n'avoir jamais eu cette Lettre, ni ne l'avoir jamais entendu prendre mon parti contre l'indigne Jewkes; car alors je me serois félicitée d'avoir évité si heureusement les piéges qu'il tendoit à ma vertu: mais à présent ma pauvre ame est entiérement bouleversée; & je ne lui ai échappé que pour en être plus sa prisonniére.

Mais j'espére que tout ira pour le mieux, & qu'à l'aide de vos avis prudens & de vos ferventes priéres, j'aurai la force de surmonter cette foiblesse. Ah! n'en doutez point, mon cher Maître, je demeurerai plus d'un an dans un véritable veuvage, & comptez que ce ne sera pas un simple compliment que je ferai à vos cendres. Oh! le délicieux mot! qu'il est doux! qu'il est touchant! qu'il est tendre! Que ne suis-je née Duchesse pour lui en marquer ma gratitude! Mais quand je serois née telle, il ne m'en auroit pas été moins impossible de satisfaire à une obligation, que je serois morte à la peine de payer, & que je n'aurois jamais remplie par des siécles du plus fidele amour, & de la plus tendre soumission.

Pardonnez de grace à votre pauvre fille. Je suis au désespoir de me trouver si sensible à ce qui m'arrive aujourd'hui, & de me voir en proye à toute la foiblesse de mon sexe déja foible par lui-même, & de ma jeunesse; à une sensibilité qu'aucune de mes semblables n'a encore éprouvée, & trop forte pour que j'y puisse résister. Mais j'espére que le temps, mes priéres, ma résignation à la volonté de Dieu, & le fruit que

je pourrai retirer de vos bons avis, & de vos bons exemples, me mettront en état de surmonter une si rude épreuve.

O mon cœur, mon perfide cœur, pourquoi me trahissois-tu de la sorte, sans me laisser pressentir les maux que tu t'aprêtois à me faire? Pourquoi te livrer en aveugle à un ennemi impitoyable, sans jamais me consulter un instant? Mais tu en souffriras le premier & le plus cruellement, & tu le mériteras bien. O le plus traitre de tous les cœurs! tu t'abandonne lâchement, sans réserve, & sans en être sollicité. Mais à qui cédes-tu avec tant de foiblesse? A un homme qui m'a traitée impitoyablement, & tu ne le fais qu'après avoir si vigoureusement résisté aux attaques les plus violentes, les plus ouvertes, & par conséquent les plus dangereuses.

Après tout, il faut, ou vous cacher ma foiblesse, ou rayer cet article de ma Lettre. C'est à quoi je veux penser, quand je serai au logis.

Fin du Tome second.

